

LE MAG #1 DJ, CLUBBING & ELECTRO

WWW.DJMAG.FR - WWW.DJMAG.BE - WWW.DJMAG.CH

DJ SNAKE

LA LÉGENDE CONTINUE

DOSSIER

Y'A T-IL UN ÂGE POUR
FAIRE LA FÊTE ?

ENQUÊTE

SPOTIFY, LA GRANDE
HÉMORRAGIE ?

INTERVIEWS MONOLINK MYD ADAM BEYER WEVAL

BELARIA & OLYMPE4000 ROMANE SANTARELLI JUMO 4RAIN

PRIX METRO 7€ - DOMS 7€ - BEL 7,50€ - LUX 7,50€ - CH 11,90FS

L 12262 - 46 - F - 7,00 € - RD



LA TEAM FUN RADIO

18H-21H



Photo Julien Theull / Fun Radio

SOMMAIRE



10



14



34



20



62



78



38



49

CLUBBING

- Agenda 70
- Nibirii 72
- Stereoparc 76
- David Guetta 78
- Untold 80

MAO

En studio 87

NEWS

- Actu 6
- News long format 10

A LA UNE

DJ Snake 20

INTERVIEWS

- Myd 26
- Adam Beyer 30
- Monolink 34
- Jumo 38
- Romane Santarelli 42
- Weval 46
- Belaria/Olympe4000 49
- 4rain 52

DOSSIER

Y'a-t-il un âge pour faire la fête? 14

STORY

- Portrait : Asaya 62
- Album Culte : Laurent Garnier 66
- Story : Bootshaus 68

CHILL-OUT

- Collection : Gilb'R 90
- Playlists 92
- Mode-Shopping 94
- Ils l'ont dit 96
- En Chiffres 98

Longtemps marketées sous l'appellation « world music », qui impose de facto l'occident comme centre du monde musical, les sonorités traditionnelles d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud ont dû attendre l'arrivée d'internet pour sortir pleinement de la périphérie de l'industrie du disque. La fin du support physique a ainsi aboli définitivement les frontières sonores et initié un bouillonnement créatif sans précédent. DJ Snake a grandi pendant cette période charnière et vu tomber les murs érigés par les marchands de CDs. Rien d'étonnant donc à voir le producteur incarner, des années plus tard, une scène musicale mondialisée où les étiquettes peinent bien souvent à décrire la réalité de la production. Avec 'Nomad', son troisième album, le Français célèbre plus que jamais le voyage et la curiosité, et se fait le trait d'union entre les genres, les pays et les cultures, avec le talent de tailleur de hits qu'on lui connaît. Mais si internet et le streaming musical ont permis à des DJ Snake d'exister, le modèle n'est pas exempt de reproches. Machine à cash redirigeant la valeur produite par les artistes vers les poches d'un patron-actionnaire qui investit massivement dans l'industrie de l'armement, Spotify incarne à bien des égards la face sombre d'une industrie pour laquelle la création n'est qu'une donnée comptable. Alors que l'IA vient chambouler un peu plus le monde de la musique enregistrée, il est temps pour nous, auditeurs distraits ou passionnés, de nous tourner vers des modes de consommation éthiques valorisant réellement les artistes et leurs créations.

Nicolas Gal

DJ Mag Sarl, 10-12 Boulevard Vivier Merle
Tour Oxygène – 69393 Lyon Cedex 03
www.djmag.fr - www.djmag.ch - www.djmag.be

[f](#) [@](#) [t](#) @djmagfr

#46 — SEPTEMBRE 2025 — AUTOMNE — TRIMESTRIEL

RÉDACTION

Directeur de Publication : Thomas GINON

Superviseur : Ludovic RAMBAUD – ludo@djmag.fr

Rédacteur-en-Chef : Nicolas GAL – nico@djmag.fr

Ont participé à ce numéro :

Paul Giraudon, Alexis Grand, Cyril Noterman, Thomas Ginon, Thomas Cottin, Hugo Bouqueau

CRÉATION ARTISTIQUE

Graphiste : Beata KRAKOWIAK

TECHNOLOGIES

Web/Community Manager : Thomas AYRAULT

ÉDITION DIGITALE

Chef de projet digital : Paul GIRAUDON

PÔLE IMAGE / VIDÉO

Graphisme : Thomas COTTIN

ADMINISTRATION

Éditeur : Thomas GINON - toma@djmag.fr

Distribution Kiosques France, Suisse & Belgique : MLP

55 Boulevard De la Noirée, 38070 Saint-Quentin-Fallavier

Distribution digitale : Lekiosk.com/Epresse.fr

Imprimeur : Rotimpres

Origine du papier : Finlande Taux de fibres recyclées : 0%

Le papier de ce magazine est issue de forêts gérées durablement - P tot 0.0009 kg/tonne



Routeage : Routage Catalan

Dépôt légal à parution

ISSN : 2271-006X **Code APE :** 5814Z

Commission paritaire : 0921 K 92148

Dj Mag est une marque du groupe KRONOS. Son principal associé est Cyril Noterman.

AGENDA / CALENDRIER

Paul GIRAUDON : paul@djmag.fr

COMPTABILITÉ

admin@djmag.fr

PUBLICITÉ

Service Commercial/Événementiel :

Alexis GRAND : alexis@djmag.fr
T. +33 646 565 922

PRODUITS DÉRIVÉS

https://www.djmag.fr/boutique

EDITORIAL

Nicolas GAL : nico@djmag.fr

CLUB DJ MAG

Abonnement en France métropolitaine
1 an 5 numéros : 30 €

Dj Mag est un magazine Trimestriel.

Le service Club Dj Mag est à votre

disposition **par téléphone :**

de 09h à 18h au +33 688 700 700

par courrier : Club Dj Mag

10-12 Boulevard Vivier Merle
69393 Lyon Cedex 03

par courriel : service@djmag.fr

Commande d'anciens numéros :

paul@djmag.fr ou +33 688 700 700

Pour la Suisse & la Belgique :

Abonnement 1 an 5 numéros : 45 €*

* Frais de port compris



1991

Date de création de DJ MAG au Royaume-Uni.

2013

Année de la création de la version française de DJ MAG, disponible en print et sur le site www.djmag.fr

10

C'est le nombre de langues dans lesquelles est diffusé DJ MAG à travers le monde.

17

titres de 'Best Music Magazine' aux International Dance Music Awards.

76

millions de lecteurs mensuels à travers le monde, entre le web et le print.

1,2

millions de personnes votent chaque année dans le cadre du Top100DJs, ce qui en fait le grand sondage musical au monde !

600 000

personnes départagent leurs clubs préférés à chaque édition du Top100Clubs.

18

pays diffusent DJ MAG à travers le monde, de l'Amérique du nord à la France en passant par l'Inde, l'Amérique latine, l'Asie du Sud-Est, la Corée du Sud, la Chine, le Japon, l'Australie, le Brésil, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, la Belgique, l'Indonésie et le Royaume-Uni.



TOP
↑



GARNIER SUR FIP, MOSIMANN SUR FRANCE INTER : LES DJS PIRATENT LA RADIO

Cette rentrée, les DJs ont la cote sur les ondes radiophoniques du service public. Sur **FIP**, **Laurent Garnier** rempile pour une deuxième saison de Deep Search, son émission mensuelle lors de laquelle ce chineur sonore invétéré nous partage pendant plus de deux heures ses meilleures trouvailles, du hip-hop à la techno en passant par l'afrobeat et la drum'n'bass. **Mosimann** débarque quant à lui chaque mercredi sur France Inter pour un billet d'humeur où le producteur utilise autant sa plume que son talent pour confectionner d'improbables mash-up.

↓
FLOP



LE FYRE FESTIVAL, CE N'EST (TOUJOURS PAS) FINI

Il paraît que les plus courtes sont les meilleures, et l'adage semble se vérifier une fois de plus avec l'interminable saga du **Fyre Festival**. Après l'escroquerie de la première édition et un second volet annoncé pour cette année puis reporté aux calendes grecques, la marque vient d'être rachetée par LimeWire. Plateforme incontournable du téléchargement illégal au début des années 2000, reconvertie depuis dans le business du NFT, LimeWire a flairé un nouveau filon douteux à exploiter avec la marque Fyre Festival, rachetée pour un peu moins de 250 000 dollars (environ 210 000 euros). « **Fyre est devenu le symbole d'un battage médiatique qui a mal tourné, mais il a aussi marqué l'histoire. Nous ne ramenons pas le festival, nous redonnons vie à la marque et au même. Cette fois avec de vraies expériences, et sans les sandwiches au fromage** », a commenté Julian Zehetmayr, PDG de la marque au citron. Nous avons rarement été aussi peu patients de découvrir la suite.



DJ-KICKS FÊTE SES 30 ANS

Pour célébrer trois décennies emblématiques de sa série de mix, **DJ-Kicks**, lancée par le label berlinois !K7, organise une fête d'anniversaire exceptionnelle le 5 décembre à Drumsheds, à Londres. L'événement réunira 30 artistes, dont un set marquant du duo Moderat, et 15 performances en b2b, à ne pas manquer. Parmi les rencontres attendues, on retrouvera : DJ Koze & Moodymann, Theo Parrish & CARISTA, Job Jobse & Saoirse, Tim Reaper & DJ Storm, Mala & Kode9, Gerd Janson & Erol Alkan, Kelly Lee Owens & rRoxymore. On tient peut-être là l'un des plus beaux line-ups de l'année.

IBIZA : UN RECORD D'AFFLUENCE

L'île blanche n'a jamais été aussi fréquentée. En juillet, 1,45 million de voyageurs sont passés par l'aéroport d'**Ibiza**, un nouveau record historique. Le Royaume-Uni reste le pays qui envoie le plus de visiteurs, suivi par l'Italie et l'Allemagne. Plus de 13 000 vols ont atterri ou décollé ce mois-là, preuve qu'**Ibiza** reste la destination reine de l'été. Si vous aviez l'impression que les plages étaient pleines à craquer... ce n'était pas qu'une impression !



+ de news sur
www.djmag.fr



DE L'ART AU HÏ IBIZA

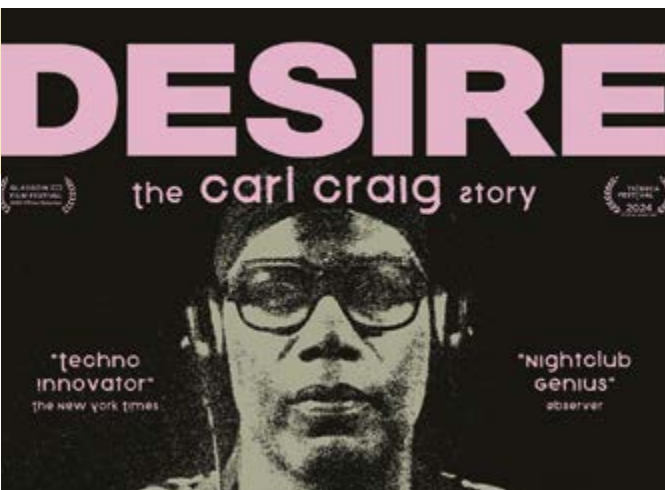
Cette saison, le prestigieux **Hï Ibiza**, élu meilleur club du monde quatre années de suite, repousse les frontières entre musique et art en s'associant à W1 Curates pour ouvrir la première galerie d'art permanente dans un club. À l'entrée, une fresque interactive de Mr Cenz accueille les clubbers, avant de plonger dans un univers mêlant sculptures, installations LED et œuvres d'artistes comme Bleeple ou Mad Dog Jones. Les expositions, renouvelées toutes les deux semaines, transforment chaque visite en expérience unique. Certaines pièces sont même disponibles à la vente... tout dépend de votre budget !



Frankie Knuckles

DEUX TRÉSORS CACHÉS DE FRANKIE KNUCKLES VOIENT LE JOUR

À l'occasion du millième épisode du podcast de Resident Advisor, deux mixes jamais entendus de **Frankie Knuckles**, issus de sa collection personnelle, viennent d'être publiés pour la première fois. Ces cassettes du début (1989) et du milieu (1996) de sa carrière offrent un voyage entre disco, house et ambiances urbaines originelles, préservant l'authentique grain analogique. Restaurées par Shadow Child et numérisées grâce à la Frankie Knuckles Foundation, elles plongent les auditeurs au cœur de la scène house de Chicago. Une véritable pièce d'histoire à écouter absolument.



CARL CRAIG S'INVITE SUR GRAND ÉCRAN À POLARIS

Pour ses 10 ans, le Polaris Festival s'offre un détour par le grand écran. Le 27 novembre, au cinéma de Verbier, sera projeté en avant-première suisse 'Desire: The Carl Craig Story', le documentaire de Jean-Cosme Delaloye retraçant le parcours du pionnier techno de Detroit. Entre jazz, musiques électroniques et scènes mythiques, le film dresse le portrait vibrant d'une légende vivante. La séance sera suivie d'un Q&A exclusif, offrant au public une immersion rare dans l'univers de **Carl Craig**. Un rendez-vous immanquable pour les amateurs de culture club.

TOP
↑

ABLETON, UNE PETITE MISE À JOUR ET DE GROS CHANGEMENTS

Avec sa version 12.3, le logiciel **Ableton** exauce les vœux de nombreux producteurs. Parmi les avancées les plus attendues de cette nouvelle version, la séparation des stems désormais faisable directement depuis le logiciel, ce qui ne manquera pas de ravir les acharnés de sampling, et l'intégration de Splice dans la barre de recherche. La possibilité de « bouncer » des groupes de pistes, un nouveau Tremolo pour l'effet « Auto-pan » et bien d'autres upgrade sont également incluses. Au boulot !

↓
FLOP

LES GÉANTS DE L'IA ACCUSÉS DU « PLUS GRAND VOL DE PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE DE L'HISTOIRE »

La guerre continue entre les mastodontes de l'intelligence artificielle et les ayants droit d'œuvres musicales. Après **Suno** et **Udio**, poursuivis depuis l'an dernier par les majors de l'industrie du disque pour avoir entraîné leurs systèmes sur des œuvres sans autorisation, c'est au tour de **Google**, **Meta**, **Microsoft**, **X** et **OpenAI** de prendre place sur le banc des accusés. Dans une enquête, l'ICMP, la confédération internationale des éditeurs de musique, montre que ces entreprises, parmi les plus puissantes au monde, ont utilisé la musique d'artistes comme The Weeknd, Beyoncé et des milliers d'autres pour entraîner leurs IA, sans s'embarrasser de reverser un centime aux ayants droit. « **C'est le plus grand vol de propriété intellectuelle de l'histoire. Ce n'est pas une hyperbole. Nous voyons des dizaines de millions d'œuvres être pillées chaque jour** », a déclaré le directeur de l'ICMP John Phelan au site américain Billboard. De quoi alimenter pour encore un bon moment le feuilleton judiciaire...



FRED AGAIN.. ET SKEPTA S'OFFRENT UN EP COMMUN

Après le succès des singles 'Victory Lap' et 'Back 2 Back', **Fred again..** et la légende du grime Skepta ont décidé de prolonger leur collaboration sur un EP de cinq titres sobrement intitulé '**Skepta..Fred**'. « **On a fait une chanson, puis une deuxième, puis finalement on a fait ça** » a commenté Fred again.., qui ne tarie pas d'éloges sur son compatriote et collègue : « **Personne ne peut dire qu'il a fait ce qu'il a fait et continue de faire.** »

DAFT PUNK À BURNING MAN ? PRESQUE...

Cette année au **Burning Man**, au Trash Fence, des milliers de festivaliers ont cru apercevoir **Daft Punk**... jusqu'à réaliser que ce n'était qu'un duo hommage nommé **Daft Funk**. Une performance taquine, annoncée comme un clin d'œil par la fondation Robot Heart — « **un prank sur l'overhype du festival** », dit-on. Le duo hommage a semé la confusion avant de rallumer la flamme collective, fidèle à l'imprévisibilité de **Burning Man**. Si vous cherchez les casques dorés, peut-être reviendront-ils... ou pas.



+ de news sur
www.djmag.fr



MARTIN SOLVEIG FAIT SES ADIEUX À LA SCÈNE

C'est une page de l'histoire de la musique électronique française qui se tourne. Après plus de deux décennies d'activité, **Martin Solveig** a fait ses adieux à la scène le 19 juillet aux Vieilles Charrues, lors de sa seule date de l'année. **« Je quitte la scène le cœur rempli, et je me mets de côté pour laisser la place à la nouvelle génération. Vous me trouverez dans le public, l'encourageant lors de concerts et de festivals. La musique est ma vie, et le sera toujours. Je continuerai de créer, pour le plaisir, pour les enfants, et pour/avec les artistes que j'admire »**, a conclu le DJ et producteur sur les réseaux sociaux. Ces dernières années, l'auteur des hits 'Hello', 'Jealousy' s'était fait plus discret côté scène pour se consacrer davantage à Alma Studio, son application d'histoires audio pour enfants.



DIMITRI VEGAS JOUE LE PREMIER SET 100 % VINYLE DE L'HISTOIRE DE TOMORROWLAND

Pour la toute première fois, un artiste a joué un set entier sur vinyles sur la MainStage de **Tomorrowland**, et beaucoup n'auraient sûrement pas parié sur lui puisqu'il s'agit de l'un des plus grands noms de la scène EDM : **Dimitri Vegas**. Pour ce set très particulier, le DJ belge s'est plongé dans ses archives pour proposer un hommage musical aux années 90, avec ses propres versions de classiques comme 'The Bells' de Jeff Mills, 'Meet Her At The Love Parade' de Da Hool ou encore 'The First Rebirth' de Jones & Stephenson. Le set est disponible en intégralité sur la page YouTube de Tomorrowland.

DAVID GUETTA

THE ULTIMATE MONOLITH SHOW

SPECIAL GUEST

BLACK COFFEE

SAMEDI 13 JUIN 2026

STADEFRANCE

DAVID GUETTA ANNONCE SON PREMIER STADE DE FRANCE

Après avoir rempli le Vélodrome, à Marseille, cet été, **David Guetta** annonce son tout premier Stade de France. Les 12 et 13 juin prochains, le quadruple n°1 du Top100DJs viendra enflammer l'arène mythique de Saint-Denis pour la toute dernière date de son « Monolith Tour », trois ans après avoir inauguré cette superproduction visuelle et musicale. Annoncé comme le spectacle « le plus ambitieux » de la carrière du Français, ces shows promettent d'en mettre plein la vue aux fans. Pour ne rien gâcher, ce n'est rien de moins que Fisher et la légende Black Coffee qui s'occuperont d'ouvrir le bal...

TECHNO QUEER : INSTAGRAM FAIT LE MÉNAGE

Des comptes techno et queer supprimés d'Instagram relancent le débat sur la censure de Meta. Entre modération opaque et colère des artistes, la scène s'indigne.

Dans les ruelles sombres de Berlin comme dans les clubs alternatifs de Paris, les affiches de collectifs queer racontent depuis longtemps autre chose que la fête : un espace de liberté, d'identité assumée, de communauté. Et c'est précisément cet espace numérique, fragile mais vital, qu'Instagram vient de réduire au silence. Comme l'a révélé Tsugi, plusieurs comptes liés à la scène techno queer ont récemment disparu, supprimés sans préavis, explication ou recours concret. Gegen Berlin, Replicant Events, Ghost Elektra... autant de noms repères pour les initiés, effacés en quelques heures. Aucune communication claire, juste la notification glaciale d'une « modération ». Dans la pratique, cela ressemble à une censure. Quand la fête devient suspecte

Depuis le Covid, la techno a gagné en rudesse, en frontalité. Les collectifs queer, eux, ont continué à tisser des soirées où esthétique fetish, militantisme et beats massifs se croisent : une techno qui est aussi manifeste. Mais c'est ce même mélange qui paraît heurter les algorithmes. Meta, maison-mère d'Instagram, invoque le respect de normes communautaires, notamment l'interdiction de la nudité (tétos féminins, organes génitaux, etc.), sauf pour l'art, la santé ou l'allaitement. Pourtant, des publications mainstream — photos fetish, visuels provocateurs — passent sans encombre. Deux poids, deux mesures.

UN COUP DE GOMME NUMÉRIQUE

Le vrai drame est économique autant que symbolique. Pour ces collectifs, Instagram est vitrine, agenda, billetterie, média. Privés de visibilité, les événements perdent leur élan, les artistes — souvent déjà précaires, queer ou racisés — se retrouvent privés

d'opportunités. L'absence de procédure claire pour récupérer un compte amplifie le sentiment de dialogue de sourds. Le paradoxe est brutal : la techno n'a jamais été aussi populaire, pourtant ceux qui en incarnent les racines sont réduits au silence. Meta « nettoie », décidant ce qui est vendable et ce qui reste gênant — selon une ligne invisible entre podiums mainstream et scènes alternatives.

Cette invisibilisation n'est pas un phénomène isolé. Le réseau female:pressure, via son étude FACTS, dresse un constat chiffré : la présence des femmes dans les line-ups techno a progressé, mais reste minoritaire. En 2012, elles représentaient 9,2% des artistes programmés ; en 2022–2023, elles ne sont que 29,8%, avec seulement 2,5% d'artistes non-binaires. En d'autres termes, malgré une évolution réelle, les festivals restent dominés par les hommes (58,4%). Et ceux à plus gros public voient une représentation femme/non-binaire encore plus réduite.

ENTRE OPPOSITION ET ACTION

Ces suppressions arrivent dans un contexte déjà tendu : début 2025, des hashtags LGBTQIA+ ont été bloqués, empêchant l'accès à du contenu identitaire essentiel aux jeunes. En parallèle, les protections spécifiques à ces communautés ont été retirées des politiques anti-haine, dans la foulée du ralliement du patron de Meta Mark Zuckerberg à la politique de Donald Trump, poussant des associations comme Human Rights Campaign à sonner l'alarme. Les plateformes ne sont ni neutres ni innocentes : elles décident qui peut exister, parler et se faire voir. Aujourd'hui, ce sont des collectifs queers et techno qui en font les frais. Demain ? Les marges et les minorités dans leur ensemble, souvent les premières à être effacées. Il est urgent de réclamer transparence, équité et droits réels de recours, avant que l'espace de fête, de liberté et de communauté ne soit purement réduit au silence.



RENDEZ-VOUS SUR

WWW.DJMAG.FR

DEVENEZ MEMBRE
DU **CLUB DJ MAG**

5 NUM
ÉROS

1 DONT
COLLECTOR NOUVEAU

VERSION DIGITALE INCLUSE

PAIEMENT SÉCURISÉ PAR CB, PAYPAL, CHÈQUE

POUR TOUTE QUESTION : WHATSAPP/SMS +33 688 700 700 OU SERVICE@DJMAG.FR

TOURING EN AVION, BILAN CARBONE EXPLOSIF : LE CRI D'ALERTE DU COLLECTIF CLEAN SCENE

Derrière les paillettes, un lourd tribut écologique : l'étude Last Night a DJ Took a Flight chiffre l'impact des tournées de DJ.

Dans un monde post-pandémique qui tente de se remettre à danser, l'industrie du clubbing se retrouve face à un paradoxe climatique. Le rapport Last Night a DJ Took a Flight, mené par Clean Scene, dresse un état des lieux sans appel : la tournée mondiale permanente de nombreux DJs est devenue une habitude aussi lucrative qu'écologiquement insoutenable. **« Ce rapport est né de la nécessité de comprendre l'impact de notre industrie sur la planète »**, expliquent les auteurs. Et le constat est alarmant.

51 000 VOLS, 35 MILLIONS DE KILOS DE CO₂

En analysant les données de tournée des 1000 DJs les plus actifs selon Resident Advisor pour l'année 2019, Clean Scene a recensé 51 000 vols, 117 millions de kilomètres parcourus, 3,2 millions de litres de carburant consommés, et 35 millions de kilos de CO₂ émis dans l'atmosphère. **« Cela équivaut à l'électricité de 20 000 foyers pendant un an, à l'énergie nécessaire pour 8 000 festivals de trois jours, ou encore à la fabrication de 25 millions de disques vinyles. »** Chaque DJ étudié a ainsi une empreinte carbone moyenne de 35 tonnes de CO₂ par an, soit 17 fois plus que le budget carbone annuel recommandé par le Giec, fixé à 2 tonnes par personne. En comparaison, les « super-emitters » — les voyageurs les plus fréquents dans le monde — se situent autour de 56 000 km/an. **« Le DJ moyen du top 1000 dépasse ce chiffre de moitié, avec 118 000 km annuels. »**

UNE MINORITÉ RESPONSABLE D'UNE MAJORITÉ DES ÉMISSIONS

Clean Scene souligne une inégalité flagrante : **« L'empreinte carbone des 10 DJs les plus actifs équivaut à celle des 207 les**

moins actifs. » Le rapport pointe du doigt une ultra-concentration des tournées qui reflète, à l'échelle réduite de la musique électronique, la répartition injuste des émissions globales. Une étude d'Oxfam citée dans le document rappelle que **« les 10 % les plus riches de la population mondiale sont responsables de la moitié des émissions de gaz à effet de serre. »**

Les chiffres du rapport s'inscrivent également dans un contexte global de surconsommation. En 2018, seuls 11 % des humains avaient pris l'avion, et 4 % avaient volé à l'international. Pourtant, cette minorité de voyageurs représente une part écrasante de la pollution liée à l'aviation.

REPENSER LES TOURNÉES, COLLECTIVEMENT

Pour Clean Scene, l'urgence n'est pas à la culpabilisation individuelle mais à l'action collective. **« Nous ne blâmons pas les artistes — ce rapport s'adresse à toutes les parties prenantes de l'industrie musicale, à qui nous demandons d'engager une conversation sérieuse. »**

Le collectif propose une série de pistes concrètes : favoriser les artistes locaux, repenser les clauses d'exclusivité, mutualiser les tournées pour limiter les trajets aériens, ou encore créer des réseaux d'agences écoresponsables. **« Les promoteurs devraient réserver plus tôt et collaborer avec d'autres organisateurs proches géographiquement pour planifier des week-ends de tournée rationalisés. »**

Pour Clean Scene, ce rapport n'est qu'un point de départ. Le collectif a ouvert un canal Slack pour réunir les acteurs du secteur, met à disposition un modèle de "green rider" pour les artistes, et recommande d'utiliser des plateformes comme Atmosfair pour compenser les émissions.

DJ MAG



DISPONIBLE MAINTENANT

**RETROUVEZ TOUTE L'ACTUALITÉ
DE DJ MAG SUR NOTRE
NOUVEAU SITE**



DJMAG.FR



SPOTIFY

LA GRANDE HÉMORRAGIE ?

Depuis le début de l'année, Spotify connaît un appel au boycott sans précédent. Dans un mouvement encore timide mais significatif, artistes et auditeurs commencent petit à petit à quitter la plateforme, accusée de soutenir Donald Trump ou d'investir, par le biais de son patron Daniel Ek, dans l'intelligence artificielle militaire. De quoi inquiéter le leader du streaming musical ?



L'interface de Qobuz, alternative française et éthique à Spotify, en plein boom après le départ de nombreux auditeurs de la plateforme suédoise

“ AU FARDEAU ÉCONOMIQUE QUI A DEPUIS LONGTEMPS ÉTÉ PLACÉ SUR LES ARTISTES S’AJOUTE MAINTENANT UN FARDEAU MORAL ET ÉTHIQUE, PAR LEQUEL L’ARGENT DUREMENT GAGNÉ PAR LES FANS ET LES CRÉATEURS FINANCE DES TECHNOLOGIES DYSTOPIQUES ET LÉTALES ”

« Fuck Spotify ! » Par cette invective nonchalamment balancée à la fin d’un post Instagram, le groupe de rock australien King Gizzard & The Lizard Wizard résume le vent de colère qui souffle actuellement contre le leader du streaming musical. Une petite révolte à laquelle se rallient de plus en plus d’artistes, mais pas que. Auditeurs, labels, médias... Nombreux sont ceux à avoir, ces derniers mois, pris la décision de retirer leurs œuvres ou de résilier leur abonnement à Spotify pour profiter de leurs playlists en d’autres contrées numériques. Les raisons de cet exode sont plurielles. En moins d’un an, la plateforme et son patron, Daniel Ek, ont multiplié les choix économiques clivants et les polémiques retentissantes, jusqu’à devenir aux yeux de certains l’incarnation chimiquement pure des dérives des géants de la tech, de leur politique économique agressive jusqu’à leurs accointances idéologiques avec l’extrême-droite la plus dure, en passant par leurs liens avec le complexe militaro-industriel. Un écosystème que de nombreux artistes et auditeurs choisissent de ne pas soutenir, préférant quitter pour de bon la plateforme. Au risque pour les musiciens de mettre leur carrière en péril.

UN MODÈLE ÉCONOMIQUE DÉCRIÉ

Figure majeure de la scène underground britannique, le DJ et producteur Om Unit a retiré toute sa discographie de Spotify dès la fin de l’année 2024. Une décision mûrement réfléchie, qui trouve sa source dans la critique du modèle économique même du leader du streaming musical. « Spotify est une plateforme publicitaire qui exploite l’attention portée à la musique pour diffuser de la publicité. Son génie réside dans le fait qu’ils facturent ensuite une petite somme pour ne pas écouter la publicité », résume le producteur. « Daniel Ek a une formation en marketing, pas en musique. L’objectif initial de Spotify était d’être l’équivalent audio du journal gratuit que l’on distribue dans la rue, bourré de publicités, point final. C’est un innovateur, bien sûr, car son idée a obligé des géants comme Apple et Google à suivre et à créer leurs propres plateformes de streaming (Google a fermé la sienne depuis). Mais en fin de compte, il est moralement responsable de la dévalorisation de la musique. » Critiqué de longue date pour son modèle économique, Spotify a récemment vu se figer un peu plus son image de carnivore financier, prêt à tout écraser sur son passage tant que cela sert les intérêts de ses actionnaires. La sortie

“

LES GENS ME DISENT QUE JE ME SUIS SUICIDÉE PROFESSIONNELLEMENT EN ENLEVANT MA MUSIQUE DES PRINCIPAUX SITES DE STREAMING, MAIS JE M'EN FICHE. J'AI CONFIANCE DANS LE FAIT QUE LES ARTISTES PUISSENT INVENTER UNE NOUVELLE RÉALITÉ ET PAVER LA VOIE POUR Y PARVENIR

”

du livre de la journaliste Liz Pelly, 'Mood Machine', a ainsi fait l'effet d'une bombe. L'Américaine y dévoile les pratiques peu reluisantes de l'entreprise suédoise, qui trufferait certaines de ses playlists de musiques commandées spécialement pour leur caractère générique et, surtout, leur faible coût en matière de royalties. Une technique qui permet à Spotify de faire grossir sa part du gâteau au détriment des (vrais) artistes, mais qui n'incite pas à la confiance envers le leader du marché du streaming. Alors que commence à déferler la vague de musiques générées par intelligence artificielle, vue d'un très bon œil par le patron de Spotify Daniel Ek, la crainte d'être mis en concurrence, voire remplacés par des créations faites par l'IA, augmente la défiance des artistes envers l'entreprise.

DES POLÉMIQUES EN CASCADE, UNE PRESSION QUI MONTE

L'an dernier déjà, le choix de la plateforme de démonétiser les titres ayant moins de 1000 écoutes avait suscité la désapprobation d'une partie de la profession, et une fois de plus ajouté à la réputation de mépris de Spotify envers les artistes. **« Spotify a démonétisé tous les titres ayant moins de 1000 streams par an. Cela concerne 86 % des titres de la plateforme. Cette nouvelle politique impacte surtout les petits artistes, ceux-là même que Spotify prétend soutenir »**, déclarait alors l'UMAW (United Musicians and Allied Workers), le syndicat des musiciens et des travailleurs de la musique. Au début de l'année, c'est le soutien financier de l'entreprise à Donald Trump, qui est allé jusqu'à l'organisation d'un « brunch de la victoire » aux côtés des podcasteurs phares de l'alt-right américaine (dont certains, comme Joe Rogan, ont été recrutés à prix d'or par l'entreprise), qui a cristallisé la colère

des nombreux artistes et auditeurs. Sur les réseaux sociaux, des centaines d'internautes appellent alors au boycott de Spotify pour son soutien à Trump, au même titre que Tesla, Apple ou encore Uber. Mais c'est à l'aube de l'été que le mouvement commence à gagner en intensité, propulsé par une nouvelle polémique. Celle de trop ?

LA MUSIQUE AU SERVICE DE LA GUERRE

Chaque année, le Salon du Bourget accueille les professionnels de la défense, venus exposer leurs dernières innovations en matière d'armement dans la banlieue parisienne, tandis que les représentants de gouvernements du monde entier viennent admirer, et surtout acheter, du matériel dédié à la guerre, à la surveillance ou encore au maintien de l'ordre. Lors de la dernière édition du salon, en juin, la start-up spécialisée dans l'intelligence artificielle militaire Helsing, dont Daniel Ek est président, annonçait une levée de 600 millions d'euros grâce à Prima Materia, un fond d'investissement présidé par... Daniel Ek. Dans un contexte international d'extrême tension et alors que la guerre menée par la Russie en Ukraine et le massacre des Palestiniens font depuis des mois la Une de l'actualité, le patron de Spotify investit donc une partie de son immense fortune (estimée à près de 6 milliards d'euros), récoltée grâce au streaming musical, dans une entreprise qui fabrique des drones de combats et des logiciels qui équipent des avions de chasse de technologies basées sur l'intelligence artificielle. De quoi convaincre une flopée d'artistes et d'abonnés de quitter la plateforme pour de bon. Pour Om Unit, les investissements militaires ont été la goutte d'eau qui a fait



Om Unit, DJ et producteur incontournable de la scène UK

déborder le vase : **« Cette histoire ne peut que devenir de plus en plus dystopique. J'ai donc décidé de retirer de Spotify la musique que je contrôle, car cela me rend triste et m'écoeure de constater à quel point nous nous sommes éloignés de l'essentiel dans la perception et la consommation de la musique, et à quel point les gens se sont habitués à fermer les yeux sur des détails pourtant bien plus significatifs. »** Même son de cloche du côté de King Gizzard & The Lizard Wizard. Interrogé par le Los Angeles Times au sujet de sa réaction en apprenant la nature des investissements de Daniel Ek, Stu Mackenzie, le chanteur du groupe aux 27 albums, déclarait : **« J'ai été sous le choc. Et puis après j'ai senti que je ne devais pas l'être. Ça fait des années qu'on dit qu'on emmerde Spotify. Dans notre cercle d'amis musiciens, c'est ce que tout le monde dit tout le temps, pour toutes les autres raisons qui sont bien documentées... Je ne me considère pas vraiment comme un activiste et je ne suis pas très à l'aise avec le fait de critiquer, mais cette décision est une manière de rester fidèle à nous-même, de faire ce qui nous semble juste pour notre musique, et qu'elle soit accessible dans des endroits avec lesquels on est en adéquation. »** Mi-septembre, c'était au tour du groupe mythique de trip-hop britannique Massive Attack d'annoncer son départ de la plateforme. **« Au fardeau économique qui a depuis longtemps été placé sur les artistes s'ajoute maintenant un fardeau moral et éthique, par lequel l'argent durement gagné par les fans et les créateurs finance**

des technologies dystopiques et létales », dénonce la formation de Bristol dans un communiqué. **« C'en est plus qu'assez. Une autre voie est possible. »**

GÉNÉRALISER LE MOUVEMENT

Avec plus de 250 millions d'abonnés, plus du double du Chinois Tencent et du triple d'Apple Music, Spotify est le leader incontesté du marché du streaming musical. Quitter la plateforme n'a donc rien d'anodin pour un artiste. Partir de Spotify, c'est prendre la décision de se couper d'une part importante du public et des revenus qui vont avec. Un luxe que tous les musiciens ne peuvent pas se permettre, loin de là, beaucoup étant pieds et poings liés par les contrats ou la précarité économique.

Si la chanteuse et musicienne Kadhja Bonet a fait le choix de retirer sa musique de la plateforme et de mettre fin à sa collaboration avec le mythique label Ninja Tune pour garder la pleine possession de ses prochaines sorties, celle-ci a bien conscience qu'il serait injuste d'exiger pareil engagement de tous les artistes, comme elle l'explique dans un post sur les réseaux sociaux : **« Il n'est pas toujours possible de boycotter à 100 % tout ce que l'on aimerait boycotter, et je crois qu'attendre de tout le monde d'être capable de le faire nuit au mouvement. On doit tous subvenir à nos besoins dans les conditions très difficiles du capitalisme tardif. Mais il faut essayer. »** Outre Spotify, l'Américaine a fait le choix radical

Notes



Music

de quitter définitivement les autres plateformes de streaming majeures pour diverses raisons éthiques. **« Je mets beaucoup de réflexion et d'amour dans ma musique, donc je ne peux que mettre autant de réflexion dans la manière dont je la diffuse »,** explique Kadhja Bonet, dont le nouveau single, le bien nommé 'Don't Count On Us' ('Ne comptez pas sur nous') n'est disponible que sur le site de streaming musical français Qobuz et Bandcamp. **« Les gens me disent que je me suis suicidée professionnellement en enlevant ma musique des principaux sites de streaming, mais je m'en fiche. J'ai confiance dans le fait que les artistes puissent inventer une nouvelle réalité et paver la voie pour y parvenir. »**

Om Unit plaide quant à lui pour une transition en douceur vers d'autres écosystèmes, une option envisageable pour les musiciens qui souhaiteraient se défaire de Spotify sans oser franchir le pas de manière radicale : **« Un ami m'a dit qu'il gagnait environ 5 000 euros par an sur Spotify, et je lui ai rappelé que s'il avait le même nombre d'écoutes sur Tidal, par exemple, il gagnerait 50 000 ! Je comprends que Spotify domine le marché, il est donc naïf de penser que quelqu'un puisse faire ce changement du jour au lendemain, mais si vous avez une base de fans fidèles qui ressentent le besoin d'écouter votre musique, ils feront l'effort de changer. »** Pour autant, le Britannique n'est guère optimiste quant

à l'idée de voir ses collègues DJs et producteurs s'exiler massivement de Spotify : **« Presque tous ceux que je connais l'utilisent encore pour écouter et diffuser leur musique. Ils semblent s'en sortir sans problème et ne veulent pas se remettre en question. J'aimerais voir du changement, mais je ne peux pas trop prédire, car je ne connais pas l'avenir. Je sais ce que je pense être juste, mais je ne veux pas trop faire la morale. J'espère que d'autres comprendront avec le temps, mais peut-être faut-il d'abord que ça s'aggrave. »**

Le producteur envisage pourtant la possibilité d'un départ plus significatif vers d'autres plateformes, dans l'éventualité où des superstars montreraient la voie. **« Il suffirait peut-être qu'une personnalité influente, une popstar majeure, quitte Spotify pour que ce mouvement se concrétise. Bien sûr, ces grands artistes sont tous issus du même système qui investit dans Spotify. Je pense que nous pourrions assister à d'autres changements de ce type à mesure que les gens en parleront davantage, potentiellement... qui sait ? »** Même constat du côté de Kadhja Bonet qui, sur Instagram, ne retient pas ses coups contre les grands noms de l'industrie musicale : **« C'est une honte que les plus gros artistes avec la plus grande sécurité financière ne se soulèvent pas. J'adorerais en entendre certains expliquer pourquoi ils continuent de soutenir le techno-fascisme. Ça demanderait seulement cinq à**

“
**L'INDUSTRIE DE LA MUSIQUE,
 ET JE CROIS QU'IL EST JUSTE
 DE PARLER DE L'INDUSTRIE
 DU DIVERTISSEMENT DANS
 SON ENSEMBLE, EST DANS
 UNE CRISE ÉTHIQUE**

”

dix artistes parmi les plus populaires du monde de prendre la parole et de se séparer des Big Tech pour radicalement changer la manière dont on consomme la musique. Ils peuvent donner le ton de ce que l'on attend des industries à qui on donne notre argent, notre attention et notre créativité. En diffusant leurs travaux si convoités à travers ces canaux, ces gros artistes nous encouragent à faire l'autruche quand à la société de surveillance et au fascisme. »

UN ÉCOSYSTÈME À RÉINVENTER

Si des artistes comme Kadhja Bonet ouvrent la voie par leur courage et leur intelligence, seule une prise de conscience générale des artistes comme des auditeurs permettra de sortir pleinement d'un système mortifère à bien des égards. Petit à petit, les plateformes sont devenues une prison pour les artistes, noyés dans le flou des algorithmes, mis en concurrence avec des musiciens fantômes, contraints de payer pour créer de l'engagement avec leurs fans, incités à fournir toujours plus de contenus sous peine de disparaître. Les artistes sont aujourd'hui extorqués de leurs ressources mentales et pécuniaires par Instagram ou Spotify, quand une infime partie d'entre eux voit un réel retour sur le temps et l'énergie investis. Pour Kadhja Bonet, un autre chemin est possible,

plus équitable, humain et fécond : **« L'industrie de la musique, et je crois qu'il est juste de parler de l'industrie du divertissement dans son ensemble, est dans une crise éthique, et c'est pourquoi j'exhorte les nouveaux artistes de rester indépendants et de s'informer sur ceux avec qui ils font du business, et j'exhorte aussi les consommateurs de nous rejoindre sur les plateformes alternatives, qui gagnent heureusement un nouveau public. »** Loin des GAFAM, qui se nourrissent des œuvres comme de nos abonnements pour ensuite utiliser la fortune amassée pour promouvoir les guerres et les tyrans, des plateformes respectueuses du public comme des artistes existent. Sur Instagram, Kadhja Bonet invite à « décoloniser sa musique » et propose des alternatives éthiques aux services traditionnels, de Qobuz à Bandcamp pour le streaming et l'achat de musique en passant par Ditto pour la distribution ou Swinsian pour ranger et écouter sa discothèque virtuelle. A noter que des services comme TuneMyMusic ou Soundiiz permettent de transférer gratuitement ses playlists et ses musiques sauvegardées d'une plateforme à l'autre.

Suite à leur départ de Spotify, les Australiens de King Gizzard & The Lizard Wizard ont quant à eux mis l'intégralité de leur catalogue à prix libre sur Bandcamp, occupant, seuls, les 25 meilleures ventes de la plateforme. Le début d'un nouveau mouvement ?

'NOMAD', LE NOUVEAU VOYAGE DE

DJ SNAKE

1995. Cette année-là, Cut Killer apparaît aux platines dans le film 'La Haine' et débarque avec son 'Cut Killer Show' sur Nova. La radio popularise alors déjà l'idée de sono mondiale, un grand mix où se métissent les sons, les époques et les cultures. Des années plus tard, DJ Snake marche dans les pas de celui qui lui a donné envie d'acheter ses premières platines, et fait sienne la doctrine de la radio parisienne : bousculer les codes, faire s'entrechoquer les sons et les cultures, avec autant de respect que de curiosité. Si les deux premiers albums du Français montraient déjà son goût pour la création de hits aux influences stylistiques et géographiques plurielles, son nouvel album, 'Nomad' (le premier depuis 'Carte Blanche' il y a six ans), pousse plus loin encore cette idée de voyage sonore. De l'Égypte à l'Afrique du Sud, du reggaeton à la hard techno, du rap US à la baile funk, DJ Snake nous embarque dans un tour de son monde, où la musique brise les barrières linguistiques et culturelles pour nous rassembler. Toujours aussi affûté à la production, le Français livre peut-être ici son album le plus personnel, tant le voyage est constitutif de ce qu'il est, sur le plan humain comme artistique. Au milieu d'une année d'une rare intensité ponctuée par son show événement au Stade de France, une tournée d'été aux quatre coins du monde et la sortie de son nouvel album, DJ Snake nous ouvre une fenêtre sur sa vie de nomade. Entretien.



“

**JE VOYAGE TOUT LE TEMPS,
MÊME QUAND JE NE BOSSE PAS.
JE N'ARRIVE PAS À RESTER
DANS UN MÊME ENDROIT**

”

Au moment où l'on se parle, tu es aux Etats-Unis où tu t'apprêtes à jouer quatre fois ces trois prochains jours. C'est devenu la routine, ou ce type de rush est toujours une épreuve ?

J'approche la quarantaine, ça devient dur à encaisser (*rires*) ! Mais ça va, c'est de l'énergie, dès qu'on monte sur scène on oublie tout et les gens nous poussent à nous surpasser.

Ton début d'année a été particulièrement chargé, entre ton show au Stade de France, ta tournée estivale, et la préparation de la sortie de l'album. Comment as-tu vécu ces derniers mois ?

C'est sûr, il y a eu beaucoup de boulot en studio, la préparation du Stade de France avec énormément de pression car tu n'as pas envie de te louper, surtout à la maison... Ensuite, pas de vacances, on a enchaîné directement avec la tournée d'été et des dates pratiquement tous les jours. Maintenant il y a la sortie de l'album... On est clairement sur un rythme de fou, mais c'est un plaisir. Je suis heureux de remettre les gants et de revenir à 100%.

Avant de parler en détail de ton nouvel album, est-ce que tu es satisfait de ta manière dont s'est déroulée ta date au Stade de France ?

J'en suis très heureux. C'était important pour moi. Tout le monde sait à quel point je suis fier d'être parisien et quand je fais un événement à Paris, je veux que toute la ville s'arrête de respirer, que l'on ne parle que de la soirée et que l'on fasse une grosse fête tous ensemble. Je veux rassembler les gens, redonner du sourire parce que ce n'est pas facile, surtout en ce moment. Au-delà de faire danser, je veux que le public oublie ses problèmes du quotidien, qu'on partage trois heures ensemble pendant lesquelles tout le reste est mis de côté.

Avant même le début du show, ton arrivée au Stade de France avec le RER B a dû être un moment assez marquant...

Le management n'était pas pour, on me disait que j'étais fou, que ça allait créer des mouvements de foule, il y avait le risque que le RER reste bloqué... Mais je n'en ai fait qu'à ma tête et on a bien rigolé. Le mois d'avant il y avait des concerts au Stade de France avec des artistes qui arrivaient du toit, d'autres en Lamborghini, je me suis dit qu'il fallait que je prenne tout le monde à contrepied. C'était la ligne de RER que je prenais quand j'étais jeune, j'ai voulu partir de ma station de banlieue. Les gens étaient choqués, ils allaient vers mon



concert et là, ils me voient dans le wagon avec eux. Ils sont devenus dingues. C'est un moment que je garderai en souvenir longtemps.

'Nomad' a mis plus de temps à voir le jour que tes albums précédents. Qu'est-ce qui a rendu le processus plus long cette fois-ci ?

Pendant la période du Covid, il y a deux années pendant lesquelles on n'a pas pu voyager, et j'avais besoin de m'inspirer, d'être en mouvement, de rencontrer des gens, des artistes, des musiciens, voir des paysages, entendre des choses différentes. C'était nécessaire à ma créativité. Cette période a été dure pour tout le monde, et elle l'a été pour moi d'un point de vue créatif. C'était compliqué d'aller en studio sans savoir quand ça allait se terminer, et j'ai besoin d'être au contact du public, de ressentir cette énergie. C'est ce qui a fait que ça a pris un peu plus de temps.

Plus qu'une passion, le voyage est donc un élément essentiel de ton processus créatif ?

C'est ce qui me fait kiffer. J'aime partir découvrir des sons. Tu manges dans un endroit, tu entends une musique, tu la shazames, tu t'inspires, tu contactes le chanteur, il t'envoie des démos, tu échanges... C'est tout cela qui crée une énergie autour d'un projet. Je voyage tout le temps, même quand je ne bosse pas. Je n'arrive pas à rester dans un même endroit, c'est pour ça que les confinements ont été compliqués. De ne pouvoir bouger qu'entre mon salon et ma cuisine, ça me rendait dingue (*rires*), comme tout le monde.

Tu as quand même une base avec un studio, d'où travailler et finaliser tes projets ?

J'ai deux ou trois endroits, mais en vrai je ne suis tellement jamais à la maison que je ne suis chez moi nulle part et partout à la fois. C'est une sensation bizarre.

Tu as récemment dévoilé dans une interview avoir fait un album avant 'Nomad' que tu n'as pas gardé. Ce projet était-il très différent de celui qui a finalement vu le jour ?

J'ai presque recommencé à zéro et tout jeté à la poubelle. C'était du DJ Snake, où je me balade entre les styles musicaux, mais c'était l'avant Covid, après je suis passé à autre chose. Il n'y a que quelques tracks qui sont restées et que je n'ai eu qu'à rafraîchir. En fait, je n'ai jamais eu autant de musique de toute ma vie. Je dois avoir 500 chansons de côté, c'est n'importe quoi. Je pourrais facilement sortir un album par mois en 2026. Il fallait s'arrêter à un moment donné, et ça donne l'album 'Nomad'. Après on enchaînera avec d'autres projets.

Ce doit être particulièrement dur d'un point de vue sentimental d'avoir autant de créations de côté, tout en sachant que la plupart ne verront pas le jour faute de temps ou d'un contexte propice...

C'est très dur, c'est sûr, mais ça a toujours été le cas. Sur mes deux albums précédents déjà, il a fallu faire des choix. Il y a aussi des événements inattendus, comme le titre 'Made in France' avec Malaa, Tchami et Mercer, qui était un titre super vieux que j'avais fait avant 'Turn Down For What'. A l'époque je voulais copier The Crookers,

“

**‘NOMAD’ EST MON PASSEPORT,
AVEC DES TAMPONS DE
PLUSIEURS ENDROITS,
ET JE PARTAGE MA VISION
DU MONDE, LES GENS QUE
J’AI RENCONTRÉS, CEUX AVEC
QUI J’AI COLLABORÉ...**

”

mais je m'étais totalement foiré (*rires*). Ça nous a quand même donné quelque chose d'original, qui est sorti huit ou dix ans après que je l'ai créé. Ça avait quelque chose de frais parce que ça ne ressemblait à rien de ce qui se faisait à ce moment-là. C'est pour ça que je ne jette jamais rien, une belle chanson reste une belle chanson et on peut toujours la ressortir plus tard en la remettant au goût du jour.

Ton processus créatif est-il toujours collectif, comme ça a pu l'être avec tes collègues de Pardon My French, ou apprécies-tu également d'aboutir tes productions de manière plus solitaire ?

Les deux, mais je ne ferme jamais la porte. Il y a des fois où le morceau est pratiquement fini, mais où j'ai besoin de quelqu'un pour le pousser à son maximum. Selon les besoins, je vais appeler un pote qui est spécialisé dans les solos, en synthés, qui a des drums ou des percus de dingue, ou un type qui est un pro du hardstyle... Sur mon premier album par exemple, mon morceau avec Travis Scott était pratiquement fini mais je trouvais que les percus étaient trop clean. Je suis allé voir Mike Dean, le producteur de Travis Scott, qui est un monstre, un des meilleurs producteurs dans le rap. Je lui ai donné le morceau et il l'a upgradé de ouf. C'est de l'échange, il faut mettre son égo de côté et ne pas se dire « c'est mon bébé, je veux que personne n'y touche ». En tant que producteur, je suis dans l'optique d'élever le morceau le plus possible, et ça se fait généralement avec des gens avec qui je suis

ami ou dont je suis fan, donc c'est un honneur d'échanger avec. Je veux toujours pousser la créativité. Il y a un morceau de 'Nomad' avec l'intervention du producteur français Nömak, qui est un assassin. On n'est pas dans le même registre mais on est amis depuis très longtemps, et il m'a filé un coup de main sur 'Final Fantasy'. Il a fait des choses que je ne suis pas capable de faire. Quand je vais le voir, je sais ce qu'il va m'offrir. J'arrive avec un morceau terminé à 95% et je sais que j'ai besoin de sa folie pour l'amener à 100%. C'est ce qu'il a fait et ça a rendu le morceau dingue. J'aime cet échange, pour pouvoir repousser les limites de la créativité il ne faut pas s'arrêter en chemin pour des questions d'égo.

Est-ce que selon toi l'IA vient nourrir cette créativité ? Est-ce que tu as intégré certains outils dans ta manière de travailler ?

Je l'utilise et pour moi c'est un superbe outil. Je n'ai aucun problème avec le fait que certains artistes s'en servent. A un moment donné, un artiste est quelqu'un qui a des idées, qui les exprime et qui les partage, peu importe comment. Il y a eu les mêmes débats quand les gens ont commencé à faire de la musique sur ordinateur, certains disaient que ce n'était plus vraiment des musiciens, etc. Aujourd'hui, ça ne fait plus débat. Idem avec l'autotune. Il y aura toujours des gens qui resteront très conservateurs, moi je suis pour le progrès. Soit on l'utilise, soit on est complètement largué. Il faut vivre avec son temps. Il y aura



du bon et du mauvais, mais il y aura forcément des tueries. Il y a un jeune qui va arriver dans un an ou deux, qui fera tout en IA, qui va tout défoncer, et ça mettra tout le monde d'accord. Ce n'est que de la vision. Quand tu as les idées et l'exécution, alors là tu casses tout. On verra des projets incroyables, j'en suis sûr.

Il faut s'y mettre parce que quoi qu'il arrive on va devoir faire avec.

En parlant de vision, tu es réputé pour tes talents de hitmaker.

As-tu le sentiment que le temps et l'expérience te font encore progresser dans ta capacité à sentir les tendances, la bonne mélodie, la bonne topline, la sonorité ou le mélange des genres qui va capter l'air du temps ou amener quelque chose d'inédit ?

Je me suis amélioré en tant que producteur, je pense, mais après c'est un ressenti. C'est une vision, de l'énergie, un feeling, des sentiments... Une belle mélodie qui te perce le cœur, un drop qui te rend fou, ce n'est pas une science exacte. Certains de mes morceaux ont eu un immense succès, mais sur le papier ce ne sont pas des hits. Quand 'Turn Down For What' a pété, il n'y avait pas d'autres morceaux comme ça. Ce n'était pas destiné à être joué en radio, il n'y avait pas de refrain, pas d'accords, ce n'était pas mélodique, il y avait quatre mots et trois drops bizarres... et ça a vendu des millions de singles. C'est difficile de prédire ça. Pour les choses plus pop, je pense que mon oreille s'est développée au fil des années. Étouffer sa culture musicale aide aussi beaucoup. C'est aussi une question de timing. Parfois, le bon morceau arrive au bon moment, six mois plus tard il n'aurait pas pris, six mois avant non plus. Ce sont des choses qui s'emboîtent. Heureusement ou

malheureusement, c'est difficile de le prévoir. C'est ce qui fait la magie quand ça arrive.

Si certains morceaux de 'Nomad' sont minutieusement taillés pour devenir des hits, sur d'autres tu te laisses aller à une musique bien plus débridée, tant au niveau du concept que de la mélodie ou de la structure, à l'image de 'Cairo Express'. Comment naît un track comme celui-ci ?

Après quelques voyages en Egypte, j'ai découvert un certain genre de musique en me baladant. J'étais au bord du Nil quand un bateau est passé avec du son égyptien psychédélique à fond, ça saturait dans tous les sens. Je courais après le bateau en essayant de shazamer le morceau, je me disais : « Mais c'est quoi ce délire ? C'est quoi ce genre musical avec une énergie de ouf, des synthés dingues. » J'ai fait des recherches et j'ai essayé de comprendre les codes de ce genre musical pour le ramener dans mon univers. C'est ça 'Nomad', et c'est ce que je fais depuis le début. Ce sont mes voyages qui me permettent de tomber sur des musiques folles, de faire des rencontres et de créer l'accident en mélangeant ces genres et ces mondes qui paraissent impossibles à mixer. C'est le challenge, arriver à créer ce cocktail. Les voyages et ma culture musicale sont ma plus grande force.

Sampler des musiques traditionnelles n'est pas nouveau dans le monde des musiques électroniques. Mais plus que de piocher dans des gimmicks mélodiques ou sonores, tu t'intéresses en profondeur aux courants et aux cultures dont émanent les musiques dont tu t'inspires. C'est ce qui fait que ta musique est si bien acceptée aux quatre coins du monde ?



Déjà, je ne sample pas quand je fais ce genre de musique, je vais travailler avec des musiciens locaux. Quand un DJ comme moi fait un 'Disco Maghreb' et que le morceau est accepté dans tout le monde arabe, quand je fais un 'Taki Taki' ou un 'Loco Contigo' et que les pays, l'industrie et les artistes d'Amérique Latine adhèrent, que je gagne des awards dans leurs cérémonies et que je suis accepté alors que c'est un truc qui est vachement communautaire, quand je fais un 'Magenta Riddim', qui est un morceau un peu perché avec une vidéo drôle, et que les Indiens le valident, c'est ça pour moi la victoire. Evidemment, c'est un kiffe d'avoir des morceaux et des vidéos streamés des milliards de fois, mais en tant que producteur et voyageur, se faire accepter par les gens et les cultures qui t'ont inspiré pour faire ta musique, c'est le plus beau compliment que tu peux recevoir. Il y a peu d'artistes dans l'univers des musiques électroniques qui y sont parvenus et c'est mon challenge, c'est ce qui me prend le plus aux tripes, c'est ce qui me passionne, et je pense que ça se ressent. Les gens sentent que ma démarche est sincère, qu'il y a du respect pour la culture. Je passe du temps sur place, je ne suis pas sur Splice à choper des samples et des gimmicks pour faire des boucles de 15 secondes pour TikTok. Je suis en connexion avec les artistes, que ce soit les légendes de ces genres musicaux comme les jeunes, et je prends le temps de comprendre l'énergie du truc. C'est ce qu'il s'est passé en Algérie, en Inde, en Amérique latine avec mes morceaux reggaeton...

Tu vois donc 'Nomad' comme une ode au voyage mais aussi aux cultures qui t'ont inspiré ?

'Nomad' est mon passeport, avec des tampons de plusieurs endroits, et je partage ma vision du monde, les gens que j'ai rencontrés, ceux avec qui j'ai collaboré... Tu peux te retrouver avec un track hard techno comme 'Final Fantasy' qui est super joli dans le break avant que ça tabasse, comme avec un morceau avec J Balvin, ou Damian Marley... Cet album est un voyage sans compromis.

Ton alias The Outlaw, créé l'année dernière, annonce lui aussi une musique sans compromis. Tu prévois des sorties prochaines sous ce nom ?

Il y a un EP qui va arriver, et ce sera vraiment méchant...

Tu n'as jamais hésité à proposer des morceaux aux sonorités radicales à côté de tes hits. As-tu été surpris de voir une musique aussi dure que la hard techno avoir un tel impact commercial ?

Pas du tout. C'est cyclique. Il faut se méfier des mouvements qu'on n'entend pas trop, à un moment donné ils reviendront sur le devant de la scène. C'est comme la mode, pendant trois ans tout le monde va porter des jean super serrés, après ce sera du large, du noir, du coloré... C'est pareil en musique, c'est une question de timing. J'aime beaucoup cette scène, il y a une énergie de ouf. J'adore ce que font les Nico Moreno, Sara Landry, Trym, qui est en train de tout exploser, I Hate Models, qui est très fort aussi. J'adore voir ça, et sur la scène française ils sont très très chauds. Il y a une branche de la scène française qui se développe, qui est en train de grandir, et on est en contact tous ensemble, bien qu'on ne fasse pas la même musique. Il faut que tout le monde soit connecté et soudé, peu importe qu'on fasse de la hard techno ou de la afro house.

MYD

MINUIT MIDI

On avait laissé Myd en loser magnifique, artisan d'une pop électronique aussi entêtante qu'imparfaite - dans le bon sens du terme. Quatre ans plus tard, le revoilà en DJ et producteur triomphant, aux commandes d'un album en forme de nuit en club, probablement à Ibiza ou à Londres, où la musique de Myd a trouvé un nouvel écho ces deux dernières années. « J'ai agencé l'album pour raconter une certaine nuit. C'est le set que j'avais envie de faire à ce moment-là de ma vie » nous décrit le Français, plus que jamais en phase avec ses envies : celle de faire danser sans se soucier des cases, des familles ni des étiquettes. Bercé de l'électronique anglo-saxonne, affilié à la French touch, à la maison chez Ed Banger comme chez Defected, aussi à l'aise quand il s'agit de faire danser les foules sur de la house que de se poser en studio aux côtés du gratin du rap français ou de la pop italienne, la galaxie Myd est en perpétuelle expansion. De quoi faire de 'Mydnight', son nouvel album, un objet foisonnant sur lequel le producteur ne s'interdit rien, pas même de flirter avec le reggae ou les balades... Rencontre.



Il paraît que le deuxième album est le plus difficile à accoucher. As-tu eu cette impression en créant 'Mydnight' ?

C'est ce que tout le monde m'a dit, mais je ne l'ai pas ressenti comme ça. C'est toujours dur de créer de la musique, tu te retrouves face à une page blanche, et c'est amplifié quand tu travailles sur un album car ça prend plus de temps, tu as plus de choses à raconter... Je ne me suis pas mis la pression, elle est plutôt venue de l'extérieur. Ça a été assez naturel, j'étais en fin de tournée quand je l'ai commencé et j'avais une belle énergie, je n'étais pas en train de me poser des milliards de questions. Quelqu'un m'a bien aidé en me disant juste une phrase, et cette personne est Thomas Bangalter. On s'est croisé au Rex, je lui ai dit que tout le monde me mettait la pression, qu'au lieu de me dire « ton premier album a bien marché, ça va être cool le deuxième » on me disait plutôt « ton premier album a bien marché, fais attention ». Il m'a dit de ne pas me prendre la tête, de me mettre en mode « écriture automatique », d'aller en studio et de voir ce qui en ressortirait.

Ce nouvel album se veut tout aussi riche musicalement et narrativement que 'Born a Loser', mais en explorant une facette de ta musique plus orientée vers les clubs. Raconter une histoire tout en restant compatible avec le dancefloor, c'est un équilibre complexe ?

Pas particulièrement, c'est une musique comme une autre. Je me demande si ce n'est pas même plus compliqué de devoir écrire des paroles, de faire des couplets, des refrains... Là, il y a quelque chose qui est presque plus authentique. D'autant que quand je suis entré en studio, je ne me suis pas dit qu'il fallait absolument faire de la musique de club. Cette énergie venait de trois années de tournée lors desquelles j'avais commencé à jouer des choses plus rapides, plus énervées. L'idée de raconter une nuit condensée sur la durée de l'album s'est imposée assez rapidement, mais c'est venu après coup. Quand tu fais un morceau, tu es connecté à ton intuition, à ton inspiration, tu le fais et ensuite tu vois quelles émotions il

te procure, tu ne le fais pas en te disant « il faut que ça raconte quelque chose ».

La trame de cette nuit qu'évoque le disque s'est donc dessinée au moment d'agencer la tracklist ?

D'une certaine manière, oui. Tout comme un set peut être raconté dans plein de sens différents. Je crois peu au set parfait tant qu'il n'est pas dans un contexte de fête. Un set est parfait parce que le public a bien répondu, parce que l'endroit et le sound-system sont en adéquation avec la musique. J'ai agencé l'album pour raconter une certaine nuit. C'est le set que j'avais envie de faire à ce moment-là de ma vie.

Cette orientation davantage house et club semblait être en gestation depuis un moment. On te voyait par exemple régulièrement jouer à Ibiza et évoluer dans le giron de la marque Defected, un terrain que tes collègues de Ed Banger n'arpentent que rarement.

C'est vrai. Ce n'est pas un choix stratégique, c'est une envie. C'est là où je me retrouve le plus, c'est la musique que j'ai envie de jouer. En Angleterre, il y a des soirées et des labels qui ont montré un intérêt pour ma musique et mes remixes, ce qui est assez marrant car mon premier album n'est pas vraiment de la musique électronique ni de la musique de club, c'est plus de la pop électronique. Que les Anglais s'intéressent à ma musique, et par extension la scène d'Ibiza, où ce sont principalement des Anglais qui organisent les soirées et fréquentent les clubs, ça m'a flatté. Ce sont eux qui ont inspiré ma manière de faire la musique, en mélangeant la musique électronique anglaise et la pop. C'est donc une sorte de retour à mes premières amours. C'est ce dont j'avais envie, et j'ai eu la chance que ça colle avec un monde qui a accepté de m'accueillir, donc je suis ravi.

Malgré l'influence déterminante de la scène anglaise des années 90-2000 sur tes créations, l'étiquette French touch te colle à la peau. Quel est ton sentiment par rapport à la manière dont ta musique est catégorisée ?



Je ne sais pas, le mot French touch ne m'intéresse pas trop, je ne sais pas trop ce que ça veut dire. Ça raconte un moment des années 90 qui n'aura duré que quelques années. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ce terme est surtout utilisé par des marques de bagnoles et de yaourt pour raconter quelque chose qui vient de France. Je préférerais qu'on dise simplement « c'est français ». Aussi, je trouve ça un peu flemmard d'appeler quelque chose « machin 2.0 » plutôt que de trouver un nouveau nom, un nouveau courant, parce que c'est différent. Je parlais récemment avec des producteurs de rap qui ont planté une petite graine dans ma tête que je ne trouve pas inintéressante, en me disant que la nouvelle French touch, c'est à dire des personnes qui se rassemblent, rayonnent à l'international et proposent un nouveau style de musique, serait peut-être le rap marseillais. Ils sont beaucoup plus légitimes, si on doit comparer deux mouvements, la manière dont ils se sont construits et leur ancrage géographique. Je fais de la musique française, je suis français, j'en suis fier, je pense que j'ai un héritage de la musique électronique française qui vient sûrement de producteurs avant moi qui m'ont donné la force d'être créatif, d'essayer des choses, de ne pas avoir peur de faire de la musique nouvelle, de mélanger les genres. Et voilà !

Avec le poids des étiquettes, des références passées et présentes, comment fais-tu pour ne pas te laisser influencer et proposer une musique qui te ressemble invariablement ?

J'ai une règle quand je rentre en studio, qui est de ne quasiment plus écouter de musique. Si tu commences à te comparer, à vouloir être mieux qu'untel, pas comme celui-là, ah merde celui-ci vient de sortir quelque chose qui ressemble à ce que j'ai fait, en fait tu ne t'en sors pas. Ce qui est intéressant c'est d'ingérer tes sources d'inspiration avant de créer, mais de ne pas être dans la comparaison pendant la création. Il faut être dans la digestion en restant concentré sur ton prisme, sur l'angle particulier qui est le tiens.

Ton prisme ne cesse d'ailleurs de s'élargir, comme le montre ton titre 'All that glitters is not gold', un improbable featuring avec Trueno et Channel Tres aux accents reggae. Comment ce track a-t-il vu le jour ?

J'ai tendance à faire de la musique plutôt solaire et j'avais fait le tour du mélange entre folk californienne et musique électronique. J'avais l'impression d'être arrivé au bout. Ça faisait un moment que j'avais l'idée de faire du reggae. J'aime bien quand ce style est mélangé à la musique électronique. J'avais fait, à l'époque, des remixes obscurs avec une vibe reggae, ce qui avait beaucoup déçu les gens que j'avais remixés parce qu'ils s'attendaient à de l'électroc (*rires*). J'ai donc voulu tenter quelque chose et ça a donné ce morceau, qui devait à la base être un interlude. C'est Pedro Winter qui m'a dit : **« T'es vraiment con, c'est un des meilleurs morceaux de l'album, il faut que tu fasses une version longue. »**

Je ne me voyais pas chanter entièrement sur un morceau de reggae et, comme je te le disais, je n'avais pas particulièrement envie de faire trop de morceaux avec des couplets et des refrains. Je me suis demandé qui, dans les artistes que j'aime, peut m'apporter une vibe solaire mais qui soit éloigné de la mienne, car je n'aime pas avoir des featurings avec des artistes qui font la même chose que moi, ou que je pourrais faire moi-même. J'avais déjà remixé Channel Tres il y a quelques années, j'adore sa voix, sa vibe, donc je lui ai envoyé le morceau et il a accepté direct en me disant qu'il passerait en studio quand il serait à Paris. On est allé à Motorbass, qui est à côté de chez moi, et on a enregistré ça. J'ai appris beaucoup de DJ Kore, qui est le roi quand il s'agit d'aller chercher quelqu'un pour faire quelque chose de différent en mélangeant des genres. C'est le premier à m'avoir montré que si tu prends deux choses différentes ça crée un accident, qui fait que ces morceaux vont rester. Ce sont des morceaux spéciaux, qui ne sont pas calibrés. Je trouvais ça cool d'emmener Channel Tres sur un morceau qu'il ne fera pas ailleurs.

Malgré l'aspiration de 'Mydnight' à faire danser, tu t'autorises aussi des passages plus calmes comme ton featuring avec les italiens de Calcutta.

J'avoue avoir réfléchi à mettre le titre sur un disque avec cette vibe club et nocturne, mais je me suis imaginé pouvoir jouer ce morceau un jour dans un set parce qu'il a une émotion spéciale. Il fait respirer, il permet de reprendre à zéro. Dans mes sets,



peut-être pas de manière aussi radicale, j'aime laisser le public prendre une respiration, plutôt que de taper non stop et d'épuiser tout le monde. J'ai invité Calcutta car c'est celui, dans mon entourage, qui écrit les meilleures chansons romantiques, les meilleures chansons d'amour. Il a révolutionné la pop italienne et je trouvais ça évident de l'inviter.

Cet album n'aurait également pas été le même sans un coup de sort, avec la perte dans un aéroport d'un disque dur contenant plusieurs des morceaux de l'album. Si tu as su tirer parti de cette mésaventure en recréant les morceaux sur Twitch avec l'aide du public, quelle a été ta première réaction quand tu as compris que les titres étaient perdus pour de bon ?

« Putain de merde » (*rires*). Maintenant, dans des périodes de création, alors que tu dois finir un album, tu n'as pas trop le temps de réfléchir. Il y a des moments assez flottants dans la création, et d'autres où il faut être dans l'action. Au début il faut s'y mettre à fond, au milieu c'est flottant car tout est possible et qu'il faut être très connecté à ce quelque chose d'intangible qu'est l'inspiration, l'instant, pour savoir où tu dois aller. A la fin, tu te remets dans le réel et il faut terminer. J'étais dans cette dernière étape donc c'était chiant, mais il y avait une date de sortie, un planning, une tournée qui arrivait, donc il fallait s'y mettre.

Finalement, qu'as-tu appris pendant cette semaine de production express sur Twitch ?

Au-delà de la musique, le fait d'être enfermé, sans réseaux sociaux ni feedback de l'extérieur, sauf ce téléphone et cette imprimante sur lesquels on pouvait me laisser des messages, ça a été une expérience assez folle humainement. C'était beaucoup plus vénère que ce que je pensais. Il y a eu le choc de l'événement, qui ont été les premières 24h. Lancer quelque chose sur Twitch dans un monde où on a tout de suite des feedback instantanés, que ce soit un like,

un commentaire, un pote qui t'appelle, il y a un truc très rapide. Là, le fait de lancer ce projet, qui était ma première reconnexion avec mon public et potentiellement d'autres personnes, sans savoir qui regardait, parce que je n'avais pas le nombre de viewers, c'était le truc le plus déroutant. Ça m'a aussi appris que le public aimait me voir dormir, ce qui était un peu chelou.

Rétrospectivement, le plus intime n'a-t-il pas été de dévoiler ton processus créatif, avec sa part de doute et d'approximation ?

Beaucoup de musiciens sont stressés de faire de la musique aujourd'hui à cause des réseaux sociaux, qui donnent l'impression que c'est très facile de faire un tube en cinq minutes avec une formule magique du type « voici les 5 étapes pour faire un tube » ou « fais sonner ton kick de techno en 3 minutes ». C'est l'équivalent de Weight Watchers avec ses promesses du genre « maigris en deux semaines ». Ça ne marche pas, ce n'est pas vrai, et si ça l'est c'est soit un hasard, soit mauvais pour la santé. Là, le public a découvert qu'en tant que musicien « professionnel », même si je n'aime pas le mot, je peux passer un après-midi sur un kick et que ce ne soit pas vraiment génial, que le lendemain je passe deux heures à enregistrer des faux bruits d'oiseaux faits avec une flûte, et que c'est cool car ça donne une nouvelle dimension au morceau. On peut prendre le temps. Ce qui est important dans le livestream, c'est que tout ce qui est à côté est aussi important que ce qui est concrètement dans la musique. Il n'y avait pas ce côté urgent, avec l'idée qu'il faut vite terminer. C'était plutôt « ce midi on va faire à manger et on va enregistrer des textures de poêle en train de frire et ça va faire des bruits de noise qu'on va sampler pour un morceau ». Des musiciens m'ont dit que ça leur avait donné envie de refaire de la musique, ça a montré qu'on peut être dans le plaisir et pas dans la pression de l'efficacité, qu'on peut aussi se tromper. Je ne savais pas que j'allais montrer ça, mais ça s'est révélé important.

ADAM BEYER

LE NOUVEL EXPLORATEUR

Le parcours d'Adam Beyer dit à lui seul le chemin parcouru par la techno lors des trois dernières décennies, de l'underground des années 90 à la vague minimal du début du millénaire, jusqu'aux soirées mythiques de l'Ibiza pré réseaux sociaux. Avec son label Drumcode, initié dès le début de sa carrière, le DJ va surtout populariser à l'échelle mondiale une techno aux caractéristiques bien définies, à la fois puissante, épurée, groovy et vaporeuse. En chef d'entreprise avisé, Adam Beyer profite de la démocratisation des musiques électroniques pour transformer le label en une marque dont le nom devient familier des amateurs de techno du monde entier. S'il n'a jamais cessé de produire ni de se produire, le rôle de patron endossé par Beyer, à côté d'une vie de famille bien remplie, l'ont obligé à faire des concessions. Ces deux dernières décennies, le producteur a dû choisir ses priorités, et fait l'impasse sur un format album rendu anachronique par les plateformes de streaming. Son retour sur long format cette année n'a alors rien d'anecdotique. Avec 'Explorer Vol. 1', le Suédois reprend bien évidemment tous les marqueurs du son Drumcode qui a fait sa gloire, tout en s'ouvrant aux genres qui façonnent la scène électronique des années 2020, piochant tantôt dans l'afro house, la melodic et même le hip-hop. A l'aube des 30 ans de Drumcode, Adam Beyer nous dévoile les coulisses de ce qui prend les allures d'une renaissance artistique.

“
**IL FAUT FAIRE DE LA
 MUSIQUE QUI N’EST PAS
 CONÇUE SPÉCIFIQUEMENT
 POUR SPOTIFY OU POUR
 VENDRE. C’EST AVANT TOUT
 UN MOYEN D’EXPRESSION**
 ”



Ton dernier album date d’il y a 20 ans. Qu’est-ce qui t’a tenu à l’écart de ce format si longtemps ?

La vie (*rires*) ! J’ai eu trois enfants entre 2011 et 2014, donc lors des 15 dernières années, j’ai été papa avec à côté une carrière de DJ très chronophage. J’ai réussi à produire un peu de musique quand même, mais je n’ai pas pu passer assez de temps en studio pour me concentrer suffisamment pour faire un album. Ces deux dernières années, maintenant que mes enfants ont grandi, j’ai ressenti le besoin de produire davantage. J’ai commencé par faire des singles, puis finalement j’ai fait tellement de musique que je me suis retrouvé avec une vingtaine de titres de côté. Ils n’étaient pas tout à fait terminés, ils portaient dans plusieurs styles différents et ce n’était pas vraiment des singles, mais ensemble j’ai senti qu’ils formeraient un bon tout pour mon retour sur Drumcode avec un album.

Avant cela, pendant les confinements, tu as créé un album entier que tu n’as pas gardé. Pourquoi ?

C’est le point de départ de celui-ci. C’était un projet différent, que j’ai mené avec deux autres personnes, un chanteur, compositeur et guitariste et Coco, qui est plus une productrice d’ambient et de musiques de films. C’était plutôt bon, on avait même signé avec une major, mais finalement j’ai décidé de me retirer. Je l’ai fait avec le cœur, plus encore que mes précédents albums, mais il n’y avait juste pas la place pour ce projet avec ma carrière de DJ. Sortir un projet de ce type demande beaucoup d’efforts. Et je n’étais pas satisfait à 100% avec l’album, il restait du travail, ce n’était pas parfait. J’ai conservé quelques idées et tout ce que j’ai appris en le faisant, car il y a eu un gros travail de réapprentissage en matière de production, de plugins... J’ai trouvé une bonne équipe avec qui travailler sur la musique que je fais aujourd’hui, je couche plein d’idées chaque jour et on les finalise ensemble. C’est comme ça que ce projet a vu le jour.

Ta musique n’a jamais sonné de manière aussi percutante et moderne que sur cet album. C’est dû à ce travail de réactualisation de tes compétences en matière de production ?

J’ai commencé mon travail en studio dans les années 90, ensuite le PC est arrivé dans les années 2000, puis les plugins... Toutes les techniques de production qui sont arrivées ces 15 dernières années ont constitué une avancée considérable dans le travail du son et dans les musiques électroniques. Pendant la pandémie j’ai regardé pas mal de tutos, j’ai essayé de me replonger dedans. Je ne suis toujours pas au niveau de réaliser le mixage moi-même, et je n’ai pas le temps, donc je confie ce travail à des ingénieurs du son professionnels, ce que je ne faisais pas dans le passé. C’est ce qui explique que ça sonne si bien.

Bien que varié dans ses influences, ‘Explorer vol.1’ a pour fil rouge un groove appuyé, quasi omniprésent. Tu ne te voyais pas suivre la tendance à l’accélération des BPM ?

C’est un peu le parti pris du disque. Ces dernières années, la techno est devenue beaucoup plus rapide, plus dure, avec des influences venant de la psytrance, du hardstyle, de l’EDM, et je voulais faire revenir le groove. J’ai toujours été davantage intéressé par le son de la techno et la house des origines. Bien sûr il y a d’autres influences sur l’album, mais elles viennent plutôt de la melodic, de l’indie, même de l’afro house, je ne voulais pas aller vers de la techno trop hard. En allant trop loin dans cette direction, on arrive généralement à un point où on perd le groove. Ces jours-ci, j’essaie de jouer sur des scènes différentes parce que je ne peux pas suivre quand le BPM est à 145. Ce n’est pas là où je me situe, tant comme producteur que comme DJ. C’est une sorte de prise de position, de faire des chansons, d’utiliser des voix, d’intégrer un large éventail d’influences tout en restant dans le « son Drumcode ».



Au milieu de la tracklist, le titre 'Tanit' tranche du reste de l'album avec un style plus posé empruntant au breakbeat des 90s. Quelle est l'origine de ce morceau ?

Il vient de l'album qui n'est jamais sorti, en l'état ou presque ! Je l'ai fait seul durant le covid et je l'aime beaucoup. C'est un titre très simple avec plein d'émotions. C'est le genre de morceau que j'aime entendre sur un album, il donne une respiration au milieu de la tracklist, avant que ça ne reparte. J'aimerais bien sortir plus de morceaux dans cette veine. J'ai toujours trouvé ça plus simple à produire, plus que pour de la techno.

Au cours des trois dernières décennies, tu as participé à démocratiser la techno dans le monde entier. As-tu l'impression que la qualité a suivi la même courbe que la popularité ?

Complètement. Il suffit de regarder le top 10 Beatport en ce moment et de le comparer à ce qu'il était il y a 10 ans, quand l'EDM était énorme. Maintenant il y a de la plutôt bonne housse, ce n'est plus vraiment « cheesy », et tout le monde fait des choses plutôt cool. C'est devenu plus corporate par contre, avec tous ces festivals rachetés par d'énormes entreprises. Ça a amené du bon et du mauvais. Les shows ont gagné en qualité, mais il y a désormais un côté très business qui est assez nouveau pour cette scène.

L'arrivée d'un acteur comme le fond d'investissement KKR (lié à l'industrie de l'armement et à la colonisation en Palestine, ndlr), qui a récemment racheté la structure propriétaire de Boiler Room ou du Sónar, a poussé de nombreux artistes à quitter le line-up de certains festivals cet été. Après le mainstream et l'underground, la nouvelle fracture au sein de la scène électronique est-elle politique ?

J'y pense beaucoup, et je cherche toujours la manière d'affronter ce sujet. C'est complexe. Tu as des liens avec des festivals et les gens qui y travaillent depuis des années, une relation émotionnelle très forte à des marques comme Awakenings, sans qui je ne serais pas où j'en suis aujourd'hui. Me dire d'un coup que je n'y jouerai plus, c'est très difficile. Le public n'est pas responsable du rachat du festival, et c'est pour eux que je joue, pas pour la boîte qui a acheté le lieu. C'est la même chose quand on te critique pour être allé jouer en Arabie saoudite parce que le gouvernement a fait ci ou ça. J'y vais pour jouer pour les gens, ça ne veut pas dire que j'approuve ce que fait le

gouvernement. Désormais, ça vaut aussi pour les Etats-Unis et tous les endroits où la situation politique est compliquée. J'essaye de rester en dehors de ça, je crois que mon travail est de divertir. Mais, en même temps, il faut aussi mettre une ligne rouge quelque part à un moment, en fonction de ce qu'il se passe... Mais c'est sûr que ça peut devenir une fracture au sein de la scène électronique. C'est peut-être déjà le cas.

Pour revenir à, 'Explorer Vol. 1', le titre de l'album suppose une suite... Tu as déjà une idée de ce qui s'annonce ?

Cet album n'était pas vraiment calculé, c'est un mix de titres que j'avais déjà de côté et qui n'était pas destinés à devenir un album. Idem pour les collaborations, toutes sont le fruit de coïncidences et ont vu le jour organiquement. Pour le prochain je pense que ce sera plus calculé, je déciderai en amont de ce que je veux précisément.

As-tu le sentiment que ton retour sur long format après 20 ans annonce un nouveau chapitre de ta carrière, d'un point de vue artistique ?

Totalement. Je refais beaucoup de musique, ce que j'adore. Et faire des albums me permet de sortir des titres comme 'Tanit', que les fans ne comprendraient pas forcément si je le sortais en dehors de ce cadre. Un album permet de faire découvrir de la musique au public, c'est un format que j'ai toujours aimé. Même si ce n'est pas aussi pertinent que les singles d'un point de vue commercial, je pense que c'est important de continuer à en sortir pour la musique, pour les artistes, pour la culture... Il faut faire de la musique qui n'est pas conçue spécifiquement pour Spotify ou pour vendre. C'est avant tout un moyen d'expression.

Tu fêteras l'an prochain les 30 ans de ton label Drumcode.

Que ressens-tu à l'approche de cet anniversaire symbolique ?

C'est assez fou. Je cherche mes mots pour évoquer ces 30 dernières années. J'avais 20 ans quand j'ai lancé Drumcode, en mai 1996, et je ne m'attendais pas à ce qu'il se porte si bien trois décennies plus tard. C'est devenu ma vie, sans le vouloir. C'est l'œuvre de ma vie et ça vaut le coup de célébrer ça. On va annoncer des choses très prochainement. Ce sera également l'occasion de fêter mes 50 ans, qui tomberont en même temps. Je me sens très privilégié d'avoir pu consacrer ma vie à ma passion. Le temps file quand on s'amuse !



29.11

RIVO

PHANTOM
PHANTOM.PARIS/TICKETS

MONOLINK

EN QUÊTE DE BEAUTÉ

En deux albums 'Amniotic' et 'Under Darkening Skies', Monolink s'est imposé comme une voix singulière dans un monde dominé par les DJs. Chanteur, compositeur et interprète sensible, producteur aventureux, performeur hors pair, l'Allemand coche beaucoup de cases sans qu'on puisse jamais le faire rentrer pleinement dans l'une d'elles. Un équilibre aussi délicat que sa musique, qui prend une toute nouvelle dimension avec l'arrivée cet automne de 'The Beauty Of It All'. Sur un fil entre l'intime et le grandiloquent, entre la puissance et la subtilité, Monolink y part en quête de la beauté qui réside dans les différentes facettes de son art comme de son parcours personnel, des plus lumineuses aux plus sombres. Avant d'entamer une tournée mondiale qui s'arrêtera par Paris le 30 octobre, le musicien prend le temps de nous expliquer les ressorts de son disque le plus abouti à ce jour.



“ **PENDANT LONGTEMPS, J’AI ÉTÉ STRESSÉ À L’IDÉE QUE TOUT PUISSE S’ARRÊTER** ”

Ton nouvel album, ‘The Beauty Of It All’, paraît plus complexe et plus intime que tes précédents, tant au niveau des paroles que de la musique. Comment l’expliques-tu ?

Complètement. Le dernier album a été fait il y a plusieurs années, pendant le covid, et j’ai l’impression que beaucoup de choses se sont passées depuis, autant dans ma carrière que dans ma vie personnelle. Avec cet album, j’ai ressenti plus de liberté d’explorer, d’aller dans des directions diverses. Quand j’ai commencé à travailler dessus je sortais juste d’une tournée, j’étais un peu fatigué de la musique de dancefloor. Je me suis mis à enregistrer avec l’envie d’être dans l’instant et de faire ce que je voulais, sans me dire que ça devait faire danser ou autre. Je voulais faire de la musique qui me parle, qui me touche, et c’est ce qui en est sorti.

Avoir construit un solide répertoire et une audience fidèle, ça t’a aidé à te libérer créativement ?

Je pense que oui. Aussi, d’une certaine manière, j’ai le sentiment d’avoir déjà accompli ce qui me tenait le plus à cœur, à savoir réaliser mon rêve de devenir musicien et de pouvoir jouer dans le monde entier. Pendant longtemps, j’ai été stressé à l’idée que tout puisse s’arrêter. J’ai désormais plus de certitudes dans le fait que les gens s’intéressent vraiment à ma musique et aient envie d’entendre celle que j’ai envie de faire et qui m’intéresse.

Pour créer ‘The Beauty Of It All’, tu t’es également éloigné de tes mécanismes habituels en quittant ton studio berlinois pour partir à la campagne et travailler sur des machines analogiques. Qu’est-ce qui t’a amené à faire ce choix ?

La personne avec qui j’ai travaillé sur cet album, Toby Sierbert, est un vieil ami. On a travaillé sur un titre ensemble il y a douze ans, avant même que je ne lance Monolink, et on a toujours voulu retravailler ensemble depuis. J’ai toujours aimé sa manière de travailler les sons et de faire de la musique. Il bosse principalement sur du matériel analogique et des machines vintage, alors que mon

monde est d’ordinaire plutôt digital. Ça m’a donné envie de refaire de la musique avec les mains. Il venait de déménager de Berlin pour s’installer à la campagne, où il a construit un studio, et ce projet a été le premier sur lequel il a travaillé dans ce nouvel environnement. Tout s’est emboîté parfaitement. J’aimais aussi l’idée de partir de Berlin et de travailler ailleurs que dans mon studio, dans un endroit sans distraction où je pouvais me concentrer sur la musique.

Comment le fait d’avoir changé d’outils et de contexte a-t-il impacté ton son ? Sur ‘The Beauty Of It All’, la guitare semble par exemple avoir pris un peu de distance dans le spectre sonore pour laisser plus de place à l’atmosphère et aux synthés.

C’est vrai. C’est toujours un challenge en tant que musicien de trouver l’inspiration, surtout quand tu travailles sur de la musique à temps plein, car tu peux facilement tomber dans des habitudes répétitives. Avec Toby, nous avons vraiment essayé d’être dans l’instant présent, de commencer en partant de zéro et de jammer, ce que je n’avais pas fait depuis très longtemps car, quand je faisais de la musique entre les shows, c’était généralement dans l’avion sur mon ordinateur. C’était plutôt frustrant. J’ai réalisé que j’ai besoin d’avoir un instrument avec moi, que j’ai besoin de faire de la musique avec mes mains et mon corps. Certaines personnes sont très douées pour créer sur un ordinateur, mais pour moi ce n’est pas vraiment le cas. Il y a des moments où j’avais l’impression de ne plus être capable de faire la musique que j’aime. Je tournais trop, j’étais proche du burn-out et j’étais frustré par ce que je créais. En studio, après avoir fait un break et avoir recommencé à faire de la musique comme j’avais appris à en faire, ça a été génial de constater que je n’avais rien perdu et que l’inspiration pouvait revenir si je lui donnais du temps, de l’espace, et un côté un peu ludique. J’essaie d’être dans le jeu, comme un enfant avec ses jouets, et j’ai essayé de créer un environnement propice à cela. Généralement, j’étais au synthé pendant que Toby triturerait les effets jusqu’à ce qu’on obtienne



quelque chose. Deux jours plus tard on achetait un nouveau synthé ou on empruntait un instrument que l'on n'avait jamais essayé. De cette manière, c'était facile de garder la création ludique et fun. C'était génial aussi d'avoir quelqu'un avec qui jouer. J'ai commencé par jouer dans des groupes, et les moments de magie arrivent beaucoup plus facilement quand tu as quelqu'un avec qui échanger plutôt que quand tu es seul.

Tu te verrais créer un live de Monolink avec un groupe à l'avenir ?

Peut-être ! Pas sur cette tournée en tout cas. Le truc c'est que jouer en groupe peut être casse gueule, surtout quand tu fais de la musique électronique. Beaucoup de personnes ont essayé d'en jouer en groupe et se sont cassé les dents, mais j'aime l'idée de jouer avec d'autres musiciens.

Les différents thèmes de l'album semblent dessiner une réflexion sur ton passé et la vie d'une manière plus générale. Quel a été le moteur de cette introspection ?

Je crois que ce qui m'a amené à explorer ces thèmes vient de la thérapie que je suivais assidûment au moment de la création de l'album. Ça m'a poussé à me plonger dans mes émotions passées et présentes. L'idée de la thérapie est de parvenir à s'aimer dans son entièreté, même dans les facettes qui paraissent les plus négatives. Cette exploration m'a amené à parler de mon enfance et de mon adolescence, de cette période où la musique était une manière de m'échapper de chez moi. C'était ma manière de canaliser les problèmes qui étaient les miens à l'époque. Créer cet album m'a permis d'explorer tout cela musicalement.

Tu as dit du titre 'Mesmerized' qu'il est l'une de tes créations favorites. Qu'a-t-il de si particulier à tes yeux ?

'Mesmerized' est l'un des morceaux qui ont été créés ici, sur l'instant, sans plan ni idée préalable. Je crois que je l'aime autant parce que je peux toujours entendre l'inspiration du moment. Le but n'était pas de créer un hit, juste d'être dans le moment présent. On a commencé avec un kick analogique et on a construit ce qui sonnait d'abord comme une bande son de film, un paysage sonore cinématique. On ne savait pas si ça allait devenir un morceau, un beat ou quelque chose d'autre, jusqu'à ce que ça devienne cette chanson pleine de fragilité. Je suis allé dans la pièce d'à côté, j'ai pris ma guitare,

et les accords comme les paroles me sont venues tout seuls.

Tout le processus a été très naturel, ce qui m'arrive rarement. Généralement, je travaille sur mes chansons pendant des mois. Celle-ci s'est presque créée d'elle-même et c'est pour ça que je l'aime tant, j'avais l'impression de ne pas l'avoir écrite. C'est une étincelle qui a évolué en quelque chose, et j'adore ce qui en est né.

Ta musique évolue à la frontière de plusieurs courants. Est-ce compliqué de se faire une place au sein d'une scène centrée sur la culture du club et du DJing quand on ne rentre pas dans une case ?

C'est un problème constant qui demande des ajustements en fonction du contexte. Pendant longtemps j'ai essayé de rester proche du monde des DJs, maintenant j'ai suffisamment confiance pour faire mon propre truc, même dans cet environnement. Les gens me connaissent aussi un peu mieux et savent à quoi s'attendre quand je joue, ils savent qu'ils viennent voir un genre de voyage sonore plus qu'un DJ set. J'essaie de ne pas trop me laisser influencer par tout cela, surtout que les modes changent très rapidement dans le monde de la musique de club. C'est impossible de suivre le rythme.

Ta nouvelle tournée passera par Paris le 30 octobre, à l'Elysée Montmartre. A quoi ressemble ton nouveau live ?

J'amène encore quelques nouveaux synthés avec moi sur scène (*rires*) et un piano, car beaucoup des morceaux de 'The Beauty Of It All' ont été composés sur cet instrument. Je veux donner vie à toutes les facettes de l'album sur scène, y compris les plus intimistes. Il y aura des moments plus «rave» et d'autres davantage joués et chantés.

Tu parlais plus tôt de ta fatigue après ta précédente tournée. As-tu pris des dispositions pour continuer de jouer tout en préservant ta santé physique et mentale ?

Oui, on organise désormais mes dates de sorte à ce que j'ai le temps de dormir et de reprendre des forces. Trouver la bonne organisation demande un certain apprentissage vu que les dates sont bloquées des mois, voire un an à l'avance. C'est dur d'imaginer un an avant dans quel état tu seras, si tu seras en capacité de faire beaucoup de concerts ou peu. Ces dernières années j'ai accepté trop de dates, parce que c'est toujours plus facile de dire oui quand on te propose quelque chose. Maintenant je me connais mieux, mon équipe connaît mes capacités et ce qui est important pour moi.



ÉVÉNEMENTIEL ARTISTIQUE : MUSICAL / HI-TECH



CLUBBING . FESTIVALS . ÉVÉNEMENTS D'ENTREPRISES . INSTITUTIONNELS

INFO@EN-COULISSE.FR // WWW.EN-COULISSE.FR

JUMO

MÉMOIRE VIVE

Après 'Et le vent?', Jumo poursuit ses explorations sonores et visuelles avec un nouveau long format : 'Memory'. D'images d'archives glanées dans les méandres du web aux sonorités house et techno arrachées à de vieilles machines électroniques, le producteur triture les traces du passé pour créer une œuvre résolument actuelle. Dans 'Memory' les souvenirs servent de carburant à la danse et à la réflexion, loin de toute nostalgie ni facilité. A mi-chemin entre l'archéologue et l'explorateur, Jumo nous en dit plus sur son travail autour du souvenir.



“ **C’EST CETTE RÉFLEXION AUTOUR DU SOUVENIR QUI M’A PORTÉ DANS LA COMPOSITION DE CET ALBUM. J’AI VOULU QUE LE PROJET TOUT ENTIER S’AXE AUTOUR DE CETTE QUESTION** ”

Comme son nom l’indique, ton nouvel album, ‘Memory’, s’intéresse au thème du souvenir. Qu’est-ce qui a motivé cette direction ?

J’ai voulu travailler autour de cette thématique suite à une expérience personnelle un peu difficile. Une personne de ma famille est tombée malade, et voit ses souvenirs disparaître petit à petit. Je commençais à faire ces morceaux quand on l’a appris, et ça m’a mis dans une énergie étrange qui m’a poussé à faire beaucoup de musique d’un coup. C’est cette réflexion autour du souvenir qui m’a porté dans la composition de cet album. J’ai voulu que le projet tout entier s’axe autour de cette question, y compris dans l’aspect visuel.

Comme souvent, tu t’occupes toi-même des clips et des images qui accompagnent ta musique. Comment as-tu choisi de traiter cette thématique d’un point de vue esthétique ?

J’ai interprété le souvenir et la mémoire en utilisant des images d’archives. J’ai passé beaucoup de temps à les trouver, les rassembler, les trier, les dérusher, les modifier, et enfin les monter. Ces images représentent nos souvenirs qui, avec le temps, disparaissent, se mélangent à d’autres, deviennent source d’évocations. Elles sont devenues la matière de la mémoire dans

mon travail. C’est un thème qui m’a passionné et au travers duquel on peut raconter beaucoup de choses.

A chaque nouvelle sortie, ta musique semble se dépouiller un peu plus pour aller à l’essentiel. Comment l’expliques-tu ?

Je ne l’avais pas analysé de cette manière mais, ce qui est sûr, c’est que j’ai voulu utiliser un nombre restreint d’éléments sur cet album. Sur chaque morceau on retrouve les mêmes synthétiseurs, la même boîte à rythme 909... J’ai composé ces morceaux comme s’ils étaient joués par un groupe avec ses instruments. Ça explique le côté brut de cette musique, je ne voulais pas quelque chose de trop lisse, avec trop d’arrangements. Cette envie vient de mes influences récentes mais aussi d’une volonté de produire autrement, de sortir de l’ordinateur et de ses possibilités infinies pour aller à l’essentiel, avec juste ce qu’il faut pour faire, à mes yeux, un bon morceau.

Le choix de ces machines, qui ont façonné le son de la techno et de la house, traduit-il l’envie de revenir aux racines du son électronique ?

J’ai fait des recherches pour trouver comment obtenir les sonorités qui me plaisaient dans mes références, en essayant plein de boîtes



à rythmes et de synthés. Ce n'était pas une ambition définie, je ne me suis pas dit « je vais prendre une 909 pour faire de la techno ». J'ai épuré jusqu'à trouver ce qui me plaisait vraiment. Mon choix s'est arrêté sur ces machines.

En faisant le choix de te restreindre à l'utilisation d'outils d'une certaine époque, tu rejoins le thème du souvenir que tu explores sur l'album...

Ça fait partie de ma démarche. J'ai voulu rappeler une certaine époque, qui n'est pas vraiment la mienne car je suis né au début des années 1990. Bien que je ne l'ai pas connue, le son et l'imaginaire de la fête de cette décennie évoquent plein de choses en moi, et j'avais envie d'exploiter ça.

Proposer quelque chose de neuf en utilisant des machines au son si marqué et utilisé tant de fois, c'est un challenge ?

J'utilisais déjà ces outils là avant, et je voyais que ça ne m'amenait pas du tout vers ce que l'on en fait habituellement. Je les utilise dans une musique où on n'a pas l'habitude de les entendre. Ça reste très pop, très mélodique, avec une structure identique avec ce que ferait un groupe. De toute façon, quand j'essaye de suivre mes influences, je termine systématiquement avec quelque chose qui n'a rien à voir, ce qui ne m'empêche pas d'aimer le résultat.

Quels artistes ont nourri ton inspiration en termes de son ?

C'est un mélange de références présentes et anciennes. Les artistes actuels qui m'ont inspiré sont, entre autres, Legowelt, Datassette, Roy of the ravers, DMX Krew, Mall Grab ou Automatic Tasty. Pour les inspirations plus old-school, il y a notamment Squarepusher, Jeff Mills, Aphex Twin, les Daft Punk, Plastikman, New Order ou encore Underworld.

Contrairement à ton premier album, tu as fait le choix de n'avoir aucun featuring sur 'Memory'. Pour quelle raison ?

L'envie n'est pas venue. J'ai l'impression que j'avais quelque chose à raconter seul cette fois-ci.

Comment comptes-tu amener cet album à la vie sur scène ?

Je travaille actuellement sur le live, où je compte aussi aborder le thème du souvenir. Tout est construit autour de machines des années 90 et 2000 avec une MPC 1000, une 303, une reproduction de 909... Que des trucs bien chiants à programmer et avec plein de contraintes, mais qui donnent des choses intéressantes ! Créer de cette manière provoque toujours des accidents assez chouettes. Je prends toujours beaucoup de plaisir dans ce genre d'exercice.

En parallèle, tu es également la moitié du duo techno-acid Telenoia, et tu composes pour des documentaires. Comment ces autres travaux nourrissent-ils Jumo ?

Telenoia a beaucoup influencé cet album. Je pense qu'il n'aurait pas vu le jour si je n'avais eu ce projet parallèle avec mon binôme Sylvain. Telenoia est centré sur la techno, avec une manière de créer qui est importante pour moi car je me sens parfois pris au piège par mes mélodies et ma façon de produire. Avec Sylvain, j'arrive à faire de la musique brute, débarrassée de mes mécanismes habituels, ce qui me fait beaucoup de bien. J'ai ramené un peu de ça dans ma musique. C'est aussi grâce à ce projet que je suis allé vers les machines dont on parlait tout à l'heure. Concernant la musique à l'image, ça me nourrit beaucoup dans mes projets perso mais c'est aussi très chronophage. En entrant dans un projet de BO, tu sais que ce sera difficile de faire autre chose à côté, ça prend énormément d'espace mental. Mais ça m'apporte aussi beaucoup. Quand tu composes pour l'image, il y a énormément de choses que tu n'utiliseras pas et qui te serviront plus tard ou t'influenceront d'une manière ou d'une autre. Dans 'Memory' par exemple, le morceau 'Sirens', vient d'une BO que j'ai faite l'année dernière, dans une forme différente. J'en étais tellement content que j'ai voulu le mettre dans l'album. Il est un peu ambient, sans batterie et avec plein de petites voix synthétiques. Il amène une respiration qui me plaît beaucoup.

BIG NEWS

Le **WAREHOUSE** labellisé

« CLUB CULTURE »

Le programme club culture vise à permettre d'identifier parmi des lieux répondant à l'appellation courante de « *discothèque, piste de danse* » ceux qui par leur activité de programmation et de diffusion de concerts sont un soutien à la création artistique, la production et la diffusion d'artistes djs.



MERCI À VOUS

Le **Warehouse** est un lieu culturel emblématique situé sur l'île de Nantes, à la croisée des concerts, des soirées club et des événements étudiants. Actif toute l'année, il propose plus de **200 événements** avec une programmation musicale éclectique et innovante. Reconnue en France et à l'international, la structure

réunit plus de **150 collaborateurs** chaque mois et accueille près de **300 000 visiteurs par an**. Porté par des équipements scéniques de pointe et une forte implication sociale, le **Warehouse** soutient les artistes émergents tout en menant des actions de prévention auprès des jeunes publics.

NANTES

ROMANE SANTARELLI

LE NOIR ET LE BLANC

Trois ans après le bigarré 'Cosmo Safari', la musique de Romane Santarelli délaisse les petites touches pour laisser place aux grandes fractures. Son nouvel album, 'OK:KO', s'épanouit dans la dualité et le conflit, entre le fracas et l'intimité, l'angoisse et l'espoir. Un oxymore musical et conceptuel parfaitement maîtrisé qui trouve sa résolution dans la danse, faisant du mouvement une catharsis face aux antagonismes qui le traversent. Rêche sans être froide, physique sans jamais oublier le propos, la musique de Romane Santarelli s'impose avec 'OK:KO' comme l'une des plus consistantes de la scène française actuelle. Elle nous en dit plus sur la création de son nouvel opus.



“ **POUR LA PREMIÈRE FOIS,
L'ÉCRITURE N'ÉTAIT PLUS UN
HOBBY MAIS UNE NÉCESSITÉ** ”

Ton nouvel album, 'OK:KO', apparaît plus sombre et plus dur dans ses sonorités que 'Cosmo Safari'. D'où vient cette nouvelle coloration musicale ?

Je crois que c'est le cas en effet (rires). Cet album est plus calibré « club ». Ça faisait partie des envies que j'avais, et c'est une suite logique. J'ai découvert la musique électronique chez moi, dans le calme, et c'est comme ça que je consommais cette musique. J'ai découvert les clubs hyper tard ! J'écoutais Rone, Rival Consoles, Aphex Twin... Je n'écoute des trucs plus énervés que depuis assez récemment. Tout le monde a aussi accéléré le tempo, je ne sais pas pourquoi. 'Cosmo Safari' était assez lumineux, assez sautillant, et depuis j'ai grandi, j'ai changé, il y a eu des épreuves de vie, des moments plus sombres... Tout cela a rendu cet album plus incisif, mais aussi plus juste car il montre à la fois mes parts de lumière et mes parts d'ombre.

Alors que tu apposes ta voix sur une grande partie du disque, les thèmes abordés marchent sur un fil entre l'angoisse et l'espoir, à l'image du morceau titre et de son évocation d'une d'apocalypse numérique. Quels sont les sujets qui étaient source d'inquiétude mais aussi d'inspiration pour la création d'OK:KO ?

Il y a eu des moments plus sombres pendant la création du disque, comme je te le disais, et notamment un très fort sentiment d'éco-anxiété. Ce n'est pas que moi, c'est une tendance et nous sommes nombreux à partager ça, à avoir peur de ce à quoi ressemblera le

monde de demain, à avoir peur de l'effondrement. Je l'ai ressenti si fortement que ça en est presque devenu handicapant dans ma vie de tous les jours. C'est un combat pour rester dans sa pulsion de vie, pour continuer à avancer même s'il se passe des choses difficiles. Ça a été des montagnes russes, d'où la dualité qui transpire de l'album tant dans la musique que dans les thèmes. Je me livre plus que sur 'Cosmo Safari', même sur le morceau 'Physio' qui est une chanson plutôt sensuelle et amoureuse. 'OK:KO' est aussi venu d'une grosse saturation des réseaux sociaux, de la somme de contenus qui s'additionnent en une milliseconde. Des images de guerre, des gens qui parlent d'immigration, hop une vidéo avec un petit chien... Ça peut vite être très déprimant et c'est aussi un questionnement dans ma carrière d'artiste, sur la manière dont je peux continuer à utiliser ces outils pour être proche de ma communauté et continuer à diffuser les informations qui concernent ma musique. J'ai récemment annoncé que je lançais une petite newsletter et plein de gens m'ont répondu positivement en me disant qu'ils en avaient marre d'Instagram, de TikTok... Il y a un ras-le-bol général.

Est-ce que, paradoxalement, ces moments de doute, d'anxiété ou de ras-le-bol sont particulièrement propices à la création, comme un exutoire ?

Il y a un peu cette idée reçue qu'un artiste doit être tourmenté pour écrire. Dans mon cas c'est l'inverse, je n'arrive à écrire que si je vais bien, quand je rentre d'un week-end avec mes amis, que je rentre



de voyage et que j'ai vécu des moments forts... Mais il y a eu un basculement pendant la création d'"OK:KO". Pour la première fois, l'écriture n'était plus un hobby mais une nécessité. J'ai eu besoin de faire de l'art pour transformer le négatif en quelque chose d'autre.

Te diriger vers une musique plus torturée dans ses thèmes et plus physique dans ses sonorités a-t-il eu un impact sur ta manière de travailler en studio ?

Sans l'avoir conscientisé, je pense que sur 'Cosmo Safari' je voulais une musique plus propice à l'introspection, alors que là je veux pousser le public à l'extrospection, qu'il y ait du lâcher prise, de la fête, une catharsis. C'est aussi la première fois que je faisais des morceaux plus rapides. Un titre un peu techno bouncy comme 'Baseline', quand j'essayais de faire ça il y a trois ans, ça ne ressemblait à rien. Le fait d'habituer son oreille à des sons provoque des déclics, au bout d'un moment tu trouves les tricks. Je suis autodidacte, je ne regarde jamais les tutos, je n'ai pas de gens autour de moi qui me montrent comment faire, j'aime bien galérer longtemps et finir par avoir ces déclics. Il y a des morceaux comme 'Physio' où j'assume pour la première fois de faire une vraie chanson. L'interlude 'Slowdown' est un slow que j'avais commencé comme un exercice purement récréatif, presque comme une blague, puis j'ai été inspirée, j'ai écrit un texte, et mes potes m'ont convaincue

de le mettre sur l'album. D'une manière générale j'ai voulu changer de méthode, ne plus faire les harmonies et les leads en premier mais la basse et la batterie pour avoir un truc qui groove. J'ai aussi voulu intégrer du sampling, alors qu'avant j'avais l'impression que si je prenais des échantillons de choses qui existaient déjà, le morceau n'allait pas être complètement de moi. J'ai pensé ça pendant des années, de manière presque psychorigide, à vouloir que chaque milliseconde soit à 100% de moi. Le sampling est l'essence même de la musique électronique, le bidouillage, à quel point tu tritures le matériau de base... J'ai vraiment changé d'avis là-dessus et ça m'a ouvert une porte vers une nouvelle manière d'être créative qui n'était pas là jusqu'à présent.

Tu évoquais ta rencontre tardive avec les clubs. Y'a-t-il des découvertes musicales récentes qui ont influencé le son de 'OK:KO' ?

Je me suis nourrie de beaucoup de choses. J'ai pris une grosse claque en écoutant LB aka Labat et Mall Grab, que j'ai découvert sur le tard. Il y a aussi les Chemical Brothers, que j'écoute depuis toujours mais qui restent dans mes influences les plus fortes. Ils ont un style à part entière qui me régale. J'ai aussi découvert Anetha que j'ai adorée, notamment sur scène. Je ne sais pas comment cela se retranscrit dans 'OK:KO' mais j'ai aussi énormément poncé le groupe de rock Idles. A un moment je n'écoutais plus



du tout de musique électronique, j'ai fait une espèce d'énorme rejet, notamment lors de phases de page blanche avec beaucoup d'angoisse dans la création. J'ai eu besoin de tout couper niveau musiques électroniques. Je m'en étais lassée et j'ai eu besoin d'écouter des choses différentes. Je me suis aussi rapprochée de l'univers de la danse à Lyon et de la scène waacking, où la musique tourne davantage autour du disco et de la funk.

La danse fait d'ailleurs partie intégrante de ton nouveau live show. Tu peux nous en dire plus ?

L'année dernière, alors que l'album était terminé à 80%, j'ai eu le déclic et j'ai su que je voulais des artistes avec moi sur scène, que je ne voulais plus être toute seule. Je voulais retranscrire la claque que j'avais reçue en allant voir des danseurs et danseuses de waacking. C'est un univers qui m'a fait du bien, dans lequel j'ai trouvé un refuge. A un moment j'allais voir des Battle tous les week-end, et ça m'a connectée très différemment à ma passion pour la musique. J'ai toujours eu une vision de compositrice,

de musicienne, et d'un coup je voyais des gens passionnés qui la voyaient sous le prisme du corps. Ça m'a fascinée, et cette fascination a été le point de départ du nouveau show. Je me suis tournée vers une artiste lyonnaise chorégraphe-interprète nommée Lavanda, que j'avais rencontrée sur la scène waacking de Lyon et dont je suis fan de la danse. On est devenues amies et je lui ai proposé de s'occuper des chorégraphies du live. Je voulais quelque chose de spécifique, de ne pas juste mettre des backup dancers. Je voulais raconter une histoire, avec des moments où je m'efface et où on se concentre sur les deux danseurs. Ça a été hyper intéressant de bosser comme ça. Je voulais retranscrire cette dualité, ce côté noir/blanc très oxymorique à travers leur duo. Il y a aussi eu de la composition exprès pour le live, pour correspondre à certains événements liés à la chorégraphie. Je me suis beaucoup amusée à faire ça, c'était très inspirant d'écrire pour des corps, pour de l'espace, de revenir à quelque chose de très organique après le live audio-vidéo de 'Cosmo Safari'.

WEVAL

ENTRE DANS LA DANSE

Chorophobia' ('Chorophobie' en français), ou la peur de danser. Un titre particulièrement bien senti pour le nouvel album de Weval, tant les deux musiciens ont fait leur possible pour éviter d'aborder frontalement les dancefloors au cours de la décennie écoulée. A leurs débuts chez Kompakt avec l'EP 'Half Age' suivi d'un premier album éponyme, tous les ingrédients étaient pourtant là et semblaient promettre Weval à un triomphe au sein du circuit électro : des rythmiques toutes en pesanteur, des arpèges de synthés en veux-tu en voilà, une indiscutable modernité, un sens mélodique affirmé, une manière de travailler les sons reconnaissable entre mille... Des éléments que les Hollandais détourneront rapidement de leur trajectoire initiale pour les mettre – avec succès – au service d'une musique complexe, empreinte de pop psychédélique, de collages instrumentaux et d'expérimentations sonores en tous genres. Plus d'une décennie après leurs débuts, Harm et Merijn décident d'affronter pour de bon leur peur de la danse avec un quatrième album plus direct et efficace que jamais, sans renoncer pour autant aux expérimentations et à la finesse qui caractérise leur musique. Entretien.



“

**A NOS DÉBUTS, LES GENS DISAIENT
QUE NOUS ÉTIIONS DES ARTISTES DE
TECHNO, CE QUE NOUS RÉFUTIONS**

”

Si vos premiers EPs avaient un pied dans la musique électronique, vous avez par la suite savamment brouillé les pistes. Voyez-vous 'Chorophobia' comme une sorte de retour à vos racines ?

Harm : A nos débuts, les gens disaient que nous étions des artistes de techno, ce que nous réfutions. Pendant dix ans, nous avons lutté contre ça, jusqu'à ce que nous assumions le fait d'être des artistes de musique électronique et décidions de montrer davantage cette facette de notre musique.

D'où vient cette pudeur quant à l'influence des musiques électroniques, qui est pourtant présente dans vos créations depuis le tout début de Weval ?

Harm : Ça vient d'une forme d'auto critique, d'une envie de faire des choses complexes, avec plein de reliefs... Donc c'est un exercice assez cool d'essayer d'être plus spontanés en studio, de faire des choses qui soient plus évidentes dans les moments où on mixe devant des foules, plutôt qu'être dans la recherche de choses extrêmement subtiles.

Merijn : On a toujours trouvé que la scène électronique était géniale, mais on était aussi curieux de ce qu'il se passait ailleurs. On a commencé à jouer en groupe, à s'intéresser à l'improvisation... On a fait plein de pas de côté ces dernières années, et au bout d'un moment tu te dis que tu dois choisir quelle sera la prochaine étape, mais tu te demandes aussi comment revenir sur celles passées avec tout le savoir que tu as emmagasiné pendant tout ce temps. On a voulu retourner vers la dance music, mais en le faisant bien.

Sortir de votre zone de confort vous a-t-il bousculé dans votre processus créatif ?

Merijn : Ça a semblé assez naturel mais c'est aussi parce qu'on savait dans quoi on s'engageait. Nous avions l'image d'un vieil ami préparant une playlist pour une soirée dans une maison, et on a fait la musique en se basant sur cette idée, en essayant de faire la musique que contiendrait cette playlist. Avoir un concept, une route à suivre, ça rend tout le processus bien plus simple.

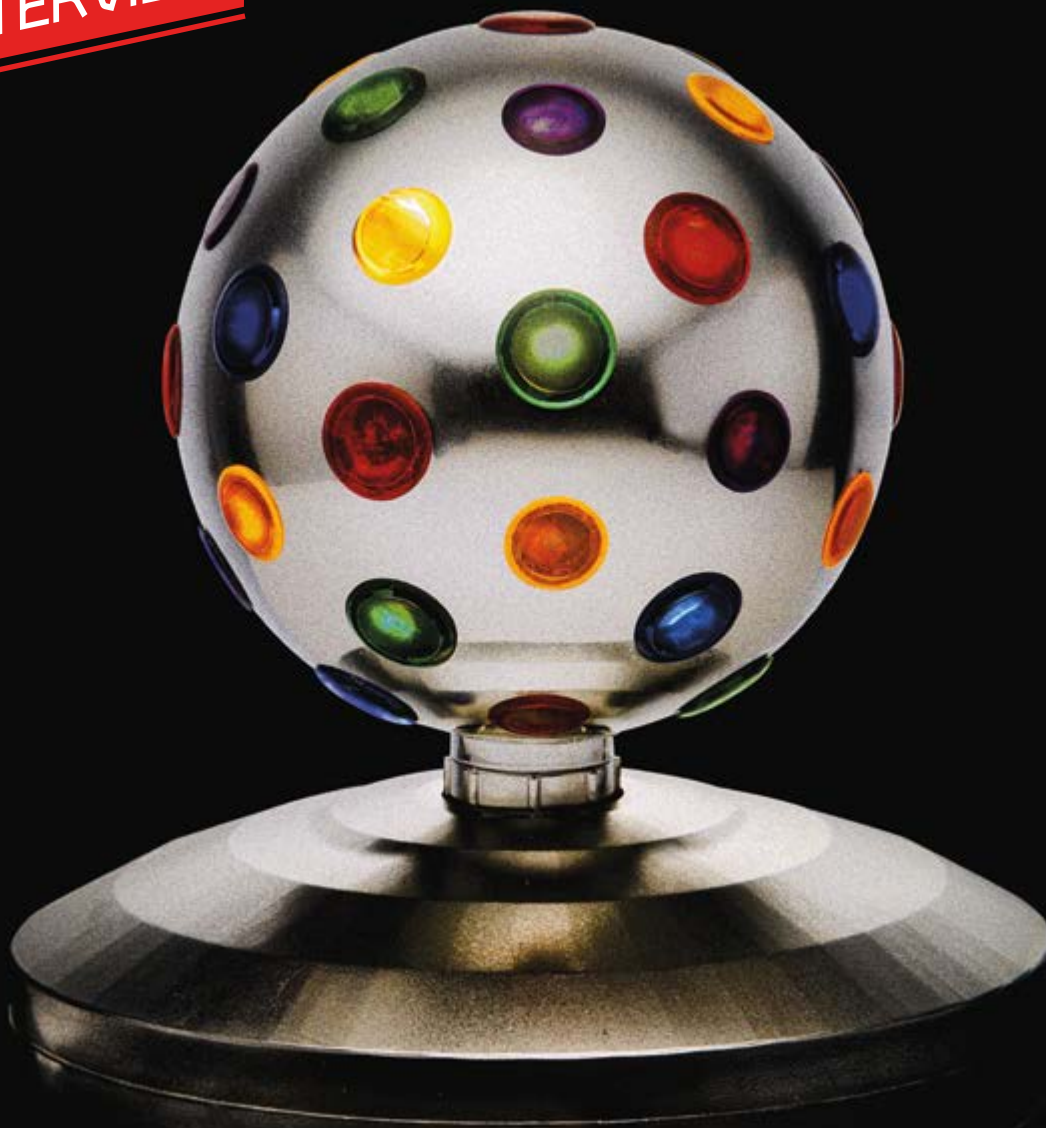
Harm : Quand on pense à de la pure musique de club, on ne s'y retrouve pas trop. L'idée de cette soirée dans une maison était la parfaite contrainte pour nous. C'était un exercice vraiment marrant.

Merijn : On s'est aussi donné pour règle de ne pas faire de titre lent. Tout devait être à 115 BPM minimum, ce qui est bien plus élevé que ce qu'on a l'habitude de faire.

Harm : C'est bien de pouvoir tout faire, mais des fois ça nuit à la créativité. On s'est aussi donné la contrainte de n'acheter aucun nouvel instrument. Souvent, quand tu pars en voyage, tu achètes ci ou ça, et le son de ton album change. Cette fois-ci, on a travaillé uniquement avec les outils qu'on avait déjà, et on a essayé de composer rapidement, sans trop réfléchir ni passer de temps sur des magnétos à bande pour que ça sonne un tout petit peu différemment. Ça nous a fait du bien !

Votre musique fourmille d'ordinaire de détails acoustiques et organiques. Vous frotter à de la musique plus orientée vers la danse vous a-t-il obligé à vous mettre des limites dans la création ?

Merijn : Cette fois-ci, on a moins passé de temps à enregistrer que sur nos albums précédents. Sur 'The Weight', notre deuxième disque, on a passé énormément de temps à tout enregistrer nous-même, le moindre son de shaker, toutes les batteries et



percussions... Il n'y avait presque aucun sample, et on a aussi travaillé avec d'autres musiciens. Pour 'Chorophobia', on se concentre sur la partie plus dansante et électronique de notre musique, et donc on a produit davantage directement sur ordinateur, ce qui fait ressortir notre côté « producteurs ».

Harm : Normalement, on aurait tout enrobé avec des ornements de musiciens, on aurait habillé les titres d'un côté plus acoustique. Cette fois-ci on a choisi de faire une musique plus dépouillée, et c'est ce qui nous effrayait le plus. Il fallait qu'on fasse des titres qui nous plaisent mais qui soient plus directs, avec moins d'éléments.

Le titre de l'album évoque la peur de danser. Comment a évolué votre relation avec les clubs et le dancefloor au fil de votre carrière ?

Merijn : On n'a jamais vraiment arrêté d'aller dans les clubs, mais on les a beaucoup plus fréquentés pour la création de l'album. On a aussi fait beaucoup de DJs sets, et on a appris énormément grâce à ça. Un titre comme 'Dopamine' n'existerait pas sans les DJs sets. Tu apprends beaucoup en jouant les titres, en voyant ce qui marche, et en voyant comment ton corps réagit. Je me suis rendu compte en mixant que je ne pouvais pas m'arrêter de danser quand on jouait des choses super énergiques à 140 BPM, alors qu'il y a quelques années on n'était pas dans ce monde et on n'aurait jamais fait des choses pareilles.

Harm : Au tout début de notre duo Merijn détestait les clubs, il trouvait ça chiant.

Merijn : C'était l'époque de la techno minimal. J'adore danser mais plutôt sur The Prodigy et Fatboy Slim !

Harm : On a le sentiment que la culture club est aujourd'hui plus versatile et éclectique, ça nous convient mieux, ça correspond plus à nos goûts. Aussi les gens paraissent plus extravertis. On a toujours été des mecs plutôt réservés mais on aime bien cette énergie plus « théâtrale ».

Avec votre nouveau live, comment vous y prenez-vous pour inviter le public à danser, même les plus réfractaires ?

Merijn : Durant nos derniers shows, on a réalisé que c'est génial d'avoir des moments pour danser mais que c'est aussi super de conserver des moments plus « live » et expérimentaux. Le public veut toujours voir des musiciens sur scène faire de la musique sur le moment, donc on a gardé une part d'improvisation. Mais globalement notre nouveau set est plus énergique, plus dansant, sans non plus laisser tomber la partie la plus mélodique et chargée émotionnellement de notre musique. C'est super de parvenir à combiner tout cela.

Harm : Le concept de 'Chorophobia' va dans deux directions. D'un côté il s'agit de surmonter sa peur de la danse et de foncer, mais de l'autre il s'agit de la recherche de la bonne énergie, avec des moments plus intimes, plus chill, qui invitent à danser plus qu'ils ne l'imposent. C'est le genre d'atmosphère que l'on recherche pour nous-même.

BELARIA / OLYMPE4000

BACK 2 BLACK

Ces dernières années, les noms de Belaria et d'Olympe4000 sont devenus familiers des amateurs de musiques électroniques français. Groove tendance italo, EBM et dérivés pour la première, rave protéiforme pour la seconde, les deux DJs et productrices ont, chacune dans leur style, forgé une solide réputation en studio comme sur scène. Bien qu'elles arpentent des contrées sonores différentes, Belaria et Olympe4000 suivent des trajectoires parallèles, et partagent au travers de leurs labels (Friendsome et Adrenaline Quality) la même volonté de proposer une fête inclusive qui fait voler en éclat les chapelles électroniques. Leur alliance musicale, initiée lors d'un b2b chez Rinse France puis sur la Main Stage du Peacock Festival cet été à Paris, se scelle définitivement en ce début d'automne avec la sortie d'un EP commun. Comme une nuit en club, avec sa part d'ombre et ses moments de fièvre, jusqu'au relâchement, 'The way she vanishes' est le parfait trait d'union entre des univers électroniques moins hétérogènes qu'il n'y paraît. Les deux productrices nous en disent plus sur leurs dénominateurs communs, qu'ils soient humains ou artistiques.



“ **CHACUNE EST VENUE AMENER SA PATTE TOUT EN ÉCOUTANT L'AUTRE ET EN APPRENANT DE L'AUTRE** ”

Votre premier b2b a eu lieu il y a quelques semaines lors de la Peacock. L'alchimie a-t-elle été au rendez-vous pour votre première rencontre sur une grande scène ?

Olympe4000 : Oui, complètement. On a pris énormément de plaisir à jouer ensemble et ça s'est senti tout de suite. Musicalement on se comprend bien, nos sélections se répondaient naturellement, les transitions se faisaient de façon fluide, c'était spontané et vivant. Ça a renforcé l'envie de continuer à explorer ce terrain à deux.

Belaria : Oui, l'alchimie était totalement au rendez-vous. C'est toujours cool de partager la scène avec quelqu'un et d'autant plus quand c'est une très bonne amie. On avait peu préparé le b2b, on s'était donné des grands axes, on savait qu'on voulait construire le set de manière évolutive mais on n'avait pas plus préparé que ça et ça a été super simple de se répondre à chaque fois. Le public était réceptif et est arrivé tôt - on a passé un super moment !

Vous aviez déjà partagé les platines l'an dernier à l'occasion d'un set sur Rinse. Comment ce premier test s'inscrit-il dans la chronologie de votre duo ? A-t-il été décisif dans votre volonté de collaborer sur un EP commun ?

Olympe4000 : Le set sur Rinse était spontané, on avait juste envie de jouer ensemble, et pareil ça faisait déjà un moment qu'on parlait de faire du studio à deux.

Belaria : On se voyait pas mal mais on a réalisé qu'on n'avait jamais joué ensemble, donc on s'est dit que ça serait cool de faire un « test » d'une heure sur Rinse et ça a été fluide. Je crois qu'on avait déjà un peu commencé à faire des sessions studio ensemble avant le Rinse, mais ça a effectivement été le moment où on a décidé d'avancer à fond un sur EP..

Vous êtes-vous lancées dans la confection de 'The way she vanishes' avec une ligne directrice, tant en matière de direction

artistique que dans le processus créatif et la manière de vous partager le travail en studio ?

Olympe4000 : L'idée, c'était surtout de trouver un équilibre entre nos esthétiques. On voulait vraiment mélanger nos influences sans chercher à rentrer dans un style précis. On ne s'est jamais dit « il faut que ce soit techno » ou « il faut une track club ». On n'a pas pris de morceau référence comme modèle non plus, et c'est ça que j'ai adoré dans ce projet. Ça s'est construit de façon instinctive. Après, en pratique, il y a eu des périodes où nos emplois du temps ne s'alignaient pas du tout. Il y a eu des mois où on ne s'est pas vues, on bossait à distance, on s'envoyait des idées, des débuts de tracks, des textures, on s'appelait... Personnellement, ce que je préfère, c'est quand on est enfermées ensemble en studio. C'est là que tout prend vraiment forme. On échange, on teste, on corrige, on doute. C'est plus chaotique mais c'est aussi plus vivant.

Belaria : Je pense que la création de cet EP est à l'image de nos b2b : spontanée. Chacune est venue amener sa patte tout en écoutant l'autre et en apprenant de l'autre. On a laissé notre flow nous guider plutôt que de vouloir partir dans une direction précise. Au fur et à mesure qu'on avançait on voyait quelque chose se dessiner et c'est là que l'histoire de l'EP a pris forme. On a été complémentaires sur plein de choses et je pense que cet EP nous reflète parfaitement ! Comme Olympe, mes moments préférés ont été quand on pouvait vraiment se focus à fond ensemble au studio. Un de mes moments phare a été pendant la création de 'Drip In Silence'. Je me souviens vraiment d'un après-midi méditatif, un moment un peu suspendu quand on a trouvé la mélodie du track.

Mêler vos styles et envies respectives a-t-il nécessité des adaptations dans votre approche et votre manière de travailler ? Voire de faire des concessions ?



Olympe4000 : Je n'ai pas eu l'impression de faire des concessions. C'était plus des ajustements naturels, des allers-retours. On est arrivées avec nos envies, nos sons, nos habitudes de production, et au fur et à mesure ça s'est mélangé. Ça m'a poussée à sortir un peu de mes réflexes, à essayer des choses, sortir de mes automatismes « abletoniens ». Aussi, ce que j'ai beaucoup aimé, c'est l'apprentissage par l'échange. On s'est partagé plein de manières de faire, des techniques, des petits tricks de prod, des plugs in... C'était nourrissant !

Belaria : Pareil qu'Olympe, je n'ai pas eu l'impression de faire des concessions. Encore une fois cet EP a été un échange et c'est cool de voir la manière de bosser de quelqu'un — ça ouvre le spectre de la production et ça donne des idées pour ses projets perso !

Malgré vos différences stylistiques, sur quels terrains vous retrouvez-vous, tant dans votre approche de la production que dans vos références musicales ?

Olympe4000 : On ne vient pas des mêmes ambiances mais il y a pas mal de terrains communs. On est toutes les deux sensibles à des sonorités assez contrastées : autant des choses hyper club, que des morceaux plus weird, plus émotionnels, plus bruts aussi.

Belaria : On a toutes les deux un parcours assez autodidacte, sans formation musicale, donc notre approche de la production est très instinctive et spontanée. On n'a pas forcément les codes ou les méthodes académiques, mais ça nous pousse justement à expérimenter, à chercher nos propres chemins. On se laisse beaucoup guider par l'intuition, il y a une liberté là-dedans qui nous rassemble, même si nos esthétiques sont différentes. Un vrai point de convergence qu'on a découvert pendant la création de l'EP entre nous, c'est notre intérêt commun pour les morceaux downtempo. C'est un terrain qui nous permet d'explorer des émotions plus subtiles, des textures plus profondes, souvent avec une approche plus introspective.

A travers vos labels respectifs, vous partagez également une vision politique de la musique électronique. Cette ligne directrice commune quant à vos valeurs a-t-elle joué un rôle dans votre rapprochement artistique ?

Olympe4000 : Pour moi, c'est important de créer dans un cadre où il y a des valeurs communes, même si on n'est pas là à théoriser tout le temps en studio. Avec Belaria, il y a des choses sur lesquelles on est clairement sur la même longueur d'onde. C'est pas forcément

quelque chose qu'on affiche mais c'est présent dans nos façons de faire, dans les choix qu'on prend, dans notre manière de construire un projet. Forcément, ça rend la collaboration plus fluide et plus naturelle.

Belaria : Oui, je pense que ça nous a rapprochées assez naturellement. On partage toutes les deux une envie de défendre une scène plus inclusive, plus libre, et plus sincère. Même si mon label est plus récent que celui d'Olympe, je pense qu'on cherche toutes les deux à créer des espaces où les artistes peuvent s'exprimer pleinement.

Quel regard portez-vous sur l'écosystème électronique français et son évolution, du point de vue musical comme du tissu événementiel ?

Olympe4000 : Je trouve qu'il y a une vraie richesse artistique aujourd'hui, avec des artistes qui proposent des choses singulières, et des formats qui sortent du simple DJ set. On sent qu'il y a une envie de pousser les formes, de créer des ponts entre la musique, la performance, la narration. C'est hyper stimulant de voir que de plus en plus de projets racontent quelque chose, qu'il y a une vraie attention à la construction, à l'univers global. Et je trouve ça super qu'il y ait aussi un vrai sens du show qui émerge. L'entertainment peut être une force quand il est bien utilisé : ça peut rendre les expériences plus intenses, plus accessibles aussi. J'aime quand il y a une mise en scène, une image forte, une énergie qui embarque tout le monde. Mais c'est vrai qu'il y a parfois une pression autour de ça, autour de l'image, du moment « instagrammable », qui peut freiner la prise de risque. D'où l'importance, je pense, de garder un certain équilibre : continuer à créer des choses excitantes, mais sans perdre de vue le fond, l'intention, ce qu'on a envie de transmettre vraiment.

Belaria : Aujourd'hui en France, il y a une vraie diversité musicale. Chaque scène, chaque esthétique peut trouver sa place et ça permet la création d'événements ultra variés, pensés pour les différents publics. Nuits Sonores en est l'exemple parfait. Côté club, il y en a plusieurs qui ont émergé ces dernières années et qui s'inscrivent dans une nouvelle manière de vivre la fête, plus respectueuse, plus consciente, avec une vraie attention portée à l'accueil, à la sécurité, à l'énergie collective. C'est super inspirant de voir que le clubbing évolue, que de nouveaux formats apparaissent, et que tout ça cohabite avec une scène artistique de plus en plus riche.

4RAIN

FROM NICE TO MIAMI

Né en France, installé aux Etats-Unis, acclamé en Amérique du Sud : le parcours de 4rain est celui d'un artiste dont la carrière ne s'encombre d'aucune frontière. Artisan d'une afro house multi facettes aux tempos, aux influences et aux collaborateurs venus du monde entier, le DJ et producteur étoffe son audience de single en single. Mis en avant par DJ Mag le temps d'un set vidéo acclamé à Notre-Dame de la Menour, récemment entendu aux côtés de Faul & Wad sur le single 'Flores Blancas' (récemment intégré dans la bande son du jeu vidéo 'FC26'), le Niçois continue son bout de chemin en cette rentrée avec deux nouveaux singles sous le bras, une cover de 'Big Jet Plane' aux côtés de son collègue Henry Chris et 'Girl' avec Felipe Allenn et Tanaka. Il n'en fallait pas plus pour nous donner envie d'en savoir plus sur l'auteur du hit 'Ella Ya Me Olvidó' (aux côtés de LEEB), encore peu connu dans son pays natal malgré une ascension fulgurante à l'international.



Ton été à été marqué par la sortie de ta version de 'Big Jet Plane' en featuring avec Henry Chris. Qu'est-ce qui vous a poussé à faire votre propre relecture de ce titre maintes fois repris ?

Ça fait un moment qu'on en parle avec Henry Chris, un autre DJ français. On a essayé de faire plusieurs versions de ce titre, et comme c'était trop compliqué de clearer l'original on s'est penché sur une cover. Il y a déjà beaucoup de versions de ce morceau, mais aucune ne sonnait comme on voulait, il manquait une version électronique afro house qu'on puisse jouer en club, mais qui soit aussi diffusable en radio et qu'on puisse écouter un peu partout. On a travaillé un bon mois dessus et on est vraiment satisfait du résultat.

Ta musique convoque une large palette d'influences house en fonction des titres, tantôt afro, deep, organique, percussive, latine... Comment définirais-tu ton style ?

C'est compliqué aujourd'hui de se définir par un style spécifique, il y a trop de combinaisons. Ma route est celle de l'afro house, mais je dirais que je suis avant tout un artiste électronique. J'essaie de combiner les sons électroniques à tout un tas d'influences, qu'elles soient latines, afrobeat, afro house... Je voyage énormément et

j'essaie de transformer ce que je vis en musique. J'ai récemment sorti un titre aux sonorités brésiliennes après y avoir voyagé. J'ai rencontré là-bas MC PL Alves, on est allé en studio et la musique a tout de suite pris le chemin des sonorités locales. Tu es forcément attiré par le genre musical de la ville dans laquelle tu te trouves. A chaque fois que je voyage, j'essaie de rester un ou deux jours de plus pour m'immerger dans la culture musicale.

Est-ce que tu te mets des limites stylistiques pour ne pas trop brouiller les pistes ? Tu te verrais faire une musique plus techno par exemple ?

C'est rare que je me mette des limites. La musique c'est de l'énergie ! Je n'ai jamais vraiment fait de techno mais je suis actuellement en train de travailler sur un track avec Green Velvet. On essaye de trouver le juste milieu. Il est très ouvert musicalement, et ses derniers remixes sont très basés sur de l'afro, avec beaucoup de percussions. On va essayer de ne pas abuser ni de la techno ni de l'afro. Je ne me ferme pas dans les styles mais j'essaie de rester là où je me sens à l'aise, que les gens sentent que même si ça dévie de mon style, on sent ma patte. Je ne vais jamais aller dans l'extrême.



“ **IL Y A DES COURANTS QUI CONNAISSENT UN GRAND SUCCÈS MAIS QUI SE DÉGONFLENT ASSEZ VITE. JE NE PENSE PAS QUE CE SOIT LE CAS DE L'AFRO HOUSE** ”

Tu es né en France mais tu es désormais installé à Miami. Quel a été ton parcours ?

Je suis parti aux Etats-Unis à l'âge de 21 ans et c'est là que tout a changé. J'ai rencontré mon manager là-bas et il m'a initié à la production musicale. On m'a fait comprendre que si je voulais passer un cap, il fallait que je devienne un artiste et que je fasse mes propres morceaux. Je suis donc parti à Londres faire des études de production musicale pendant un an, avant d'aller poursuivre mon cursus pendant deux ans au Canada dans une école plus spécialisée dans l'ingénierie sonore et la musique de films, Musitechnic. J'ai beaucoup appris là-bas. Je suis ensuite retourné à Miami où j'ai fait un stage au Camp David, un studio que fréquentent les plus grands artistes, que ce soit French Montana ou Meek Mill. De là, j'ai commencé à sortir mes propres morceaux et je n'ai plus arrêté. Je suis très content du chemin parcouru, aujourd'hui je peux collaborer avec des artistes comme Nicky Jam, ce qui m'a d'ailleurs valu un Award en Colombie l'année dernière.

Malgré cette carrière internationale, tu gardes des attaches avec la scène française ? As-tu l'intention de développer davantage ta carrière par ici ?

Oui, mais c'est vrai que ma carrière a commencé ailleurs et que la France n'a pas suivi au même rythme. Mon management est américain et a moins les yeux rivés sur ce qu'il se passe ici. Mais je suis content car on va commencer à développer davantage ma carrière ici. C'est une chose d'avoir de la reconnaissance, mais ça en est une autre de l'avoir chez soi. J'ai de la chance car j'ai des titres comme 'Breaking Away' qui ont quand même tourné

sur NRJ et Fun Radio. Je ne pense pas que les gens m'identifient encore comme un artiste français, mais on y travaille. Je suis de Nice où il y a le Nikaïa, et mon objectif serait de pouvoir remplir cette salle dans quelques années, ce serait ma plus grande fierté !

L'afro house a connu un succès planétaire ces dernières années, propulsée par des artistes comme Black Coffee et Keinemusik. Comment vois-tu ce courant continuer d'évoluer, tant artistiquement que commercialement ?

Il y a des courants qui connaissent un grand succès mais qui se dégonflent assez vite. Je ne pense pas que ce soit le cas de l'afro house. Peut-être que ça redeviendra une niche, mais les gens continueront d'en consommer. Mais je pense qu'on va assister à une nouvelle variation de ce style, à de nouveaux mélanges. Je ne pense pas que ça devienne un genre aussi établi que la techno, mais je pense que c'est une niche qui conservera une forte audience, comme la melodic house, et qu'on continuera à ressentir son influence dans d'autres courants. Il ne faut pas oublier que c'est une scène qui est écoutée depuis longtemps dans certains pays, notamment en Afrique du Sud, et que ce n'est que récemment que le reste du monde l'a découverte, donc ça restera.

Au-delà de la reconnaissance dans ton pays, quels objectifs t'es-tu fixé pour la suite de ta carrière ?

Le sommet pour moi, ce serait d'avoir un Grammy. Je pense qu'on a les qualités et les ressources nécessaires pour y arriver à terme. Des artistes comme David Guetta et DJ Snake sont des modèles et j'aimerais suivre une telle trajectoire, à ma manière. On verra, au final c'est le public qui décide !



Y A-T-IL UN ÂGE POUR FAIRE LA FÊTE ?

En France, danser passé cinquante ans relève encore de l'exception. Entre fatigue, regard social et offre calibrée pour les jeunes, beaucoup décrochent. Pourtant, certains continuent, en festivals diurnes, à Berlin ou à Ibiza, ou en réinventant leurs rituels. Car la fête n'a pas d'âge fixe : elle se transforme, s'adapte, mais demeure essentielle.

« Il n'y a pas d'âge pour danser. » La phrase revient comme un mantra chez celles et ceux qui ont traversé plusieurs décennies de musique électronique. Elle sonne comme une profession de foi, mais aussi comme une manière de conjurer un constat discret : passé quarante ou cinquante ans, les cheveux blancs se font rares sur les dancefloors français, et les regards portés sur celles et ceux qui persistent à sortir se teintent d'étonnement, parfois même d'un soupçon de jugement. Comme si la fête, au-delà d'un certain âge, devenait une anomalie tolérée à la marge.

FAMILY PIKNIK, LE PARI DE L'INCLUSION

Pourtant, la fête continue d'habiter des vies entières. Ludovic Rambaud, programmateur du festival Family Piknik à Montpellier, défend depuis plus de dix ans une idée simple et forte : faire du dancefloor un espace de liberté transgénérationnel. « Cette année, notre slogan, c'est **Back to dancing**. La danse, c'est une valeur essentielle. Tu peux avoir 8 ans sur les épaules de ton père ou

70 ans au premier rang : tu seras toujours le bienvenu. »

À rebours des mastodontes obsédés par la surproduction visuelle, Family Piknik préfère l'échelle humaine, les sets longs et la qualité de l'écoute. Le dispositif est pensé pour bousculer les habitudes françaises : ouverture dès le milieu de journée, pique-nique autorisé, fin vers 2 heures du matin, et surtout des têtes d'affiche programmées tôt. Sven Väth y a déjà joué à 15 heures, Carl Cox y a enchaîné des sets de trois heures ; les artistes ne sont pas chronométrés au minuteur.

L'inclusion n'est pas un slogan : l'entrée est offerte aux 6-14 ans, aux personnes en situation de handicap et aux plus de 55 ans. Sous le soleil méditerranéen, entre confettis, performeurs et flamants roses, on revendique une fête diurne, respirable, où l'on peut venir deux heures ou dix, sans perdre le cœur de l'expérience. La moyenne d'âge tourne autour de 33-34 ans — assez haute pour que les seniors ne se sentent pas décalés, assez basse pour que l'énergie circule. Ce simple chiffre change la donne : on n'y a pas l'impression



“ À MON ÂGE, TU ES CERNÉ DE JEUNES. TES POTES QUI AIMAIENT LA TECHNO NE SORTENT PLUS. ALORS TU TE RETROUVES SEUL, ET C’EST COMPLIQUÉ DE FRANCHIR LE PAS ”

d’être « le plus vieux de la classe », on y voit des parents danser près de leurs ados sans gêne, des grands-parents taper du pied, des curieux qui découvrent, et des fidèles qui reviennent pour la même raison : de vrais mixes, longs, construits, basés sur la superposition et le master tempo, plutôt que sur l’empilement de drops.

« CE QU’ON A PERDU, C’EST LE RÊVE »

Mais la volonté ne suffit pas toujours. Passé un certain âge, beaucoup décrochent. Walter, qui a vécu les grandes heures des free parties et des clubs dans les années 1990, résume ainsi la bascule : « **Ce qu’on a perdu, c’est le rêve. Le vrai, celui où tu vivais l’instant sans téléphone, sans te demander comment ça allait rendre sur Instagram.** »

Dans ses souvenirs, chaque nuit avait des allures d’aventure ; aujourd’hui, il lui arrive de trouver l’ambiance plus âpre. « **La bienveillance n’est plus acquise. Tu as encore des bulles très positives — je l’ai ressenti sur des soirées liées à la Marche des fiertés, où les gens se surveillent, s’entraident —, mais tu as aussi des foules où chacun se bat pour sa place devant le DJ.** »

À Bordeaux, lors du Brunch Electronik, il a vu des danseurs bousculer sans s’excuser, épaules en avant, le regard fixé sur la scène : « **Là, tu te demandes : elle est où, la bienveillance ?** »

Cette crispation tient aussi à la compression des horaires. Walter se souvient des after qui prolongeaient la transe et amortissaient la redescente. « **Aujourd’hui, les after ont presque disparu.**

On concentre tout. Et quand tu concentres la fête, tu changes sa texture : tu la durcis. »

LE TEMPS QUI USE, LA SOLITUDE QUI PÈSE

Anthony le confirme à sa manière. Ancien fêtard invétéré, il ne sort plus. La passion n’a pas faibli — « **j’écoute de la techno tous les jours** » —, mais l’expérience club lui pèse. « **À mon âge, tu es cerné de jeunes. Tes potes qui aimaient la techno ne sortent plus. Alors tu te retrouves seul, et c’est compliqué de franchir le pas.** »

Il raconte ces soirs où l’envie le tenaille, où il scrute les line-up, rêve de revoir Jeff Mills ou Laurent Garnier, puis renonce au dernier moment. « **Quand la tête d’affiche joue à 2 ou 3 heures du matin, il faut une sacrée organisation. J’ai des amis qui se couchaient à 21 heures et mettaient un réveil à 1 h 30 pour filer au parc des expos voir Jeff Mills. Moi, je n’y arrive plus.** »

À cela s’ajoute une attention nouvelle au confort : « **Au Warehouse, à Nantes, tu peux bouger, respirer. Dans des clubs exigus, tu finis compressé** », glisse Walter. Le choix des sorties devient une ingénierie de l’espace, presque une carte des flux.

IBIZA, BERLIN : D’AUTRES HORIZONS POSSIBLES

Émilie, mère de deux ados, a contourné l’obstacle. Après près de vingt ans d’arrêt, elle a renoué avec les dancefloors... à Ibiza.

« **Là-bas, c’est simple : tu payes, tu rentres. Pas de sélection, pas de jugement. Et tu croises des gens de tous âges. Voir des sexagénaires danser n’a rien d’extraordinaire.** » À Bordeaux, aux toilettes, on lui a demandé dans la file d’attente « **ce qu’elle faisait là** ». « **Je danse, comme vous** », a-t-elle répondu. Walter a connu la même scène, avec une amie trans de 55 ans : « **On nous a pris pour des parents accompagnateurs. Non. On est ravers, comme vous !** »



Carl Cox sur la mainstage du festival Family Piknik, en août

Ces maladresses disent un âgisme ordinaire : passé 40 ans, on vous soupçonne de surveiller plus que de savourer.

La comparaison européenne est saisissante. À Berlin, Walter a vu des quinquagénaires au Tresor sans que personne n'y trouve à redire. Là-bas, le « no photo » est la règle : l'attention revient à la musique, aux corps, à la sueur. **« Le no photo, c'est radical : tu revis la musique au présent. »** En France, quelques lieux tentent, mais le réflexe du smartphone reste coriace.

À Ibiza, Émilie décrit les sexagénaires encore debout sur le dancefloor ; en France, dit-elle, **« c'est bar à vin ou resto pour la quarantaine-cinquantaine »**. **« Très peu de nos amis sortent encore »**, constate-t-elle. Anthony renchérit : **« À un certain âge, il y a aussi la logistique : enfants, maison, priorités. Tu te retrouves seul. »**

UNE QUESTION DE FORMATS, ET DE GÉNÉRATIONS

Au cœur de la différence, il y a les formats. Ludovic le martèle : si les clubs français peinent à fidéliser les plus âgés, c'est aussi qu'ils n'ont pas su se réinventer. Le créneau 23 h – 6 h, hérité des discothèques, fonctionne pour la vingtaine, moins pour la cinquantaine. Ailleurs, on module : clubs qui ferment à midi, open air dès l'après-midi, soirées qui épousent la ville plutôt qu'elles ne la contrarient. À Lyon, Le Sucre multiplie les débuts de soirée ; à l'étranger, certains lieux s'étirent sur vingt-quatre heures. En France, ces exceptions demeurent, justement, des exceptions. Entre-temps, les bars à ambiance musicale captent le public jusqu'à 2 heures et grignotent la nuit des clubs, tandis que l'inflation des cachets et des coûts techniques fragilise l'économie : **« Beaucoup**

de clubs ne trouvent plus leur seuil de rentabilité, et nombre d'artistes de la nouvelle génération ne veulent plus jouer devant de petites jauges », résume-t-on. Le marché se grippe, la nuit se recroqueville.

QUAND LE CORPS RAPPELLE SES LIMITES

À cela s'ajoute le corps. **« À 20 ans, tu enchaînes les nuits blanches. À 45, tu ne tiens plus »**, reconnaît Anthony. Émilie privilégie désormais les formats 16 h – 23 h : **« Je récupère beaucoup moins bien. »** Walter décrit la scène familière du dimanche matin : **« Si tu te couches à 6 heures, à 9 heures les enfants sont debout. Il faut repartir. »** Cette simple donnée dit tout ce qui sépare deux âges d'une même passion. Family Piknik répond à sa manière : en déplaçant l'intensité vers le jour, en laissant de la place aux familles, en programmant tôt des artistes de calibre international afin que personne n'ait l'impression de vivre une expérience au rabais. La musique, aussi, a changé de vitesse. Anthony, élevé à la trance, à la progressive et à la minimale, se retrouve moins dans la radicalité actuelle. **« Aujourd'hui, ça tape direct. Boum boum dès la première minute. Pour moi, ça manque de progression. »** Walter enfonce le clou : **« La techno indus d'aujourd'hui, c'est le hardcore down tempo des années 90. Les jeunes veulent du brutal tout de suite. »** Face à ce virage, Ludovic tient son cap : deep, house, progressive, techno **« au sens originel »**, lives plutôt que playlists, enchaînements pensés, back-to-back inédits — il se souvient avoir provoqué des rencontres dès 2015, avant qu'elles ne deviennent évidentes ailleurs. L'idée reste la même : redonner du temps à la



musique, éviter le formatage, préserver la narration d'un set. Les codes visuels racontent la même bascule. Walter se souvient de l'époque fluo : baggys orange, tee-shirts phosphorescents, bracelets en plastique, énergie hippie. **« Personne ne te jugeait. »** Aujourd'hui, la norme s'est resserrée : noir, cuir, harnais. **« Si tu arrives fluo, on te regarde de haut »,** dit-il. Pour lui, ce resserrément trahit une perte de liberté et d'imaginaire. **« À Berlin, tu croises encore tous les styles, du cuir au costume fluorescent. En France, on a l'impression qu'il faut coller au moule pour être accepté. »**

« SE METTRE LA TÊTE À L'ENVERS »

Reste la question des drogues, omniprésentes. Tous la formulent ainsi : **« c'est le supermarché à ciel ouvert ».** Anthony rapporte les mots de son fils : trouver un produit en soirée, **« c'est comme acheter un paquet de clopes ».** Là où les années 1990 associaient surtout ecstasy et LSD, circulent désormais cocaïne, kétamine, GHB, poppers. Walter rappelle que cette consommation a toujours existé : **« On n'a jamais été des anges, même si beaucoup n'en ont jamais pris. Mais il y a toujours eu cette idée que pour profiter, il fallait consommer quelque chose. »** La différence, selon lui, c'est la nature des produits. **« Aujourd'hui, ce qui fait le plus de dégâts en France, c'est la cocaïne. On est loin de l'image du raver des années 90 sous ecstasy. Ce qu'on retrouve par contre très souvent, et qui gêne bien souvent, c'est l'odeur de poppers dans toutes les soirées. »** À Ibiza, Émilie constate qu'un cachet d'ecstasy se négocie autour d'une dizaine d'euros quand une bière en coûte parfois le double ; le calcul économique parle tout seul, et la recherche d'euphorie remplace souvent la quête d'extase qui, jadis, prolongeait la musique. **« C'est dommage »,** conclut Walter, **« parce qu'on peut parfaitement profiter du son sans rien prendre. À la base, ceux qui consommaient de l'ecstasy le faisaient parce que ça prolongeait**

les sensations et amplifiait la musique, d'où le nom. Aujourd'hui, certains prennent juste pour se mettre la tête à l'envers, sans lien avec l'expérience musicale. » Émilie dit ne pas s'en offusquer pour elle-même — **« chacun fait ce qu'il veut »** — mais s'inquiète pour ses enfants. Elle a déjà accompagné une jeune femme en hyperthermie jusqu'à l'équipe médicale d'un club : **« on m'a dit que c'était comme ça tous les soirs ».** Le paradoxe, note Anthony, c'est que cette chimie rend aussi les foules moins agressives qu'aux temps des clubs où l'alcool dominait. **« On est passés d'un problème à un autre. »**

UNE FÊTE QUI SE RÉINVENTE

Alors, peut-on encore faire la fête après cinquante ans en France ? Oui, mais pas de la même manière. Oui, à condition de déplacer les lignes : horaires, formats, ambiances. Oui, si l'on admet qu'on ne cherche plus la répétition du samedi d'hier mais des éclats rares et précieux. Pour Émilie, la fête est une respiration qui rend le quotidien plus vivable. Pour Anthony, elle devient un pèlerinage choisi, centré sur quelques artistes qu'il refuse de rater. Pour Walter, elle renaît dans des bulles plus petites, où la musique et la bienveillance reprennent leurs droits. Pour Ludovic, elle se réinvente en plein jour, au milieu d'une grande famille qui n'exclut personne et refuse la standardisation. Au fond, la réponse tient en une intuition simple : la fête n'a pas d'âge fixe, elle a des métamorphoses. À la jeunesse, elle offre la démesure ; au mitan de la vie, elle propose des parenthèses intenses ; plus tard, elle peut redevenir une conversation, un rendez-vous avec la musique. Les récits de Ludovic, d'Émilie, d'Anthony et de Walter le montrent sans thèse ni grand discours : tant que la musique résonnera, tant que le dancefloor restera un espace de liberté, il y aura des corps pour l'habiter, quels que soient leurs rides, leurs contraintes et leurs heures de sommeil. Et, surtout, l'envie de s'amuser encore.

VIEILLIR EN MUSIQUE :

L'ÂGISME À L'ÉPREUVE DE LA FÊTE

On dit souvent que « la musique est une affaire de jeunes ». Pourtant, derrière ce cliché se cache un âgisme bien ancré, qui invisibilise les plus de 40 ans sur les dancefloors. L'étude de Guillaume Heuguet montre comment la fête peut se penser autrement : non par l'âge, mais par le temps et les conditions de vie.

« La musique est une affaire de jeunes » : cette idée paraît aller de soi, tant elle a structuré depuis l'après-guerre les industries culturelles, les médias et les imaginaires collectifs. Du teenager des fifties à l'adolescent connecté de TikTok, la musique populaire a sans cesse été présentée comme le territoire privilégié de la jeunesse. Mais ce récit n'a rien de naturel : c'est une construction historique, politique et commerciale. Comme le rappelle Guillaume Heuguet dans son étude *Musique de jeunes, conflit générationnel et politique du temps*, « l'histoire des musiques populaires est organisée autour de logiques de générations relativement artificielles ». Et aujourd'hui, cette fiction générationnelle contribue largement à l'invisibilisation des plus de 40 ou 50 ans dans l'espace festif et musical.

RESTER JEUNE, À TOUT PRIX

Dans ce récit, les baby-boomers ont longtemps occupé une place centrale. Non seulement ils ont façonné la légende du rock et des musiques amplifiées comme emblème d'une jeunesse éternelle, mais ils en ont ensuite monopolisé le sens. Heuguet le résume ainsi : « Jusqu'à aujourd'hui, les boomers ont tendance à adopter deux attitudes : soit ils affirment que la culture des jeunes doit vieillir à leur rythme, soit qu'ils sont eux-mêmes restés jeunes, contrairement aux jeunes d'aujourd'hui qui, selon eux, ne parviennent pas à l'être suffisamment. »

Ce mécanisme est typiquement âgiste : il efface symboliquement

les jeunes réels pour maintenir la « jeunesse » comme un idéal abstrait, revendiqué par ceux qui en ont pourtant quitté les contours biologiques. « Cet "état d'esprit" des boomers efface les générations qui pourraient légitimement revendiquer cette jeunesse en héroïsant la leur », ajoute encore Heuguet. Dans cette logique, les quadragénaires ou quinquagénaires qui continuent de sortir sont tolérés tant qu'ils se plient à ce culte de la jeunesse — mais ceux qui assument leur âge restent en marge, perçus comme des intrus dans un espace censé appartenir aux vingt ans.

QUAND LA NOSTALGIE LISSE LES FRACTURES

À l'inverse, une autre forme d'âgisme consiste à promouvoir une fausse complicité entre générations. L'industrie culturelle raffole de ces scènes de « réconciliation » : une série Netflix qui fait redécouvrir Kate Bush aux adolescents, un plateau télé qui mélange stars « historiques » et jeunes chanteurs de variété, ou des campagnes publicitaires où parents et enfants dansent ensemble. En apparence, il s'agit d'un joli pont entre âges. Mais en réalité, ces mises en scène masquent les rapports de force. « La complicité transgénérationnelle mainstream autour d'un même répertoire, tout comme le paternalisme apparemment bienveillant, occulte la violence des rapports de classe », écrit Heuguet. Elles occultent surtout les conditions matérielles qui pèsent sur l'accès à la fête : le prix des billets, les horaires de nuit, la garde des enfants, la fatigue physique, la précarité du travail. Autant de facteurs qui rendent



“ **L'ÂGE NE DIT RIEN EN SOI DE LA CAPACITÉ À FAIRE LA FÊTE** ”

La fête plus difficile pour les quadragénaires et quinquagénaires, mais qui ne sont jamais nommés. La célébration superficielle d'une « musique pour tous » évite soigneusement de parler de classe, de santé, de temps disponible.

JEUNES ASSIGNÉS, VIEUX DISQUALIFIÉS

L'âgisme opère donc dans deux directions. Les jeunes sont assignés à leur jeunesse, admirés ou stigmatisés (« ils sauveront le monde », « ils sont paresseux »), mais rarement considérés comme des sujets à part entière. Les plus âgés, eux, sont disqualifiés : leur présence en club ou en festival provoque au mieux de la curiosité, au pire des regards désobligeants.

Pourtant, comme le rappelle Heuguet, ces oppositions figées manquent l'essentiel : « **L'âge ne dit rien en soi de la capacité à faire la fête.** » Ce qui pèse réellement, ce sont les rapports de classe, les contraintes matérielles, les rythmes de vie. Une mère célibataire de 30 ans peut être bien plus empêchée qu'un cadre quinquagénaire sans enfant à charge.

LA LUTTE DES RETRAITES POUR EXEMPLE

La mobilisation contre la réforme des retraites, en 2023, a été un révélateur précieux. On aurait pu croire que la jeunesse se désintéresserait d'une bataille centrée sur l'âge légal de départ. Mais une partie des jeunes a rejoint le mouvement, affirmant que leur combat n'était pas seulement pour un « droit futur », mais pour une justice immédiate : refuser de sacrifier sa santé et sa dignité au nom d'un hypothétique repos lointain.

Guillaume Heuguet l'analyse ainsi : « **Plutôt qu'une incapacité à se projeter dans l'avenir, je lis cette méfiance comme un rejet du discours bourgeois et adulte qui demande aux jeunes d'accepter leur pauvreté actuelle comme une épreuve nécessaire avant qu'ils ne puissent mériter leurs droits sociaux.** » Cet épisode montre que la ligne de fracture ne se situe pas tant entre jeunes et vieux qu'entre ceux qui peuvent habiter le temps libre et ceux qui en sont

privés. La fête, vue sous cet angle, devient un espace de résistance au productivisme : revendiquer le droit de danser à 20 comme à 60 ans, c'est revendiquer le droit d'habiter son temps en dehors des logiques marchandes.

DÉPLACER LE REGARD

Plutôt que de s'accrocher à l'équation « musique = jeunesse », Heuguet invite à penser les musiques populaires comme des politiques du temps. La question n'est plus de savoir quel âge a le public, mais comment les scènes musicales configurent le rapport au temps : durée d'un set, vitesse des beats, alternance jour/nuite, formats open air ou clubs souterrains.

Certaines scènes récentes — hyperpop, footwork, collages numériques, bricolages sur SoundCloud — inventent ainsi des façons d'« habiter le temps » qui dépassent largement la question générationnelle. De la même manière, l'essor des open air de fin d'après-midi, des brunchs électroniques ou des formats festival-friendly montre que l'industrie musicale commence à diversifier son offre temporelle. Et ces expérimentations rouvrent l'espace festif à celles et ceux qui n'ont plus l'endurance physique (ou la disponibilité) des nuits blanches.

POUR UNE FÊTE DÉS-ÂGISÉE

Reposer la question « Peut-on encore faire la fête après 50 ans ? » revient donc à défier un âgisme profondément ancré. L'enjeu n'est pas de quémander une place dans une culture de jeunes, ni de glorifier une « jeunesse éternelle » illusoire, mais de transformer nos manières de penser la fête.

La fête n'est pas une question d'âge, mais une question de temps, de corps et de conditions matérielles. Ceux qui s'y accrochent à 60 ans n'ont rien d'exceptionnel : ils rappellent simplement que danser, vibrer et communier ne sont pas des privilèges de jeunesse, mais des expériences humaines universelles — à condition que les formats, les prix, les rythmes et les représentations cessent de les exclure.



ASAYA

L'ART DE FAIRE AUTREMENT

DJ, producteur et esprit libre, Asaya vient d'un monde où personne ne faisait de musique. A 26 ans, il s'est construit avec humour et instinct, façonnant un univers singulier mêlant fast-funk débridée, clips absurdes et passion pour les personnages à contre-emploi. Sans jamais avoir peur du risque.

A 26 ans, Asaya arbore un look impeccable, une énergie à la fois posée et solaire. Le jeune producteur n'est pas du genre à faire du bruit pour rien, mais quand il parle, on tend l'oreille. Il a ce truc qu'ont certains artistes : une manière tranquille d'imposer son univers, sans forcer. Avec ses idées pleines les poches, ses références à contretemps, ses sons rapides et ses clips absurdes, il incarne une génération qui n'a pas besoin d'attendre l'autorisation pour créer. Et qui le fait avec panache. Car Aurélien Saillard – alias Asaya – n'a pas grandi dans une famille de musiciens. **« On n'écoutait pas de musique en permanence chez nous. C'était réservé à des moments de détente, en famille, souvent le week-end »**, confie sa mère, députée à l'Assemblée nationale et ex-parlementaire européenne. Une mère investie dans les questions de droits d'auteur et de propriété intellectuelle, mais peu immergée dans la musique au quotidien. **« Je lis, j'écris, je travaille beaucoup de chez moi. Ce genre de musique très rapide, très dansante, ce n'est pas ce que je peux écouter en fond sonore. Mais je suis très fière de lui. »**

BALADEUR DÉCLENCEUR

Asaya, lui, s'est inventé son monde. Vers ses six ans, son cousin lui charge son premier baladeur MP3 : Daft Punk, Kraftwerk, Justice, Black Sabbath, Jamiroquai. Et beaucoup de funk. C'est une explosion. **« Avant ça, je montrais de l'intérêt pour la musique, mais plutôt les disques de mes parents : dédicace à Lou Bega, Shakira... Là, j'ai pris une claque. »**

Le souvenir est précis. Le baladeur, noir et argent, trône dans sa mémoire comme un objet magique. Il s'endort avec, se réveille avec. **« J'avais même pas de quoi comprendre les structures. Mais ça me fascinait. »** Très tôt, il associe musique et image. Il découvre les clips sur YouTube, s'enfile les vidéos de Fatal Bazooka, se passionne pour les mises en scène, la narration visuelle. **« Je pense que j'ai toujours associé musique et esthétique. J'ai toujours adoré ce délire de proposer un univers. »** Les bandes-son d'Hans Zimmer pour Batman, l'intensité des compositions de films : tout ça nourrit un imaginaire en formation.



RÉVÉLATION AVICII

C'est l'époque de Trap Nation, Proximity, des pages YouTube qui ouvrent des portes à la musique électronique. Puis l'électrochoc : Skrillex. Puis Avicii. **« C'est lui qui a matérialisé mon amour pour l'électronique. Je me suis pris la baffe. Et quand je l'ai vu en concert à Bercy, j'ai demandé des platines à mes parents. »**

Il mixe dans sa chambre, puis dans des apparts, des petites fêtes, des soirées improvisées dans les Hauts-de-Seine. Il devient ce pote qu'on appelle quand il faut faire danser. Il se lance aussi dans la production, via FL Studio, version d'essai. Pas moyen d'enregistrer les projets, alors il bosse vite, ou ferme le logiciel sans sauvegarder. Et ça l'amuse. **« J'ai commencé avec de la 2-step, puis de la dubstep, un peu de trap... C'était nul au début, mais je kiffais le processus. »** Asaya est un geek, il traîne sur Twitter, Reddit, comprend qu'il peut apprendre en ligne, qu'il y a des communautés. **« Twitter, ça a joué un rôle primordial. Je répondais aux artistes, je découvrais leurs opinions, leurs blagues. J'adorais cette intimité. »**

UN MEC « PAS DANS LE MOULE »

Au lycée à Neuilly-sur-Seine, il se sent à part. **« On était une bande de potes pas trop dans le moule. On allait en warehouse, on s'intéressait aux contre-cultures. »** Il commence le droit, presque par réflexe. Mère députée, père journaliste spécialisé en économie. À table, on parle d'actualité, de législation, de régulation. **« J'ai eu beaucoup d'opposition avec mon père à l'adolescence. J'étais en réaction. »** Il crée ses premiers alias : Opposite Waves, Crypted. Des noms mystérieux, sombres, presque trop sérieux. Puis vient le Covid. Et là, changement de cap. Il n'a plus de temps, commence

à sortir ses premiers tracks. Il assume. **« Je me suis dit : j'ai envie de faire ça sérieusement. Je veux un nom qui me ressemble. Je m'appelle Aurélien Saillard. Asaya. C'est moi. »**

« MERCI JAMY »

Un jour, il publie un remix du générique de l'émission C'est pas sorcier. 'Merci Jamy' devient son premier buzz. Les gens rigolent, partagent. Il comprend alors que l'ironie peut être une arme de communication. Et de fidélisation. **« Je suis un fan inconditionnel de cette émission. Je la matais tous les soirs à 17h. J'avais même les revues, les goodies. J'adorais ce mélange de vulgarisation scientifique et d'humour. Il y avait une mise en scène, des blagues, des personnages... Et je me souviens très bien m'être dit, déjà très jeune : "Quelle générosité !" »**

En 2021, le projet prend forme. Il se démarque par une musique à la croisée de la funk, de la house rapide, du breakbeat. Une énergie constante, une envie de danser sans prétention, mais avec style. **« Je fais de la fast-funk. C'est venu un peu par erreur, au départ. En loupant mes transitions sur de la funk que je mettais à des tempos trop élevés. Et ça a marché. Les gens ont aimé. »** Son EP 'Race in the Desert', en 2024, est un tournant. Il y implémente ses obsessions sonores : synthés DX7, basses Moog, énergie funky. **« C'est le premier où j'ai senti que j'arrivais à produire ce que j'avais en tête. J'ai eu de bons retours sur la scène parisienne. Ça m'a donné confiance. »**

A LA RECHERCHE DU CAMION

Mais Asaya ne fait pas que du son. Il imagine, scénarise, filme. Ses clips sont pensés comme des mini-films absurdes, souvent avec des



Photo : @emilysavy

voitures, toujours avec une touche de second degré. **« Je ne suis pas fan de bagnoles, mais j'adore leur esthétique. J'ai toujours fantasmé ce que ça donne en clip. »**

Et il y a le camion. Celui de C'est pas sorcier. Une quête folle, des semaines à chercher un modèle Kenworth W900. Il le trouve à Rennes, sans savoir qu'il a vraiment appartenu à l'émission. **« On arrive sur le site et on voit un panneau C'est pas sorcier. Déjà on tique. Puis le gars nous dit qu'il a enlevé les stickers la veille. Je fais : comment ça ? Descente d'organes. [rires] Je leur dis que c'est justement un remix de C'est pas sorcier. »** Le prestataire rapplique finalement une heure après, remet les stickers. Le tournage peut commencer. **« Pour l'anecdote, c'est le deuxième vrai camion de l'émission, pas le premier modèle de 1993. Mais c'est un vrai. Et ça a déclenché une série de réactions de fans de camions. J'ai appris qu'il y avait tout un monde. »**

DOUCE IRONIE

Ce sens du détail, ce goût de l'absurde, ce mélange de nostalgie pop et d'ironie douce, c'est ce qui définit Asaya. Il incarne un personnage un peu gauche, un peu loser magnifique, qu'il pousse dans ses clips comme une version légèrement caricaturée de lui-même. **« Je suis très second degré. Et je crois que mes potes m'ont beaucoup aidé à cultiver ça. On a un humour collectif très noir, très absurde. »** Sa mère le résume parfaitement : **« Il est vif, curieux, inventif, drôle. Il ne se laisse pas enfermer dans des cases. Quand on le voit louer ce camion, ça dit quelque chose de sa capacité à oser, à ne pas avoir peur du décalage. Il y a chez lui une vraie volonté de créer des univers. Il soigne tout : le décor,**

les personnages, l'atmosphère, la lumière. Il trace son propre chemin. » Aujourd'hui, il multiplie les concerts, les bookings en club et en festival. **« On le voit beaucoup moins qu'avant, forcément, car il est toujours en déplacement. Mais je vois tout ce qu'il fait sur Instagram. Et ça me rend très heureuse de le voir progresser. »**

MONTREZ SON RÉPERTOIRE

Ce qui frappe chez Asaya, c'est cette capacité à être créatif sans calcul, à avoir une vision personnelle tout en restant accessible. Il sort un morceau par mois dans une playlist SoundCloud appelée Engine Diagnostics, un prétexte pour expérimenter, pour tester ses limites et proposer des esthétiques très variées. **« C'est un laboratoire. Je veux fournir une discographie dense, multiple, montrer de quoi je suis capable. »** Engine Diagnostics, c'est aussi une idée de branding. Un univers visuel proche du garage, du contrôle technique, avec des clips et visuels volontairement bruts, bricolés. Pour un garçon qui s'est formé tout seul à After Effects, Premiere ou Final Cut, c'est une manière de lier l'image et le son. **« Même si je suis aidé maintenant, j'ai tout appris en bidouillant. Mes premiers clips, c'était du stop-motion avec des dessins de potes. Maintenant j'ai une équipe. Mais la base est là. »** Il a toujours su bien s'entourer. Julie, Gabriel, Harry et Laura, ses camarades d'école de ciné qui ont monté La P'tite Prod, l'aident à structurer ses idées les plus folles. Pour son dernier clip, celui de 'Merci beaucoup Jamy', il reconstitue le studio de tournage, recrée les maquettes scientifiques de C'est pas sorcier avec les moyens du bord. **« C'est pas que pour le style. Je veux que mes vidéos racontent quelque chose. Et si possible, que ce soit marrant. »**



LE PROJET TRENCH METHOD

L'humour, justement, est central dans son projet. Un humour second degré, nourri par YouTube, les blagues entre amis, une fascination pour les figures un peu ratées, les anti-héros maladroits. **« J'aime bien ce personnage du DJ qui se fait rouler dans la farine. C'est moi. Je suis parfois un peu niais, je fonce, je réfléchis après. Et je trouve ça drôle. »** Asaya pousse cette logique dans Trench Method, son duo avec T. Herr. Deux détectives qui ont quitté la police mais qu'on rappelle pour sauver la musique. Sur scène, ils portent trench et cravate. Sur les réseaux, ils vivent des aventures à la OSS 117, entre enquêtes foireuses, basses lourdes et clin d'œil aux classiques de la French Touch. **« On veut raconter des histoires. Pas juste jouer. »** L'univers est pensé comme un film. **« On bosse les visuels comme un long-métrage. On écrit des scénarios, on imagine des scènes. T. Herr a une grosse culture ciné, moi plus de la pub. Mais on se complète. »**

CONSTRUIRE SON PROPRE IMAGINAIRE

Ce binôme, c'est aussi un moyen pour lui d'explorer une esthétique plus noire, plus organique, inspirée de Gesaffelstein ou de Justice. Ça s'éloigne de son projet solo, plus solaire, plus funky. **« Trench Method, c'est un terrain de jeu à part. On joue les flics ratés mais on veut que la musique cogne. »** Et pourtant, il garde une cohérence : celle d'un artiste qui pense ses projets comme des univers à part entière. **« J'ai toujours kiffé les artistes qui construisent un imaginaire. Même les plus grands. MJ avec Thriller par exemple... Ils ont tous une mythologie. »** Ce travail sur le détail, sur la narration, se retrouve même dans ses teasings. Il conçoit chaque sortie comme un petit feuilleton. À chaque track son visuel, sa

phrase d'accroche, son petit clin d'œil rétro ou ironique. Il se filme dans des garages, des parkings, des zones industrielles. Comme une publicité. Car c'est bien cela qu'il aurait fait s'il n'avait pas réussi dans la musique.

LE RÊVE D'EDC LAS VEGAS

L'esthétique d'Asaya tient à cette tension permanente entre rêve et réalité. Il joue avec l'imaginaire des grands films, des clips iconiques, tout en gardant les pieds dans le bitume. Il prend le rétro comme une matière vivante. Il pastiche sans moquerie. Il reconstruit une mémoire collective avec ses propres codes. Son rêve aujourd'hui ? La scène BassPod à EDC Las Vegas. **« J'ai tellement maté de vidéos de ce spot. Je viens de la scène dubstep, bass music. C'est un goal. Ce festival, en plus, se déroule maintenant sur le circuit NASCAR, et visuellement c'est incroyable. Je suis matrixé par leur scénographie. C'est un fantôme. C'est celui qui parle à mon cœur. »** Avant ça, il y a encore des étapes. De la fast-funk à Trench Method, des vinyles de Paris aux festivals d'Europe, il trace son sillon. Sans plan de carrière rigide, mais avec une conviction solide : faire les choses sérieusement sans jamais se prendre au sérieux. **« Je suis un peu un Yes Man. Je dis oui, je fonce. Et parfois, ça donne de belles histoires. »** Asaya appartient à cette génération d'artistes qui ne demande pas la permission. Il compose, mixe, filme, écrit, teste, se trompe, recommence. Il a pris un autre chemin que celui que son environnement lui traçait. Et il y avance désormais avec cette tranquille assurance qu'ont ceux qui ont trouvé leur voie, parce qu'ils l'ont eux-mêmes construite.



'UNREASONABLE BEHAVIOUR'

(F COMMUNICATIONS, 2000)

LAURENT GARNIER

Un quart de siècle plus tard, la raison vacille toujours. L'album reste un uppercut : un album libre, dense et indocile, où la techno défie la norme.

En octobre 2000, Laurent Garnier sort 'Unreasonable Behaviour'. Un titre d'album en forme de manifeste — celui d'un artiste qui, à l'aube du nouveau millénaire, refuse de se laisser enfermer dans une case. Déjà reconnu comme l'un des grands architectes de la scène techno française, Garnier signe ici un disque d'une liberté rare pour son époque. Vingt-cinq ans plus tard, l'objet reste d'une modernité désarmante.

Le disque s'ouvre avec 'The Warning', crescendo d'angoisse cinématographique porté par une basse rampante et des nappes brumeuses. On comprend d'entrée que ce ne sera pas un simple album de club, mais une œuvre pensée dans la durée, aux contours sinueux. Suivent 'City Sphere' et 'Forgotten Thoughts', deux pièces ambient qui installent un climat introspectif, presque désabusé. Puis arrive l'explosion. A commencer par 'The Sound Of The Big Babou'.

TORDRE LES GENRES

Car 'Unreasonable Behaviour', c'est aussi un cri de révolte. 'The Man with the Red Face', bien sûr — sommet techno-jazz enregistré live avec le saxophoniste Philippe Nadaud, devenu depuis un classique absolu du genre. Mais aussi le breakbeat abrasif de 'Dangerous Drive', ou l'énergie drum'n'bass de 'Communications from the Lab'. Garnier fait feu de tout bois et embrasse toutes les facettes de la musique électronique de l'époque, avec son sens du storytelling.

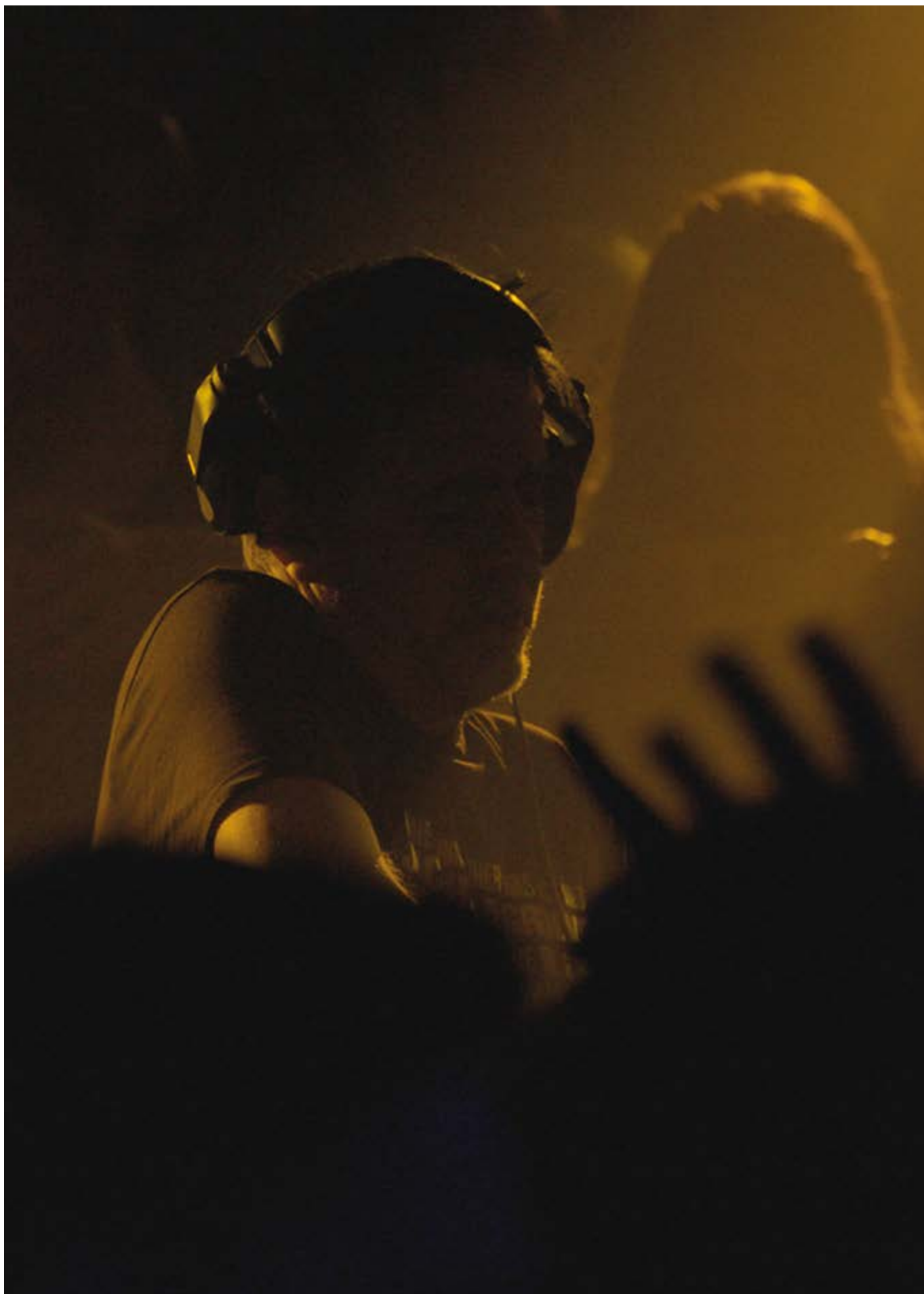
Là où nombre de producteurs de l'ère techno se limitaient à l'efficacité du dancefloor, Laurent Garnier ose la narration, l'hybridation, l'émotion. Son passé de DJ et animateur radio, sa culture musicale tentaculaire — de la house de Chicago au jazz modal — irriguent chaque seconde de ce disque. Il y a dans 'Unreasonable Behaviour' une volonté de tordre les genres, de ne jamais choisir entre puissance physique et subtilité d'écriture.

LIBERTÉ TOTALE

Produit avec soin et édité sur le label F Communications qu'il dirigeait avec Eric Morand, l'album sonne encore aujourd'hui avec une clarté impressionnante. Le mix est précis, organique, presque analogique par moments. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de ses morceaux sont encore écoutés aujourd'hui, notamment 'Greed', l'un des tracks les plus sombres et obsédants du disque, ou encore 'Last Tribute from the 20th Century', mélodie funèbre qui clôt l'album comme un adieu au siècle.

À l'heure où la techno est souvent ramenée à une esthétique fonctionnelle et industrielle, réécouter 'Unreasonable Behaviour', c'est se rappeler qu'elle peut aussi être littéraire, ouverte, libre. Garnier y injecte autant de politique que de poésie, refusant l'uniformité sonore pour défendre une idée de la musique comme terrain de jeu et de prise de parole.

Vingt-cinq ans après sa sortie, 'Unreasonable Behaviour' n'a rien perdu de son pouvoir d'évocation ni de sa pertinence. Mieux : dans un paysage électronique parfois aseptisé, il sonne plus vivant et radical que jamais. Un album culte ? Non, une leçon d'indocilité artistique.



BOOTSHAUS

TECHNO DE COLOGNE

Placé par le public dans les meilleurs clubs du monde depuis plus d'une décennie dans le cadre du Top100Clubs, le Bootshaus est un lieu à part. S'il convie aujourd'hui les plus grands DJs, celui-ci n'a jamais renié ses racines punk et a su bâtir un lien fort avec son public. Retour sur l'histoire de cette institution du clubbing dont le rayonnement s'étend bien au-delà du Rhin.

Lorsque l'on évoque l'Allemagne et les musiques électroniques, difficile d'imaginer autre chose que Berlin et sa relation symbiotique au clubbing. Pourtant, depuis plus de 10 ans, ce n'est pas le Berghain ou le Sisyphos qui s'enracinent dans le Top100 Clubs de DJ Mag mais le Bootshaus, ancien hangar à bateaux centenaire situé sur les rives du Rhin, au nord-est de Cologne. Au début des années 2000, après avoir connu plusieurs vies et sous l'impulsion d'une nouvelle équipe, le club se consacre pleinement aux musiques électroniques. A une époque où la minimale prend d'assaut les dancefloor, les bookers du Bootshaus prennent le contrepied – par passion plus que par calcul – et programment la vague d'artistes électro bercée d'influences rock qui pointe son nez. Chargé du

booking depuis les débuts du Bootshaus, Ulrich Rauschenberger se souvient : « J'ai eu la chance de programmer Laurent Garnier avec son groupe de jazz, le live de Modeselektor, on a fait des nuits Ed Banger, on a fait jouer Stephan Bodzin, Gesaffelstein... Ça a commencé à attirer des gens en dehors de Cologne parce qu'on ne voyait pas ce genre d'artistes par ici, pas même à Bruxelles ou alors très rarement. C'est comme ça que le nom du Bootshaus s'est fait connaître, par le bouche à oreille car il n'y avait pas encore les réseaux sociaux. Ça a pris un moment, mais quand on a été identifié, c'était pour de bon. » Positionné stratégiquement au carrefour de l'Allemagne, de la France, de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg, le Bootshaus attire tous les passionnés



de musique électronique de la région, qui viennent y entendre des artistes peu programmés en dehors des sentiers battus. Un public qui, à l'époque, vient aussi se dévouer sur un dancefloor remplie d'une énergie punk difficile à imaginer aujourd'hui. **« Les DJs avaient un background rock, des artistes comme SebastiAn, Mr Oizo ou Boys Noize ne ressemblaient pas aux DJs d'aujourd'hui, on aurait dit des rock stars »,** se souvient Ulrich qui, en 2025, arbore un look que n'auraient pas renié les DJs les plus punk de l'époque. **« C'était le chaos, ça venait de notre culture rock et on cultivait ça, tout comme les DJs qu'on programmait. Ce qu'il se passe dans le booth se reflète dans la foule. Si tu vois un DJ sauter dans le public depuis la scène, ça va immanquablement provoquer une réaction. »** A la fin des années 2000 pourtant, l'ambiance change radicalement, noyée sous la vague EDM qui déferle un peu partout. **« Ces types étaient l'inverse de rock stars. Beaucoup avaient des ghost producers, ils ressemblaient à tout le monde et se ressemblaient tous. Ils avaient tous cinq tour managers avec eux et il fallait que rien ne dépasse. Bien sûr, ça a tué la vibe chaotique qu'on aimait »** regrette Ulrich. Mais, dans un jeu de vases communicants, ce que le Bootshaus a perdu en atmosphère, il l'a gagné en popularité. **« Quand l'EDM et la dubstep sont arrivées et que les réseaux sociaux se sont démocratisés, ça a commencé à vraiment décoller. Il y avait un nouveau son et une hype qui faisait affluer un public jeune. »** Le club, avec sa capacité de 2000 places, programme alors les DJs les plus populaires de la planète, de David Guetta à Avicii, et s'installe comme un lieu majeur du clubbing en Allemagne et en Europe. Au fil des ans, les trois salles que sont la

Main Room, la BLCKBX (et son plafond constellé de ventilateurs qui renforce l'esthétique industrielle du lieu) et Dreherei font l'objet d'un travail poussé sur la forme comme sur le fond. La grande salle, en plus de son système son Funktion-One, intègre des effets dignes de festivals : flammes propulsées au-dessus du dancefloor, canons à Co₂... Devenu une institution, le Bootshaus, qui n'a plus quitté les dix premières marches du Top100Clubs de DJ Mag depuis 2019, doit désormais travailler dur pour rester pertinent malgré les nouvelles tendances et continuer de séduire les nouvelles générations du clubbeurs, comme l'explique Ulrich : **« Il faut rester à l'affût de ce qu'il se passe. Notre avons dans notre équipes des jeunes qui s'occupent de nos soirées Chrome ou Unreal. Ils ont par exemple booké Brutalismus 3000 dans notre deuxième salle, la BLCKBX. C'est fou de se dire qu'on les a fait jouer dans une salle de 180 personnes, mais c'est parce qu'ils ont été rapides pour déceler leur talent et les faire venir. C'est ce genre de chose qui permet de construire la légende d'un club. »** Fragilisé par l'inflation sans fin des cachets des DJs, le Bootshaus peut compter sur capacité à flairer les évolutions de la scène électronique et sur sa diversification avec des événements hors les murs comme le Nibirii Festival (*voir notre reportage p.72*) pour rester à flot. **« On a prévu de rafraîchir le DJ booth pour lui donner un aspect iconique, tel qu'il a pu l'avoir par le passé, et on continue de rester attentif aux tendances. Si la techno, la hard techno ou le hardgroove sont populaires aujourd'hui, ça ne va pas durer et il faudra être sur le coup pour le prochain gros truc et rester pertinent. »** Rendez-vous au Bootshaus donc, pour pogoter sur un set de DJ Snake ou découvrir les futures stars du DJing...



BRUNCH ELECTRONIK

📍 Paris
OÙ

📅 15
DATE les 4 et 5 octobre

Fatigué.e de vous coucher à 7h du mat après une énième nuit en club ? Le Brunch Electronik vous tend les bras. Les 4 et 5 octobre, le festival propose deux journées (13h-23h) pour danser sans dérégler votre horloge biologique, au son de sets d'artistes de premier plan : Mau P, Kungs, Peggy Gou, Chris Stussy, Bradley Zéro... De quoi profiter pleinement de la fin des open-air depuis l'Hippodrome de Vincennes, avant le retour de l'hiver.



SONORA X ALL NIGHT LONG

📍 Villepinte
OÙ

📅 15
DATE le 18 octobre

Sonora et le label All Night Long font équipe pour une soirée aux allures de festival. Dans le monumental Parc Expo de Villepinte, aux abords de la capitale, les deux entités proposent un line-up XXL composé de stars internationales comme de grands noms de la scène française. Au programme : NTO, ARTBAT, Miss Monique, Acid Arab, Joachim Pastor, TDJ, Urumi, Marion di Napoli, Mandragora... Il ne manque que vous.

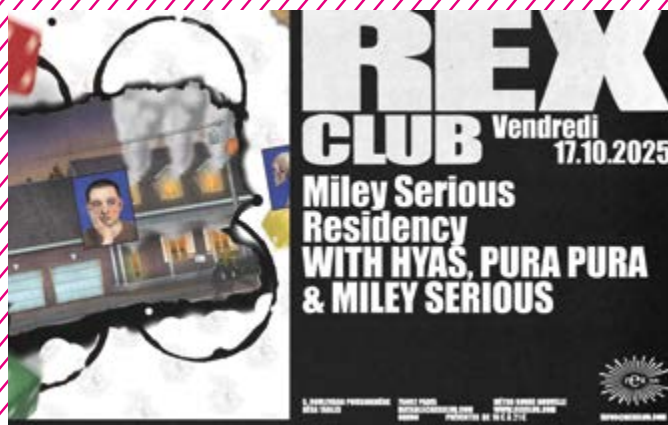


GREEN PARADIZE FESTIVAL

📍 Bègles
OÙ

📅 15
DATE les 3, 4 et 5 octobre

La région bordelaise se dote d'un nouveau festival avec l'arrivée du Green Paradize. Pour sa première édition dans le parc de Mussonville, à Bègles, l'événement propose une programmation aussi qualitative qu'éclectique où le blues funky de Keziah Jones côtoie le thérémime sous stéroïdes de Mezerg, la pop psychédélique made in Turquie d'Altin Gün, l'EBM de Kompromat et les envolées électroniques de The Blaze.



MILEY SERIOUS X PURA PURA X HYAS

📍 Paris
OÙ

📅 15
DATE le 17 octobre

Fidèle résidente du Rex, la DJ et productrice Miley Serious entame cette nouvelle saison (la quatrième) dans le mythique club des Grands Boulevards avec une affiche de choix composée de Pura Pura et Hyas. Amateurs de fusions avant-gardistes entre rap, techno, house et plus encore, cette soirée est pour vous !



LONS ELECTRONIC FESTIVAL

📍 Lons
OÙ

📅 15 les 24 et
DATE 25 octobre

Pour sa cinquième édition, le Lons Electronic Festival se dédouble ! Deux soirées pour deux fois plus de son, avec un line-up 100 % électronique qui réjouira autant les fans de house que de bass music ou d'EDM. Rendez-vous les 24 et 25 octobre pour danser au son de Showtek, Leblanc, R3hab, Cascada, Etienne de Crécy, Mosimann, Oriska, Retrovision, Upsilon ou encore Miss Pepper. Le samedi, rendez-vous place de la Liberté pour un before ouvert à tous !

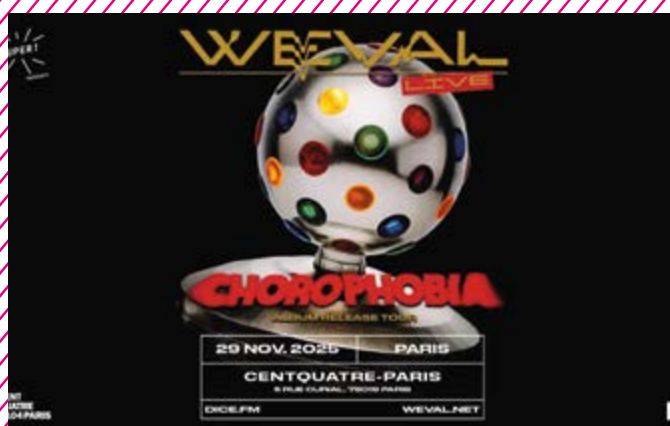


MADAME LOYAL RENNES

📍 Rennes
OÙ

📅 15 les 7 et
DATE 8 novembre

Madame Loyal revient poser ses valises à Rennes pour deux jours de son et d'attractions en tous genres. En plus des manèges, acrobates et autres shows pyrotechniques qui font le charme de cette fête foraine électronique, le public rennais profitera d'une programmation particulièrement bien sentie. Cassius, Odymel, Bamounou, Yasmin Gardezi, I Hate Models, Shlomo, Perceval... Que vous aimiez taper du pied sur de la hard techno ou transpirer sur de la house, vous trouverez aisément votre bonheur.



WEVAL EN CONCERT

📍 Paris
OÙ

📅 15 le 29 novembre
DATE

Avec son (excellent) nouvel album 'Chorophobia', paru chez Ninja Tune, Weval offre enfin au public une pure musique de club, sans jamais se départir des sonorités organiques et psychédélices qui font son originalité. En attendant de découvrir leur nouveau live au 104 fin novembre, rendez-vous p. 46 pour lire notre interview.



KOMPROMAT EN CONCERT

📍 Paris
OÙ

📅 15 le 27 novembre
DATE

Kompromat est de retour dans la capitale pour défendre son deuxième album 'PLAYING / PRAYING', dans l'enceinte du Zénith de Paris. Avec sa techno matinée de cold wave, d'EBM et de pop, le duo mené par Rebeka Warrior et Vitalic s'est imposé comme l'un des projets les plus intéressants de ces dernières années, en particulier sur scène où les morceaux révèlent toute leur intensité. Bref, un concert à ne pas louper, à Paris ou lors des autres dates d'une tournée hexagonale qui passera par Nîmes, La Rochelle, Saint-Malo ou encore Reims.



NIBIRII FESTIVAL

À mi-chemin entre messe rouge industrielle et transe sous les arbres, Nibirii a confirmé cette année son statut de rendez-vous immanquable. Hard techno, drum & bass et psytrance : un cocktail explosif devenu rituel pour une génération.

À peine une heure de Cologne, la ville s'efface derrière soi. La route se resserre, les immeubles disparaissent une fois quitté Düren, et tout à coup le paysage s'ouvre sur un lac cerné de chênes. Dans l'air flotte déjà cette poussière jaune qui va accompagner tout le week-end. Elle s'élève au moindre pas, pique la gorge, s'accroche aux vêtements. Les festivaliers en rient plus qu'ils ne s'en plaignent : **« Sans cette poussière, ce ne serait pas vraiment Nibirii »,** sourit Anna, 26 ans, de Cologne, un foulard humide autour du cou pour respirer un peu mieux. Elle explique qu'à chaque édition, elle retrouve cette odeur sèche de sable chauffé, **« comme une madeleine de Proust, mais version festival ».**

Cette année avait une saveur particulière : le Nibirii célébrait ses cinq ans. Cinq années seulement et déjà l'impression d'être devenu une tradition pour certains. Derrière l'événement se cache le Bootshaus, club mythique de Cologne, souvent classé parmi les meilleurs du monde (voir notre Story p. 68). Sa patte se sent partout : dans la précision de l'organisation, dans la programmation

qui alterne gros noms et découvertes, mais aussi dans l'atmosphère. Ceux qui fréquentent le Bootshaus retrouvent ici une extension de leur univers, mais en plein air, les pieds dans le sable.

L'ESTHÉTIQUE HARD TECHNO EN PLEIN JOUR

Dès l'entrée, les regards se posent sur les silhouettes. Les tenues racontent l'époque : torsos nus ruisselants, harnais de cuir serrant la peau, jarretelles noires, minijupes et baskets métalliques déjà tachées de poussière, lunettes de soleil d'occasion. La hard techno a imposé ses codes visuels, mais on devine aussi d'autres influences : noir berlinois pour les uns, couleurs psychédélics de la Goa pour les autres. **« Ce que j'aime ici, c'est qu'on peut s'habiller comme on veut. Personne ne juge. Tu peux porter un harnais en cuir à midi et personne ne te regarde de travers »,** explique Lea, 25 ans, venue de Düsseldorf avec ses deux meilleures amies. Elle rit en expliquant que ses parents, inquiets, lui avaient demandé : **« Tu ne vas pas dans un de ces festivals extrêmes ? »** Elle leur a simplement répondu : **« Si, mais c'est ça la beauté de Nibirii, on se libère de tout. »**

Le site s'organise comme un labyrinthe. Au centre, impossible de manquer la massive Unreal Stage : un bloc industriel et un gigantesque panneau rouge qui clignote comme une alarme. C'est la scène la plus imposante, mais aussi la plus controversée. **« On a**



parfois l'impression d'être dans un festival Unreal Germany et pas au Nibirii », soupire Sven, 30 ans, habitué des cinq éditions. Pourtant, difficile de détourner le regard lorsque la nuit tombe et que les grands noms s'y succèdent.

IMMERSION TOTALE

Le vendredi soir, Alignment embrase la scène. Ses kicks résonnent comme des coups de masse, chacun amplifié par la lumière rouge qui pulse en cadence. Les visages de la foule se figent dans ce halo incandescent, les corps se tordent mais ne rompent pas. Matthias, 24 ans, étudiant à Bonn, raconte encore abasourdi : **« J'ai l'habitude des clubs de Cologne, mais là c'était autre chose. C'était comme si la musique ne sortait pas des enceintes, mais du sol. Je la sentais dans mes os. J'ai dû m'arrêter deux fois tellement ça cognait, mais je ne pouvais pas m'éloigner. »**

Plus tard, l'Unreal bascule dans une autre dimension avec Shlomo et Dyen, réunis pour un b2b fiévreux. La foule devient un organisme unique, qui se contracte et se relâche au gré des drops. Tanja, 28 ans, venue de Cologne, se souvient : **« Je regardais autour de moi, et je voyais des centaines de visages crispés, comme en transe. C'était beau et terrifiant à la fois. Je me suis dit : si quelqu'un arrêta la musique maintenant, on s'effondrerait tous**

d'un coup. » Et le lendemain, lorsque Rikhter apparaît, silhouette masquée, la scène change de nature. Le son devient glacial, mécanique, presque militaire. On ne danse plus, on subit. **« J'avais l'impression d'être dans une église rouge et métallique »**, ajoute-t-elle. Ses amis hochent la tête : personne n'a trouvé les mots justes, mais tous ont ressenti cette atmosphère de messe noire.

TEMPÊTE DANS LES BOIS

Mais Nibirii ne se résume pas à cette cathédrale industrielle. Il suffit de s'enfoncer un peu dans les bois pour basculer dans un autre univers : la Forest. Ici, la drum and bass règne. La scène est circulaire, le son est diffusé en 360°. Chaque drop est une attaque surprise : une basse qui surgit derrière l'épaule, une voix qui tombe du ciel, un snare qui claque sur le côté. L'effet est total : impossible de rester immobile. Le vendredi, Delta Heavy, Friction, Bou ou encore Andy C déclenchent une tempête. Puis vient Subtronics en closing du festival. La poussière se lève sous les pieds qui martèlent le sol, les danseurs se heurtent, se relèvent, repartent. Pogos et murs de la mort s'enchaînent. Till, 29 ans, d'Aachen, n'en revient toujours pas : **« Je vais à beaucoup de concerts de métal, et pourtant je n'ai jamais vu une telle intensité dans un festival électro. C'était la même violence, mais avec plus de sourires. J'ai vu des mecs tenir huit heures**



dans la forêt, sans bouger d'un centimètre. Quand tu ressors, t'as l'impression d'avoir fait un combat. »

Le samedi, la surprise s'appelle Nogata. Pas la plus connue, pas la plus attendue, mais peut-être la plus marquante. Son set est une claque. Les danseurs, fatigués par la veille, retrouvent soudain une énergie neuve. Des cercles se forment, des cris éclatent, les bras se lèvent. Jan, 26 ans, d'Aachen lui aussi, témoigne : **« J'étais venu pour Sub Focus, mais c'est Nogata que je retiendrai. J'ai fermé les yeux et j'avais l'impression que les arbres bougeaient avec nous. Quand elle a lâché certains drops, c'était comme un tremblement de terre. Je crois que je n'ai jamais autant crié. »** Quand la basse retombe, tout le monde se regarde, incrédule. La forêt a vibré comme jamais.

UNE COMMUNION SOUS LES ÉTOILES

En fin de journée, le chemin mène naturellement vers la Pyramid, scène élégante, presque cérémoniale. Ses lignes géométriques se découpent dans le ciel, et lorsque les feux d'artifice éclatent derrière elle, chaque set devient une liturgie. Le vendredi, Neelix et Mandragora hypnotisent la foule. Leurs basses se synchronisent aux gerbes lumineuses qui embrasent la nuit, et la foule tout entière bascule dans un état de grâce. Felix, 24 ans, étudiant à Bonn, raconte : **« Je n'avais jamais vécu un moment pareil. Tout le monde s'est arrêté de bouger pour regarder le ciel. Et pourtant, la musique continuait, et c'est comme si elle nous portait tous en même temps. C'était plus qu'un concert, c'était une communion. »**

Le lendemain, Alfred Heinrichs impose sa trance hallucinée. Les danseurs ferment les yeux, se laissent porter, certains tombent à genoux avant de se relever en riant. **« Je ne suis pas un fan de trance normalement, mais là j'ai compris »,** souffle Lukas, 27 ans, avant qu'il ne découvre Holy Priest. Et le dimanche, c'est l'apothéose : Vini Vici avant qu'Infected Mushroom déploie un live

set qui traverse vingt ans d'histoire psytrance. Les quadragénaires sourient en reconnaissant des classiques, les plus jeunes découvrent un univers qu'ils n'avaient jamais approché. Tous dansent ensemble, reliés par une même pulsation.

UNE PARENTHÈSE AU BORD DE L'EAU

Si la masse rouge de l'Unreal et la violence de la Forest captent l'essentiel des énergies, le Nibirii se joue aussi dans ses espaces plus intimes. Le chemin qui mène à la Lagoon longe le lac, l'air y est plus humide, plus frais, presque apaisant après l'étouffement de la poussière. La scène n'a rien d'imposant, et c'est précisément ce qui en fait sa force. On y danse de près, les yeux dans ceux du DJ, sans barrières massives ni écrans géants. Le vendredi soir, Funk Tribu transforme le sable en piste incandescente. Les danseurs sautent, se croisent, se sourient.

Un peu plus tard, Bad Boombox déchaîne une ferveur encore plus directe. Son énergie est brute, sans fioriture, et le public répond instantanément. **« Ici, pas besoin d'artifices, juste de bons morceaux »,** dit Maren, 22 ans, de Dortmund, encore essoufflée après avoir hurlé tout son set. Autour d'elle, des amis se tiennent par l'épaule, les visages marqués par le sable mais radieux. La Lagoon est cette respiration où la fête redevient humaine, à taille réelle. **« J'ai passé trois heures ici sans voir le temps passer »,** ajoute Lukas, 31 ans. **« À l'Unreal, tu subis la musique, ici tu danses avec elle. »**

HIDDEN, LE SANCTUAIRE

Plus discrète encore, presque cachée dans les arbres, la Hidden fait figure de repaire. C'est la scène des fidèles, des « anciens ». On ne vient pas ici pour le décor ni pour les effets spéciaux, mais pour la musique et la proximité. Jonas, 31 ans, n'a manqué aucune édition : **« Chaque année, je retrouve les mêmes têtes ici. C'est comme une**



petite famille. On ne se connaît pas tous par nos prénoms, mais on se reconnaît. » On y croise ceux qui n'ont plus besoin d'être impressionnés, ceux qui viennent chercher une continuité plutôt qu'un spectacle. Les accolades remplacent les selfies, et les sourires sont ceux d'une tribu qui se retrouve.

La météo, cette année, leur a offert des conditions idéales. Pas de chaleur écrasante, pas de pluie battante : un ciel couvert, doux, qui permettait de danser des heures sans chercher l'ombre. Même la poussière semblait plus tolérable que d'ordinaire. **« On a eu de la chance, vraiment »**, commente Clara, 27 ans, de Düsseldorf. **« J'ai fait des festivals où tu suffoques dès qu'il fait 30 degrés. Ici, j'ai dansé de midi à minuit sans jamais me sentir mal. »**

ÉTAT DE TRANSE CONDENSÉ

Le format horaire, lui aussi, a séduit. Midi-1h : treize heures intenses mais maîtrisées. Pas de marathon jusqu'à l'aube, pas de visages détruits à neuf heures du matin. **« C'est parfait »**, tranche Patrick, 33 ans. **« On vit tout à fond, mais on rentre encore avec un peu d'énergie. Je préfère ça à ces festivals qui te lessivent jusqu'au bout. »** À minuit, certains regrettent que ça s'arrête déjà, mais la majorité savoure ce rythme équilibré, qui laisse la mémoire plus nette et le corps moins brisé.

Et pourtant, dans cette apparente douceur, le festival n'a rien perdu de sa fureur. A la Forest, Eptic livra un set qui ressemble à une déflagration. En témoigne la foule explosant en cercle. **« J'ai cru que mes jambes allaient lâcher, mais impossible de m'arrêter »**, confie Daniel, 23 ans. Sur la Pyramid, Vini Vici propulsa le public dans une psytrance euphorique, bras levés, yeux fermés, comme une

célébration païenne. Et à l'Unreal, I Hate Models mélangea violence et mélancolie, offrant un moment suspendu où des milliers de danseurs se figèrent soudain, avant de replonger dans la transe.

UNE TRIBU QUI SE SÉPARE

Ce qui frappe le plus, au-delà des scènes et des artistes, c'est la nature du public. Pas vraiment d'internationaux venus en charter, pas de foules bariolées de drapeaux. Ici, tout le monde est allemand, ou presque. Les accents de Rhénanie dominant, les histoires se ressemblent : étudiants en pause, jeunes actifs de Cologne, quadragénaires fidèles. Et derrière les apparences se cache une même convivialité. On partage son eau, on discute avec des inconnus, on se donne rendez-vous « à la Pyramid » comme au clocher d'un village.

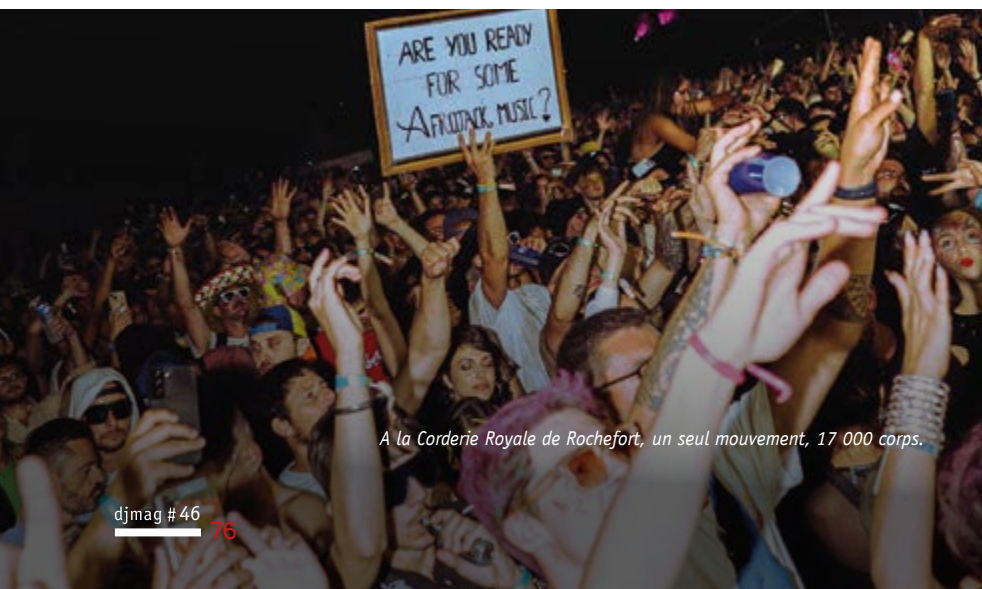
Le dimanche soir, quand les dernières notes s'éteignent et que le lac retrouve son silence, un parfum étrange flotte encore. La poussière, toujours, mais aussi cette impression d'avoir vécu un moment intense. Les festivaliers repartent calmement, vers leurs tentes, leurs voitures ou les premiers trains. Pas de chaos, pas d'évacuation brutale. Une tribu qui se sépare sans drame, le sourire encore accroché. En cinq ans seulement, le Nibirri s'est imposé comme un rendez-vous unique, notamment pour les 50 000 festivaliers au compteur cette année. Pas la démesure des géants internationaux, pas la sophistication des mastodontes, mais une identité propre : locale, fidèle, intense. Ses excès sont mesurés, ses faiblesses assumées. **« Nibirri, c'est chez nous »**, dit Lea, qu'on recroise avant de prendre notre ultime taxi. Et dans ses mots résonne tout ce qui fait la singularité du festival : plus qu'un événement, un rituel qui a déjà marqué une génération.



STEREOPARC

Le Néerlandais Afrojack a signé un closing XXL, refermant de la plus belle des manières l'édition 2025.

Les 18 et 19 juillet, Stereoparc a accueilli 17 000 spectateurs dans l'enceinte majestueuse de la Corderie Royale de Rochefort (Charente-Maritime). Afrojack, Amélie Lens, Tchami, Mosimann, Stella Bossi, Trinix ou encore W&W ont rythmé deux jours intenses non loin de l'océan.



A la Corderie Royale de Rochefort, un seul mouvement, 17 000 corps.



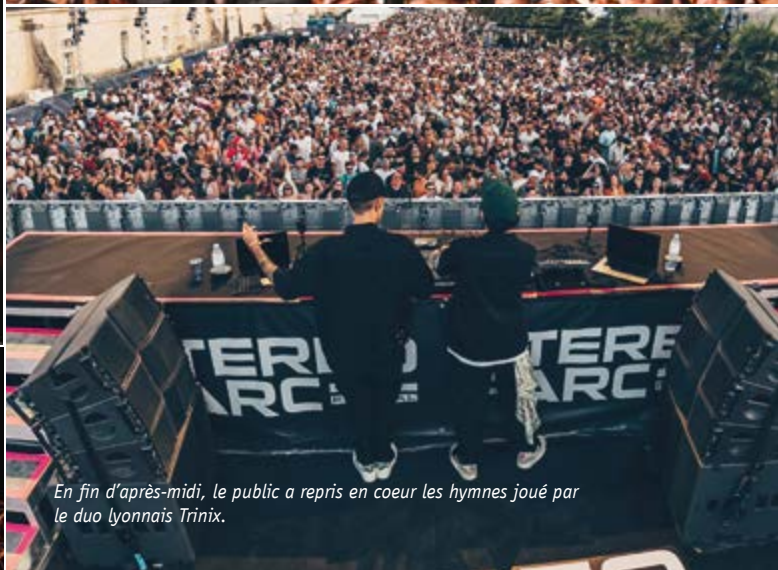
Toujours avec autant d'énergie, Amélie Lens a imposé sa techno martiale comme une transe collective.



Lunettes vissées derrière ses platines, Mosmann a jonglé entre chant et mix avec une intensité presque rock.



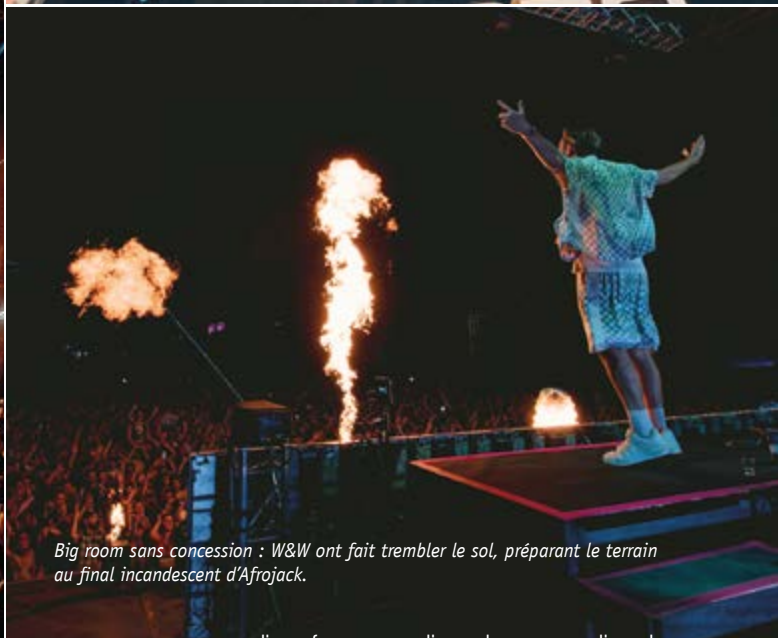
Le lyrisme de Stella Bossi contrastait avec la brutalité du son.



En fin d'après-midi, le public a repris en coeur les hymnes joué par le duo lyonnais Trinix.



Feu d'artifice de lumières et d'adrénaline, Tchami a offert une messe future house le samedi soir.



Big room sans concession : W&W ont fait trembler le sol, préparant le terrain au final incandescent d'Afrojack.

CLUBBING

Photos : Gabriel Monnet

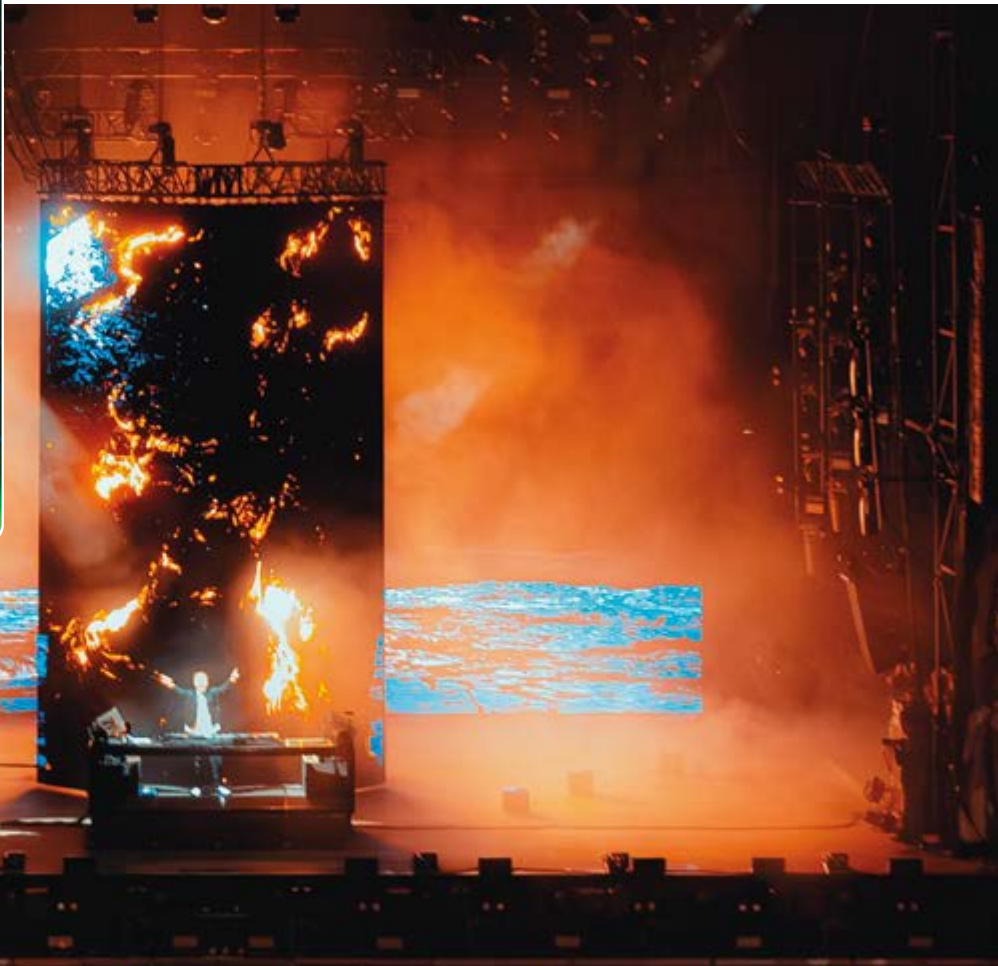
DAVID GUETTA

FAIT PLEUVOIR LES HITS

SUR LE PALÉO FESTIVAL

Le 27 juillet dernier, David Guetta clôturait la 48^{ème} édition du Paléo Festival de Nyon. Les intempéries n'auront en rien érodé la motivation du public comme du DJ, qui a offert au public du plus grand festival musical de Suisse un show impressionnant, émaillé de ses nombreux tubes. Retour en images sur le set du Français au coeur d'une plaine de l'Asse entre eau et feu.







UNTOLD

Quatre jours, 470 000 festivaliers, un stade incandescent : pour ses dix ans, l'UNTOLD a plongé Cluj-Napoca dans une transe monumentale. Entre la blancheur hypnotique de la mainstage, les hommages vibrants et des shows inédits, la Roumanie a vécu une édition anniversaire inoubliable.



Alok a dévoilé en avant-première son show « Keep Art Human », accompagné de 45 danseurs.

Photo : Ceauz Ratiu



Photo : Florina Lupescu

D'un blanc immaculé, la MainStage reprenait les codes visuels des précédentes éditions.

Photo : Christopher Lazano



Selon les estimations, le festival aurait généré près de 120 millions d'euros pour l'économie locale.

Photo : Julien Duval



Martin Garrix, fidèle du festival, a signé un set exclusif pour le closing des 10 ans, le dimanche soir.



Drapeau roumain brandi fièrement, Armin van Buuren a enflammé la mainstage avec un set marathon de 3 heures, le vendredi.

CLUBBING



Photo: Christopher Luzzaro

Sandro Cavazza a rendu un vibrant hommage à Avicii, présent il y a dix ans.



Photo: Julien Daval

Artiste « surprise » de l'UNTOLD, Salvatore Ganacci a transformé la mainstage en théâtre électro délirant.

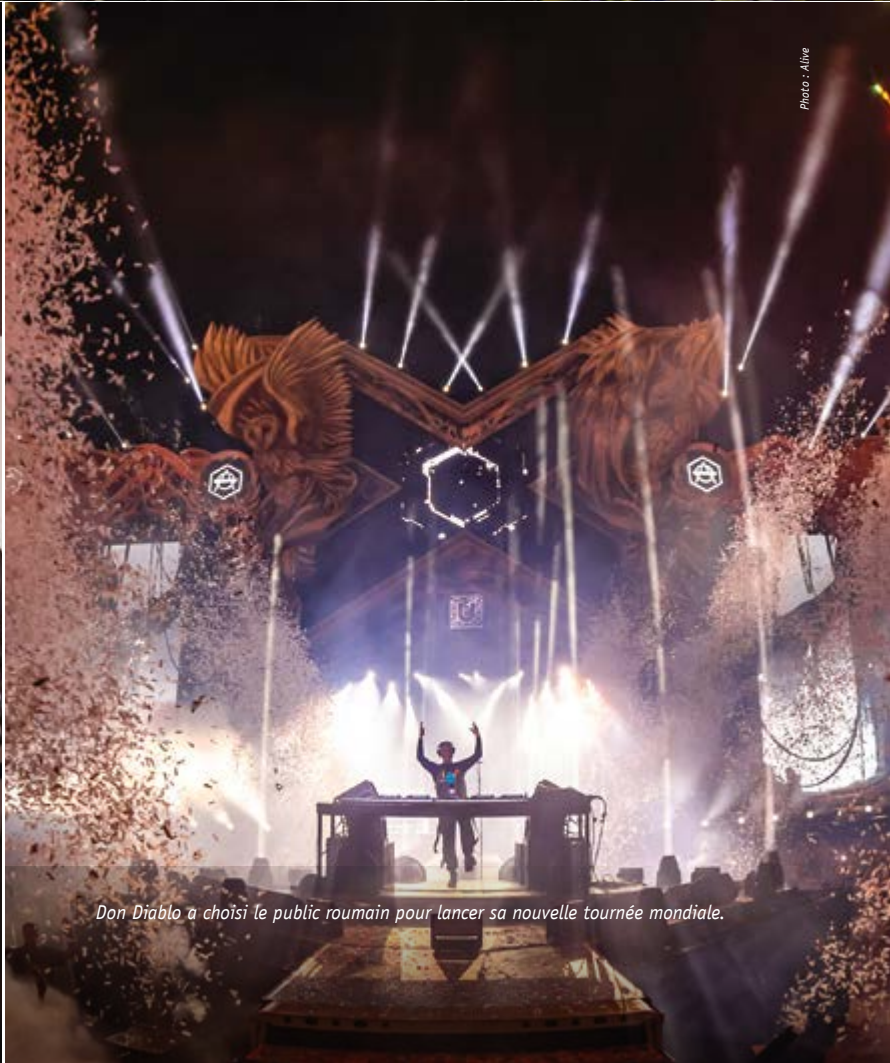


Photo: Alive

Don Diablo a choisi le public roumain pour lancer sa nouvelle tournée mondiale.

Photo : Christophe Lazzaro



Hugel, seul Français à jouer sur la mainstage, a fait exploser le stade au point que les vigiles ont dû bloquer les entrées.

Photo : Julien Duval



Dans l'enceinte de la Galaxy, l'underground brillait avec Adriatique, Green Velvet, Marco Carola, Black Coffee et la crème de la scène rominimal.

NANT'FFECT

UNE BOÎTE QUI FAIT DE L'EFFET

En 2025, voir des colonnes de flammes, des projections de CO₂ ou des feux d'artifices ponctuer les sets des DJs est devenu la norme lors des festivals électroniques. En coulisses, techniciens et artificiers s'affairent pour en mettre plein la vue au public dans une débauche d'effets pyrotechniques. Si vous habitez l'Hexagone, il y a de fortes chances que vous ayez déjà assisté à un show mis en effets par Nant'Effect, entreprise spécialisée qui travaille dans l'ombre pour certains des plus gros artistes et festivals du pays. Nicolas et Nadège Rouen, ses fondateurs, nous dévoilent les coulisses d'un métier peu connu mais particulièrement exigeant, où la sécurité passe avant toute autre considération.

Comment est né Nant'ffect ?

Nous avons commencé dans un tout petit bureau de 10 m² à deux il y a dix ans. Aujourd'hui nous sommes sept, plus 30 techniciens intermittents sur les shows. Lors de nos premières presta au LC-Club, l'ancien Warehouse, nous louions les machines pour l'organisation des soirées mousse ou tempête de neige, puis nous avons commencé à investir et à acheter une, puis deux, puis trois machines... Désormais, nous avons une soixantaine de lanceurs de flammes, qui tournent simultanément auprès d'artistes comme Booba ou Gims.

Qui des artistes ou des festivals fait appel à vos services ?

Il y a plusieurs possibilités ! Généralement, le producteur ou le directeur technique d'un artiste reçoit un visuel du light designer, avec la demande pour un certain nombre d'effets, et nous proposons alors un devis en fonction du nombre de dates, d'effets, de la taille des scènes... Les festivals peuvent aussi nous engager et proposer

aux différents artistes de passer par nous pour leurs effets, s'ils le souhaitent. Cela permet aux artistes de se mutualiser et de limiter les coûts car nous sommes déjà sur place.

Comment se déroule l'installation des effets ?

Je vais prendre en exemple le show de Will Smith au Cabaret Vert, l'un des derniers shows que nous ayons fait au moment où l'on se parle. Ils nous ont demandé de venir à 6 heures du matin pour monter les projecteurs de flammes et les canons à CO₂ selon un plan prédéfini. L'installation a duré jusqu'à 9 heures du matin. En fonction de la configuration, il faut parfois tout démonter, faire des marquages au sol et tout mettre sur le côté de la scène pour pouvoir tout remettre rapidement avant le show, en quelques dizaines de minutes.

Quelle est la marche à suivre pour assurer la sécurité des artistes, des professionnels et du public lors de l'utilisation d'effets potentiellement dangereux comme de la pyrotechnie ?



Nous avons tout un protocole mis en place plusieurs semaines avant chaque événement. Lorsque l'on reçoit la demande technique d'un artiste, nous devons l'adapter aux lois françaises et à la hauteur de la scène. Nous montons donc un dossier technique avec les coordonnées de l'artificier en chef, nos assurances, le plan d'implantation, les hauteurs et les distances de sécurité. Nous l'envoyons au festival qui va l'instruire en préfecture. C'est très carré et très réglementé, on ne peut pas utiliser des projecteurs de flammes n'importe comment. Le jour même, nous faisons des rappels de sécurité constamment à ceux qui travaillent autour : les photographes, cameramans, agents de sécurité... La mairie et la préfecture effectuent également des contrôles pour s'assurer que la sécurité soit bien respectée.

On a récemment vu DJ Snake utiliser un lance-flammes manuel lors de certains shows. Ce type de matériel demande-t-il un protocole spécifique ?

C'est un lance-flammes dédié à l'effet portatif, c'est un fabricant spécialisé qui fait ça, ce n'est pas un effet « home made ». Il y a une double sécurité avec deux interrupteurs, il faut avoir une main sur chaque poignée pour pouvoir l'actionner. Si il perd l'équilibre et qu'il lâche l'un des deux interrupteurs, la flamme s'arrête. On n'oriente jamais la flamme vers le public mais toujours vers le haut. En général les artistes font très attention, même s'ils paraissent un peu fofou. On ne peut pas non plus utiliser ces machines partout, car ils fonctionnent avec des cartouches au butane-propane, ce qui est interdit en intérieur en France.

Combien cela coûte-t-il de s'octroyer vos services pour avoir des flammes ou des canons à CO₂ sur scène ?

Pour prendre un exemple, sans les frais de route, pour dix projecteurs de flammes avec les techniciens, il y en a pour environ 3200 euros hors taxes pour un show. Sur les gros shows comme DJ Snake, on a 16 flammes, des jets de CO₂, quatre techniciens... Quand il y a un final pyrotechnique, il faut ajouter quatre autres techniciens, des nacelles, les effets... En cumulant, tout cela peut vite grimper.

Le public est désormais habitué aux colonnes de flammes et aux feux d'artifice. Si la quantité d'effets augmentent constamment, y'a-t-il par ailleurs de l'innovation dans ce domaine très spécifique ?

Il n'y a pas énormément d'innovations dans le milieu des effets spéciaux. Celles-ci se situent surtout au niveau écologique. Avant, nous avions par exemple des canons avec des grosses bouteilles de CO₂, tandis qu'aujourd'hui ce sont des machines à fumée hyper puissantes qui reproduisent le même effet. Il n'y a donc plus de CO₂ rejeté dans l'air, et on a une capacité presque illimitée. D'un point de vue scénographique, l'innovation va plutôt se situer au niveau du placement des machines. La plupart des DJs mettent tout devant, il n'y a que la quantité d'effets qui varie d'un artiste à l'autre.

C'est un peu différent dans le métal, où les shows sont davantage scénographiés, avec des effets disposés sur toute la scène. Nous sommes dépendants de la demande, mais certains light designers et scénographes veulent faire un peu différemment, comme Nicolas Galloux, qui travaille avec Booba, qui varie les placements et utilise par exemple des projecteurs de flammes avec de la couleur.

Quels conseils donneriez-vous à ceux qui souhaiteraient travailler dans le domaine des effets scéniques ?

Chez Nant'Effect, nous recrutons avant tout sur le savoir être et le savoir vivre, qui sont très importants pour nous. Il y a un diplôme d'artificier mais nous privilégions les personnes agréables et motivées, quitte à ce que nous devions les former. Tout s'apprend. Je suis un ancien électricien et Nadège une ancienne infirmière. Quand tu es passionné, tu apprends vite. Une fois le pied dans le métier, nous faisons passer le certificat d'artificier F4T2, qui demande une formation d'une semaine pour pouvoir tirer des feux et des flammes en toute sécurité. Il faut ensuite réaliser trois feux dans l'année pour obtenir le certificat, reconnu par l'État. Beaucoup des techniciens qui travaillent dans le spectacle ont commencé par être road, c'est-à-dire par pousser des caisses, puis sont montés en grade au fur et à mesure, en se passionnant pour la lumière ou pour le son.

EN STUDIO

FRED MARTIN

Fred Martin est un compositeur de musique pop et pianiste, locataire du célèbre studio Ferber à Paris. Il fait partie des grands référents et spécialistes de l'IA au sein de l'industrie musicale. Son histoire musicale commence à l'adolescence, à Bruxelles, lorsqu'il découvre la New Beat dans le célèbre club l'Amnésia. Vers 14 ans, il s'adonne au sampling avec le Replay ST d'Atari, qui va lui ouvrir les portes de l'habillage antenne radio. Très vite, il rejoint comme animateur radio Top FM Bruxelles (pionnier de la New Beat à l'époque). Il rencontre alors Benny B et composera notamment pour lui le thème piano du tube 'Dis moi bébé'. A 18 ans, il rejoint Paris pour accéder à un marché plus grand. Malgré des débuts difficiles, il parvient à décrocher ses premiers contrats de songwriting et de compo. En 2000, il sort son premier album pop électro 'French Escapades' sous le nom de Two Sides. Il va produire et composer pour Le Golden Gate Quartet. Il s'en suivra une grande tournée, et fera un single avec le célèbre chanteur Clyde Wright en 2015. Il s'installe à Ferber en 2018, où il se concentre sur la prod et le songwriting. Depuis 2023 il s'intéresse de près à l'IA musicale pour comprendre ce qu'elle peut apporter aux créatifs avec les risques qui en incombent. Récemment, le producteur a mis en place des masterclass de grande qualité, épaulé par de nombreux experts et professionnels de la musique utilisant l'IA au quotidien dans divers secteurs (écriture, composition musicale et vocale, création d'habillages d'antennes, DJing...). De quoi nous donner envie de faire un tour dans son studio pour parler des récents développements de l'IA dans la musique.



Sur quels principes fonctionne la génération musicale par intelligence artificielle ?

Tout part d'une directive européenne de 2018, qui dit que dans un contexte de recherche, on a le droit de prendre n'importe quelle data (morceau musical présent sur les plateformes web), de l'envoyer dans des supers calculateurs, d'en créer des algorithmes à destination d'un logiciel qui va générer un titre à partir d'un script (prompt) dicté par l'utilisateur, au travers de plateformes comme UDIO, SUNO ou AIVA. Dans un contexte de recherche d'idées, cela est autorisé. Dans un contexte d'exploitation commerciale, ça s'appelle du pillage, du vol et c'est interdit. La vision de SUNO joue sur un flou juridique tout en annonçant la couleur : permettre à tout le monde d'être un compositeur. Ces acteurs n'ont rien à faire dans le monde artistique !

Penses-tu que l'IA puisse challenger l'humain en matière de créativité ?

Oui, clairement ! Elle sert même à cela je pense. Pour passer au niveau supérieur et stimuler sa créativité, il est intéressant de la combiner avec de l'IA. Aujourd'hui, lorsque je reçois le brief d'une prod, je le mouline systématiquement dans un logiciel IA. Si ce qui en ressort est plus intéressant que mes idées, je m'en sers.

Cette démarche de challenge entre esprit humain et IA est devenue la règle dans mon process de travail. Je considère l'IA comme un partenaire. Elle est comme une balle de ping-pong qui me challenge en permanence.

Dans quel contexte par exemple ?

Actuellement, je travaille avec une chanteuse interprète. Avant la séance d'enregistrement vocal, je lui envoie ma compo avec une voix témoin générée par l'IA pour lui faire comprendre ce que j'attends d'elle. J'en attends pas moins, au contraire. Cela lui permet de se préparer en amont et d'être super efficace le jour de la séance. On gagne du temps. Je me sers de l'IA comme coach vocal en quelque sorte. Le challenge aujourd'hui pour un artiste est de faire mieux que l'IA, au risque de mettre son travail en péril. Néanmoins, ce processus engendre un peu de stress chez les chanteurs, une réelle remise en question bien plus importante qu'avant. Pour autant je trouve que le résultat qui en découle est vraiment mieux car tout a été répété, pensé et réfléchi.

Depuis quand fait-on appel à l'IA dans l'industrie musicale ?

Depuis les années 80 je dirais, avec l'Amstrad CPC sur G Basic qui faisait déjà appel à l'IA par algorithmie et non sur du data set. Pour ce qui est des nouvelles technologies IA, je dirais il y a six ans



avec Izotope notamment. Aujourd'hui, cette technologie est très présente dans de nombreux développement de plug-ins comme : Soothe Oeksound, Fabfilter PRO Q4 ou Vienna Symphony VSL.

Pour bien exploiter l'IA ne faut-il pas quand même être un bon musicien ?

Si, c'est certain. Le musicien, par son expérience, à la maîtrise de son instrument et l'IA lui permet juste d'aller plus vite et d'explorer rapidement de nouvelles voies. Il faut vivre avec son temps, et si on va plus vite, on fera autre chose de ce temps libre.

Est-il possible de détecter un titre fait à 100 % par l'IA ?

Oui, aujourd'hui il existe des IA detectors (IA Detector de l'IRCAM, Match Tune, etc, avec une fiabilité de 67%) qui détectent ce genre de problématiques. Ils sont capables d'analyser plus de 300 000 titres par heure et de détecter quels sont les titres générés à 100 % par l'IA, mais aussi avec quels outils et quelle version de l'algorithme. Aujourd'hui, le sujet c'est l'hybridation entre l'IA et l'humain.

Est-ce que l'on considère un morceau généré par intelligence artificielle puis entièrement rejoué par le compositeur comme un titre IA ?

Non, pas vraiment car les idées originales IA sont ré-interprétées par le compositeur. C'est de la composition et donc les IA detectors ne les détectent pas.

Peux-tu nous citer des logiciels que tu trouves intéressants pour un DJ/Producteur ?

Bandlab, qui ressemble de prêt à Logic et AIVA pour la composition à l'image. Clarity de Waves ou dxRevive de Phil Speiser pour la réduction de bruits parasites sur un enregistrement. Mix Audio très accès habillage d'antenne télé. Pour les créations de voix

je conseille PlayHT, ElevenLabs, et ACE Studio. Ils permettent aussi de faire du clonage vocal, de l'empreinte vocale à partir de rushes vocaux d'au moins 30 minutes (en .wav de bonne qualité).

L'IA est de plus en plus encadrée par des closes dans l'industrie musicale, peux-tu nous en rappeler quelques-unes ?

En effet, dans le milieu du cinéma il est déjà interdit de composer avec de l'IA. Pour tous les autres acteurs, la législation et les protections sont en cours et vont être rapidement incluses dans leur contrats. En juillet, l'IA Act précisera que tous les créateurs de logiciels utilisant de l'IA devront montrer leurs sources, et justifier quelles sont les datas qu'ils ont exploitées au risque de très lourdes amendes.

Quels sont les métiers dans l'industrie musicale qui risquent de disparaître ?

Les copistes qui préparent et déchiffrent les partitions pour les orchestres. Les assistants son studio et particulièrement leur poste de nettoyage de pistes, bien que leur poste soit déjà en péril depuis de nombreuses années mais pour d'autres raisons. Les métiers de la supervision musicale et de la direction artistique vont singulièrement être re-dessinés tant on aura besoin d'autres compétences que celles d'aujourd'hui. Je ne sais pas si tu considères le speak comme étant dans notre industrie (moi oui !) et eux aussi sont déjà bien dans la tourmente. J'en sais quelque chose ! Tous ces métiers vont disparaître ou franchement évoluer au point de changer de nom.

Crois-tu que les ingénieurs du son studio vont être impactés ?

Je ne le pense pas car ils contribuent fortement à la création du son singulier que l'artiste veut donner à sa musique. Et pour l'instant l'IA n'y arrive pas, elle est trop normative...





GILB'R

Figure majeure de la scène électronique française, Gilb'R a commencé comme programmeur sur Radio Nova avant de fonder le label Versatile en 1996, un laboratoire sonore où se croisent I:Cube, Zombie Zombie ou Joakim. Producteur, DJ, curateur, il cultive depuis plus de 30 ans une approche libre et aventureuse de la musique. Qui mieux que lui pour parler collection ?

En tant qu'ancien programmeur de Radio Nova, quel disque t'a semblé le plus visionnaire à l'époque ?

'Bazerk Bazerk Bazerk' (1991), de Son of Bazerk, groupe créé par le Bomb Squad, les producteurs de Public Enemy. On est au début des années 90, à l'arrivée des samplers, qui allaient imposer un nouveau son presque par accident, vu qu'ils étaient conçus à la base... pour des guitaristes ! Il sortent cette espèce d'album concept en télescopant brillamment plein d'influences. Au final, c'est un vrai flop.

Tu es connu pour être un défricheur de sons. Quel est le premier disque qui t'a fait sentir qu'il y avait un « ailleurs » musical à explorer ?

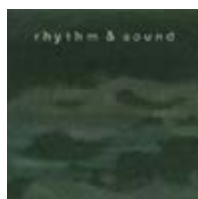
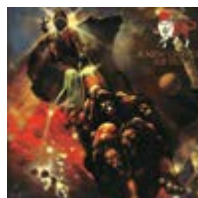
De La Soul, '3 Feet High and Rising' (1989) pour le télescopage de samples et cette manière de les agencer. Ça m'a ouvert l'esprit.

Si tu devais choisir un morceau qui résume l'esprit de Versatile depuis sa création, lequel serait-ce ?

Pas facile, mais je dirais 'Cosmic Race' (2004), par Château Flight, pour son côté mélodique mais aussi son aspect dancefloor céleste.

Quel est le disque que tu as le plus souvent glissé dans tes DJ sets sans jamais t'en lasser ?

John Cravache, 'Les élastomères (Live A La Rocade, 2007)'. Un truc disco super hédoniste avec des paroles en français totalement absurdes qui sont exotiques pour les non francophones et délirantes pour les Français (ou francophones).



Quelle découverte musicale t'a donné le plus de frissons en crate digging ou en brocante ?

Un disque de Maria de Fátima enregistré en Uruguay, 'Bahia com'H' (1981), avec particulièrement le sublime 'Très Pontas'. Mais aussi Bandulu, 'Phaze In'.

Avec I:Cube, sous Château Flight, quel album ou morceau vous a servi de référence commune au départ ?

On en avait plein. Ça allait du label Saravah avec Brigitte Fontaine à Kenny Dope, Sly and Robbie ou encore l'album dub d'Aswad, mais aussi de l'early warp et du hip-hop.

Y a-t-il un track français – toutes époques confondues – que tu considères comme fondamental ou injustement oublié ?

Toute la discographie de Brigitte Fontaine et Areski (Belkacem) et 'What A Mess!' de Pépé Bradock, de par son contenu et sa forme. Ce disque est passé inaperçu alors qu'il est génial.

Et le track trop oublié lors de l'âge d'or de la French Touch ?

'Escalope de dingue' (1997), de Trankilou.

Quel disque récent te permet de garder foi en la création contemporaine ?

Toutes les productions du label Principe Discos de Lisbonne (Nondi, I:Cube, Maurice Fulton, Ellen Arkbro, Jamal Moss, Taso Teklife, Nicolini).

Quel est, pour toi, le disque parfait: celui dont chaque détail t'obsède encore aujourd'hui ?

L'album éponyme de Rhythm and Sound parce que ces mecs (Moritz von Oswald et Mark Ernestus) ont le plus gros son. Une profondeur mystique jamais égalée. Et en même temps c'est très minimaliste.





T-SHIRT THE CHEMICAL BROTHERS 'PUSH THE BUTTONS'

Il y a vingt ans, les Chemical Brothers donnaient vie à 'Push The Buttons', l'un des albums les plus marquants du début du millénaire, qui fera entrer pour de bon le duo de Manchester au panthéon de l'électro. Alors que Chris Lake vient tout juste d'offrir un lifting au classique 'Galvanize', le moment est idéal pour vous offrir ce t-shirt anniversaire, reprenant l'artwork de l'album sur un tissu en coton biologique. 35,95 euros sur le site officiel de The Chemical Brothers.



REBEKA WARRIOR – 'TOUTES LES VIES'

Au chant, à la composition, derrière les platines, en solo, en duo, en groupe ou en musique à l'image, Rebeka Warrior a toujours raconté des histoires. Rien d'étonnant donc à la retrouver aujourd'hui sous la casquette d'autrice pour son premier roman, 'Toutes les vies', paru chez Stock. Une histoire d'amour et de deuil, personnelle, forcément, qui permet de découvrir une nouvelle facette de Rebeka Warrior, tant humaine qu'artistique. 20,90 euros.



JBL PARTYBOX 720

Après la Partybox 710, l'enceinte nomade la plus puissante de son catalogue, JBL lance la 720, une déclinaison plus massive encore que sa prédécesseuse. 15 heures d'autonomie avec sa batterie amovible, recharge rapide (2 heures après 10 minutes de charge), effets lumineux intégrés, technologie AI Sound Boost pour assurer une qualité sonore même à fort volume, cette JBL Partybox 720 promet de faire trembler les murs les plus épais. 899,99 euros.



VINYLE APHEX TWIN / POLYGON WINDOW – 'SURFING ON SINE WAVES (EXPANDED EDITION)'

Plus de trente ans après sa sortie, le seul album d'Aphex Twin sous son alias Polygon Window se voit réédité par le mythique label Warp Records dans une version augmentée. 'Surfing On Sine Waves' se décline donc en trois disques, comprenant en bonus les titres de l'EP 'Quoth'. A retrouver sur la page Bandcamp d'Aphex Twin pour environ 36 euros.



CASQUE BOSE QC ULTRA HEADPHONES

Le classique Bose Quiet Comfort, l'un des best sellers de la célèbre marque de matériel audio, se refait une beauté. Pour un tarif similaire à son prédécesseur, ce casque nouvelle génération se dote, entre autres, d'une meilleure réduction de bruit, d'une autonomie rallongée (45 heures) et d'un mode « Cinéma ». De quoi permettre à cette référence incontournable de rester parmi les meilleurs casques du marché. 399,95 euros.



PLATINE TECHNICS SL-40CBT

Chez les DJs comme chez les audiophiles, la marque Technics évoque autant l'excellence de ses produits que la platine des années 70 oubliée dans un placard, dépoussiérée en même temps que la collection de vinyles de l'oncle ou du cousin. Avec la SL-40CBT, c'est un petit bout d'histoire de la musique que la marque met à disposition du public pour un tarif relativement abordable (en comparaison de ses standards habituels). Un modèle épuré et compact qui séduira les passionnés comme les néophytes. 799 euros.



TOTEBAG COD3 QR

En quelques années, le label de Laurent Garnier et Oliver Way a enchaîné les sorties de grande qualité, de la house aux influences hip-hop et soul de ProOne79 sur le titre 'Lysergic' au récent 'La Musique' de Monfort et sa piano house dont on ne s'imagine pas se lasser un jour. Des morceaux qui donnent forcément envie de se procurer les vinyles, que ce totebag aux couleurs du label nous permettra de transporter aisément.



PLAYLISTS DJ MAG



PLAYLIST DJ MAG #46

A PLAYLIST À ÉCOUTER EN LISANT LE MAGAZINE #46 AUTOMNE 2025 DE DJ MAG FRANCE. UNE AUTRE MANIÈRE DE DÉCOUVRIR LES ARTISTES AU SOMMAIRE DE CE MAGAZINE.

- FRED AGAIN.. — 'VICTORY LAP' (FT. SKEPTA)
- OM UNIT — 'THE CHASE'
- DJ SNAKE — 'CAIRO EXPRESS'
- DJ SNAKE — 'NOVENTA' (FT. J BALVIN)
- DJ SNAKE — 'RELOADED' (FT. SPACE LACES)
- MYD — 'ALL THAT GLITTERS IS NOT GOLD' (FT. CHANNEL TRES & TRUENO)
- MYD — 'A.M.E.R.I.C.A'
- ADAM BEYER — 'DESOLATE LANDS' (FT. CHRIS AVANTGARDE)
- MONOLINK — 'MESMERIZED'
- MONOLINK — 'POWERFUL PLAY'
- BELARIA & OLYMPE4000 — 'MIDNIGHT FREAKS'
- 4RAIN & HENRY CHRIS — 'BIGJET PLANE'
- ROMANE SANTARELLI — 'OK CHAOS'
- ROMANE SANTARELLI — 'SLOWDOWN'
- ASAYA — 'MERCY JAMY'
- LAURENT GARNIER — 'THE MAN WITH THE RED FACE'
- DAVID GUETTA & SIA — 'BEAUTIFUL PEOPLE'
- CHÂTEAU FLIGHT — 'COSMIC RACE'
- TRANKILOU — 'CHAMPAGNE'
- DE LA SOUL — 'THE MAGIC NUMBER'



TOP20 FRANCE BY DJ MAG

LES 20 TITRES MADE IN FRANCE QU'IL NE FAUT PAS MANQUER.

- ANTOINE BOURACHOT — 'SAILING AWAY'
- PURA PURA — 'VILLA' (FT. LEDOUBLE, ELE A & MILANEZIE)
- ZAATAR — 'WEARING CHAINMAIL'
- HEY BONY — 'VOLÉ NONN A MOUN' (ACID BOUYON)
- DJ SNAKE FT. J BALVIN — 'NOVENTA' (TONY ROMERA REMIX)
- FATBOY SLIM — 'BUS STOP PLEASE' (DAVID GUETTA & MORTEN FUTURE RAVE REMIX)
- OUAI STEPHANE & CANBLASTER — 'RED RELIEF'
- TATYANA JANE — 'THAT'S IT'
- JAYMIE SILK — 'MORE LOVE, LESS WAR'
- CHANGELINE — 'CHOCOLATE JAM'
- BAMBOUNOU — 'SOUL TRIPPIN'
- RIVO, JAQUET — 'MESS AROUND (BABY BABY)'
- ROMAIN GARCIA — 'USED TO'
- HERR KRANK, DEBORAH AIME LA BAGARRE — 'EUROGENIC'
- DJ PHYSICAL — 'GUESS WHO'S BACK'
- CERRONE, CHRISTINE AND THE QUEENS — 'CATCHING FEELINGS'
- ANETHA — 'WATCH US GLOW'
- LEO POL — 'UR MINE'
- KRL MX — 'LATIN CUT'
- THE CHRONICS, STÜTZPUNKT — 'FLIGHT MODE'



TOP 20 UNDERGROUND BY DJ MAG

SÉLECTION DE 20 TRACKS « UNDERGROUND » À ÉCOUTER D'URGENCE.

- KI/KI & MARLON HOFFSTADT — 'LOSING CONTROL'
- FATIMA YAMAHA — 'WHAT'S A GIRL TO DO' (JAEI REMIX)
- DISCLOSURE & ANDERSON PAAK — 'NO CAP'
- KNEECAP & PAUL HARTNOLL — 'SAYONARA'
- DON JB — 'NO LOVE FOR THE BOUNCE'
- ALOKA — 'ECHO STATE'
- SAM ALFRED — 'STIMULATION'
- O'FLYNN — 'SREKYE'
- FARHOT — 'AL QUDS' (FT. BAZAZIAN)
- THE CHEMICAL BROTHERS — 'GALVANIZE' (CHRIS LAKE REMIX)
- MAX COOPER — 'TRUE UNDER CERTAIN CONDITIONS'
- E-DANCER & DJ MINX — 'DETROIT'
- WEVAL — 'OPEN THAT DOOR' (FT. KILIMANJARO)
- VAL XALINO — 'DANÇA DANÇÁ T'MANCHÊ' (ACID PAULI'S FULLMIX)
- SCRUSCRU — '303 BABY'
- SONAN & DJIBOUTI — 'WHERE WE BELONG'
- MARTHA PINEL & GABTO — 'ASSIM'
- DUMITRESCU — 'SITTING IN THE SUN (WALKING IN THE RAIN)'
- DJ COUNSELLING — 'BURIED HARDWARE'
- VERSES GT — 'YOUR LIGHT'

Say hello to

BE
FO
RE
STUDIO

Video clip • Aftermovie • Live
Community management
Web Design

hello@before-studio.com



ILS L'ONT DIT...



ÉTIENNE DE CRÉCY

« Quand l'énorme vague EDM a commencé, ça a ouvert un espace de diffusion dans les médias, les salles et les festivals, qui s'est aussi étendu à d'autres artistes plus underground qui avaient jusque-là un tout petit public aux États-Unis ou en dehors des grandes villes en Europe. Ça a vraiment changé la donne, parce que c'est toute une génération qui s'est habituée aux sons électroniques. Aujourd'hui, je sais que je peux jouer de la techno très violente en DJ set à Dijon parce qu'il y a une culture commune qui est ancrée et ça, c'est parce que la version pop de Guetta est passée par là. »

Étienne de Crécy au média les Jours, qui a consacré cet été une série d'articles au parcours de David Guetta.



RONI

« Le monde du DJing est très dominé par le masculin, depuis assez longtemps. Mais c'est en train de changer énormément et il y a vraiment de plus en plus de femmes derrière les platines. Après, c'est vrai qu'en me lançant j'avais conscience que ce serait plus difficile, notamment au niveau de la confiance en soi. Concrètement, être headliner sur une programmation est beaucoup plus difficile pour les femmes que pour les hommes. On doit souvent prouver que faire appel à nous est une bonne idée. Qu'en fait, on a de la technique, on a de la culture musicale. Il faut aussi démontrer qu'on n'est pas là pour notre physique et parce qu'on est mignonne ou parce que ça fait plaisir de nous voir sur le site. Au même titre que les hommes, on est là pour notre création artistique, pour délivrer un message, on a exactement les mêmes capacités techniques. »

La DJ, productrice et patronne du label Nehza Records, Roni, dans une interview accordée à France Info à l'occasion de son set à We Love Green cet été.



BARBARA BUTCH

« Ce fut difficile d'être entre deux émotions opposées, j'étais à la fois fière et triste. Je me doutais que certains allaient me tomber dessus mais je pensais quand même passer plus inaperçue que ce qu'il en a été. Il y avait quand même Céline (Dion) et Lady Gaga ! Mais le fait d'être au centre avec ma couronne, il y avait un côté un peu égérie. C'est important de rappeler que j'ai eu beaucoup de retours positifs également. Si c'était à refaire, je le referai de la même manière, ma couronne vissée sur ma tête. J'ai été la première à porter plainte et ça a permis de donner l'impulsion aux autres, notamment Thomas Jolly avec qui j'ai échangé sur le sujet. Je ne veux pas laisser la haine prendre place dans nos vies. Il y aura plusieurs procès en septembre et j'assisterai à tous. J'aimerais que ça génère une prise de conscience et ce n'est pas grave si seulement sept personnes sur des milliers sont jugées. Je veux que ça fasse réagir et qu'on se dise que lorsqu'on est victime de harcèlement, il existe une justice qui est du côté des victimes. C'est important pour moi de témoigner. »

La DJ et productrice Barbara Butch au média Le Nouvel Obs, revenant sur les violences dont elle a fait l'objet suite à sa participation à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris.



SARA LANDRY

« Même si le plafond de verre a été brisé sous plein d'aspects, il reste un long chemin à parcourir quant à la misogynie. Les gens font comme s'il n'y avait la place que pour une femme. Ce n'est pas le cas, nous sommes toutes différentes, nous avons toutes des goûts différents, nos propres manières d'interagir avec la musique et de raconter des histoires. C'est un honneur d'avoir ces moments de lumière où l'on peut être ensemble et travailler ensemble à créer quelque chose de beau, de différent, de spécial. Nous sommes toutes amies et nous n'avons que de l'amour et du respect les unes pour les autres. Avoir ces moments, comme quand on a fait Blood Oath avec Indira (Paganotto), Amélie (Lens) et moi, puis juste Amélie et moi, à Coachella, c'était tellement spécial. C'était pour chacune d'entre nous l'un des plus grands moments de l'année, parce qu'on a pu faire quelque chose de différent et qu'on a pu le faire ensemble. Rejouer avec Indira à l'EXIT était tout aussi spécial et je suis sûre qu'on aura plein d'autres occasions de refaire ça à l'avenir. »

Sara Landry au micro de DJ Mag, à Tomorrowland.

3,5

millions d'euros. C'est la somme récoltée par les artistes sur la plateforme Bandcamp lors de la dernière édition de ses fameux « Bandcamp Fridays ». Lancée lors des confinements, cette initiative voit la plateforme renoncer à sa part des ventes le temps d'une journée, l'intégralité des revenus allant directement dans la poche des artistes.

65 000

personnes sont venues cet été écouter le set de Keinemusik à Tempelhof, un ancien aéroport reconverti en gigantesque parc, en plein coeur de Berlin. Difficile d'imaginer plus belle manière pour les Allemands de fêter leurs 15 ans d'existence.

540 000

euros. C'est le montant de la subvention allouée au festival Rock en Seine par la région Ile-de-France en 2024. Une aide non renouvelée cette année suite au refus du festival de déprogrammer Kneecap, groupe de hip-hop alertant inlassablement sur le sort du peuple palestinien. Cet été, l'annulation par la BBC de la diffusion du show des Irlandais à Glastonbury avait reçu un écho mondial, alimentant la hype autant que les clivages autour de la formation.

2

festivals français sur 3 sont déficitaires. C'est ce que révèle une étude du Centre National de la Musique dévoilée cet été. Plus alarmant encore, 68% de ces festivals ont un taux de remplissage supérieur à 90%. L'écosystème des festivals ne souffre donc pas d'un manque de fréquentation, mais de la hausse des dépenses, qu'il s'agisse des charges (+6%), des dépenses artistiques (+9%) ou techniques (+6%).

300 000

euros. C'est le montant de l'amende infligée à Diplo pour avoir organisé une fête illégale dans un lieu protégé, le Cala D'hort, à Ibiza. La zone, classée Natura 2000, aurait vu débarquer des centaines de fêtards conviés par le biais d'un post Instagram, sans qu'aucune autorisation n'ait été délivrée. Le conseil municipal local a déclaré que la fête s'est tenue dans « un lieu vulnérable où ce type d'activité augmente le risque d'incendies, de nuisances sonores, de déchets et, bien sûr, met en danger l'intégrité physique des participants. »

6200

euros. C'est le prix auquel a été vendue une chaussette ayant appartenu à Michael Jackson lors d'une vente aux enchères à Nîmes, cet été. Celle-ci aurait été portée lors du show du roi de la pop à Nice le 27 juillet 1997, avant qu'un technicien ne la retrouve près de sa loge après le concert.

BURAKYETER



Thank You



L'AFTER 22H-1H FUN RADIO



FUN
RADIO


FUNRADIO.FR